



HAL
open science

**Les explorateurs en Afrique au début du XIXe siècle :
l'exemple des voyages de Mungo Park et Gaspard
Théodore Mollien**

Gauthier Julien

► **To cite this version:**

Gauthier Julien. Les explorateurs en Afrique au début du XIXe siècle : l'exemple des voyages de Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien. Histoire. 2014. dumas-01092101

HAL Id: dumas-01092101

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01092101>

Submitted on 8 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UFR de LETTRES, LANGUES et SCIENCES HUMAINES
MASTER RECHERCHE
« CULTURES, ARTS ET SOCIÉTÉS »
SPECIALITE Histoire contemporaine
PREMIERE ANNEE

LES EXPLORATEURS EN AFRIQUE AU
DEBUT DU XIX^e siècle
*L'exemple des voyages de Mungo Park et
Gaspard Theodore Mollien*

2013 - 2014

Travail d'étude et de Recherche
Présenté par M. Gauthier JULIEN

Sous la direction de M. Victor Pereira
Maître de Conférences en Histoire Contemporaine
Juillet 2014

UFR de LETTRES, LANGUES et SCIENCES HUMAINES
MASTER RECHERCHE
« CULTURES, ARTS ET SOCIÉTÉS »
SPECIALITE Histoire contemporaine
PREMIERE ANNEE

LES EXPLORATEURS EN AFRIQUE AU
DEBUT DU XIX^e siècle
*L'exemple des voyages de Mungo Park et
Gaspard Theodore Mollien*

2013 - 2014

Travail d'étude et de Recherche
Présenté par M. Gauthier JULIEN

Sous la direction de M. Victor Pereira
Maître de Conférences en Histoire Contemporaine
Juillet 2014

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier tout d'abord Monsieur Victor Pereira, mon directeur de recherche. Ses précieux conseils me furent très bénéfiques quant à la prise de recul nécessaire à mon sujet. Merci également pour votre disponibilité et pour la rapidité de vos réponses mail.

Je remercie ensuite Solenne Tutenuit pour ses relectures de forme auxquelles elle a consacré beaucoup de temps. Tes suggestions et ta patience furent une source de motivation.

Enfin, j'adresse mes remerciements à tous mes proches qui m'ont soutenu durant l'année et principalement à J.I., R.R., P.S., A.C., et T.S.

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 : LES REPRESENTATIONS DE L'EXPLORATEUR PAR LES ACTEURS DU RECIT DE VOYAGE.....	15
CHAPITRE 2 : DONNEUR ET RECEVEUR : LE CAS DU DON ET DU CONTRE-DON DANS L'EXPLORATION.	49
CHAPITRE 3 : LA PLURALITE DU PERSONNAGE DE L'EXPLORATEUR.....	76
CONCLUSION	122

« Aventure, aventure... Serait-il donc vrai que, dans notre monde d'aujourd'hui, ce vieux mot reprenne force et vigueur ? Nos éditeurs nous le disent : il faut croire sur parole ces interprètes patentés des besoins et des rêves de l'humanité lisante, tenus de ne point se tromper pour des raisons assez péremptoires. »

Lucien Febvre dans la préface *Les explorateurs*, publié sous la direction de L.H.

PARIAS.

INTRODUCTION

À la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle la majeure partie de l'Afrique constituait une région très peu connue en Europe. Dans la continuité d'une curiosité géographique qui s'exerçait depuis plusieurs décennies, la France et l'Angleterre partirent à la rencontre de ce continent à travers une espèce de voyageur : l'explorateur.

Les premiers à partir dans l'intérieur de l'Afrique furent les Britanniques à la fin du XVIII^e siècle. Ils répondaient à une demande de l'*African Association*¹. Cette dernière, fondée en 1788 à Londres par une « assemblée de notable insérés dans les réseaux académiques et liée au *Foreign Office* et à l'amirauté britannique »², souhaite découvrir un continent dont les connaissances « n'ont guère progressé par rapport au corpus rassemblé par les Anciens. »³.

Durant la période antique, il est vrai que les Grecs ont exploré le nord de l'Afrique et sont allés jusqu'en Éthiopie. Les Romains, ensuite, se sont plus concentrés sur « l'Égypte, la Tripolitaine et le Maghreb, d'où ils ont pu recueillir quelques rares notions sur le Sahara »⁴. Puis, quelques navires ont été envoyés jusqu'à Zanzibar par les Alexandrins. Cependant, du côté de l'atlantique, « les navigations ne semblent pas avoir dépassé le sud du Maroc et les Canaries. »⁵.

Plus tard, les connaissances furent complétées par les auteurs arabes, comme Léon l'Africain au XVI^e siècle. Cependant, la véracité de ses propos est à remettre en cause. Par exemple, pendant très longtemps, les Européens pensèrent que le Niger coulait vers l'ouest et se jetait dans l'atlantique⁶.

L'extrémité de l'Afrique du sud fut connu ensuite par les Hollandais et « les

¹ Ou Association pour la Promotion des Découvertes dans l'Intérieur de l'Afrique.

² SURUN Isabelle, « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré coloniale au regard des postcolonial studies », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 32 | 2006, p. 30.

³ *Idem*.

⁴ MOLLIEN Gaspard Théodore, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie, fait en 1818, par ordre du gouvernement français*, Paris, Veuve Courcier, 1820 [2^e édition Paris, Arthus Bertrand, 1822, 2 vol., 415 et 355 p.]. Est utilisée ici l'édition partielle présentée par DESCHAMPS Hubert, *L'Afrique occidentale en 1818, vue par un explorateur français, Gaspard Théodore Mollien*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1967, p.10.

⁵ *Ibid*, p. 11.

⁶ *Idem*.

basses vallées du Congo et du Zambèze »⁷ par les Portugais. Enfin, les Français et les Anglais s'installent respectivement sur le haut Sénégal et sur la Haute Gambie au XVII^e permettant l'essor de la traite négrière.

Au final, la connaissance des Européens sur ce continent à la fin du XVIII^e siècle ne se concentrent que sur les quelques comptoirs côtiers qu'ils possèdent. Ce constat est démontré par La Carte d'Afrique réalisée par Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville en 1749. Les côtes y figurent avec plusieurs détails mais « l'intérieur du continent y apparaît comme une vaste page blanche »⁸.

A partir de 1788, l'*African Association* se met alors comme objectif le progrès géographique à travers des explorateurs découvrant l'intérieur inexploré de l'Afrique. Les deux premières entreprises, en la personne de Simon Lucas et John Ledyard, explorent à partir du nord de l'Égypte et plus précisément du Caire. Lucas, surtout, fournit d'intéressants renseignements.

En août 1789 le major irlandais Daniel Houghton offre ses services à l'association et « remonte la Gambie au début de la saison sèche de 1790. »⁹ L'expédition tourne à l'échec puisqu'il n'y revint pas. Cependant, son rapport révèle une première découverte concernant le Niger : il coule vers l'est et non vers l'ouest.

La quatrième entreprise est celle de Mungo Park. Il décide de suivre les traces du Major Houghton en Séné­gambie en 1795. Le caractère exceptionnel de cette expédition est représenté tant par le fait qu'il est le premier Européen à atteindre le Niger et à le remonter sur plusieurs kilomètres, que par son retour improbable après deux ans et sept mois de voyage.

Les années qui suivent montrent le déclin progressif de l'*African Association*, malgré quelques expéditions (William George Brown et Frédéric Horneman notamment), au profit des entreprises gouvernementales anglaises. L'*African society* prend à son compte les explorations qui n'auront plus le côté scientifique des précédentes comme en témoigne le second voyage de Mungo Park en 1805. Il est en compagnie d' « une caravane de 42 ânes et 40 hommes dont 4 charpentiers et 34 soldats de la garnison de la Gorée. »¹⁰ L'exploration se solde par la mort de toute l'expédition.

Quelques années plus tard commencent les explorations françaises avec Gaspard

⁷ *Idem.*

⁸ SURUN Isabelle, *op.cit.*, p. 29.

⁹ CORNEVIN Robert, *Histoire de l'Afrique. Tome II : L'Afrique pré-coloniale du tournant du XVI^e au tournant du XX^e siècle*, Payot, Paris, 1966, p. 481.

¹⁰ *Ibid.*, p. 484.

Théodore Mollien en 1818. Il est le premier voyageur à partir de France pour s'insinuer dans l'intérieur de l'Afrique. Sans ordre d'une société de géographie française (celle de Paris sera fondée en 1823), il disposait seulement d'instructions du capitaine de frégate M. de Fleuriau, qui assurait l'intérim du gouverneur de Saint-Louis le colonel Schmaltz. Mollien, animé d'un grand enthousiasme, part en janvier 1818 depuis Saint-Louis pour arriver le 6 août 1818 à Bissao, en Guinée portugaise où il trouvera une goélette française pour le ramener dans son pays. Un voyage long de plusieurs mois qui a permis la découverte des sources de la Gambie, de la Falémé, du Bafing et du Rio Grande. De plus, l'originalité de son voyage réside dans le trajet. Il fut l'un des premiers à partir d'un lieu pour terminer à un autre.

Les expéditions qui suivent en ce début de XIX^e, poussées par des récompenses de la société de Géographie de Paris, ne sont pas nombreuses. L'un d'entre eux se démarqua pourtant. René Caillé, part en 1828 avec l'objectif de découvrir la ville de Tombouctou, alors connu que dans les récits de Léon l'Africain. Le succès de son voyage lui prodigua la médaille d'or de la Société de Géographie de Paris et une reconnaissance dans les cercles scientifiques français.

À partir de 1788, l'exploration en Afrique commence alors à se développer en Grande-Bretagne puis en France. Les découvertes des nouvelles villes et de nouveaux fleuves, permettant le développement de la géographie, font d'ailleurs l'objet d'une diffusion dans la société. La presse illustrée du début du XIX^e siècle, « essentiellement représentée en France par *Le Magasin pittoresque* [...] se donne pour mission de faciliter l'accès d'un large public à des savoirs constitués de type encyclopédique »¹¹ et présente un genre documentaire. En conséquences la médiatisation des connaissances à caractère botanique, zoologique ou bien encore ethnographique y sont largement relatées. En revanche, l'explorateur à l'origine de ces découvertes, est, quant à lui, « absent de l'exploration »¹².

La volonté de mettre en lumière l'existence du voyageur dans l'exploration compose mon sujet d'étude. Qui est-il ? Quelles sont ces aptitudes ? Comment vit-il son expédition ? Toutes ces questions permettent de poser une interrogation principale : qu'est-ce qu'un explorateur en cette fin du XVIII^e siècle et ce début du XIX^e siècle ?

¹¹ SURUN Isabelle, « Les figures de l'explorateur dans la presse du XIX^e siècle », *Le Temps des médias*, 2007/1 n° 8, p. 58.

¹² *Idem*.

Jusqu'à aujourd'hui, les études sur l'exploration constituent un domaine assez peu étendu de la recherche. En effet, cette histoire constitue un thème longtemps ignoré, puisqu'elle fut analysée pendant plusieurs décennies comme une « préfiguration de l'entreprise coloniale » ou fut l'objet d'une « assimilation »¹³ avec la colonisation. Plusieurs courants illustrent cela.

Le premier d'entre eux est le « modèle diffusionniste » instauré par George Basalla en 1967¹⁴. Il met en exergue trois moments dans la relation entre un centre (l'Europe ou plus simplement l'« Occident ») et les périphéries (dans le cas étudié l'Afrique). La première étape représente la phase d'exploration où les périphéries constituent « un objet d'étude et le lieu d'une collecte de données qui seront traitées au centre »¹⁵. Le second moment voit les colonies équipées d'infrastructures par les métropoles et « sont l'objet d'un transfert de technologie »¹⁶. Enfin, la dernière étape, au moment de la décolonisation, les périphéries « adhèrent à la science occidentale qui devient le fondement de leur développement autonome. »¹⁷. Il s'agit d'un modèle où se mettent en œuvre les relations entre centre et périphérie où ces dernières sont passives.

À partir des années 1970 arrive le modèle marxiste qui critique l'entreprise coloniale et ses prolongements néocoloniaux. Le véritable changement avec le courant de Basalla se perçoit dans la nature de la relation entre centre et périphérie. En effet, « la configuration spatiale et le découpage chronologique y sont quasiment identiques », mais la dénonciation réside dans les caractéristiques de la domination « plutôt productrice de sous-développement que de développement. »¹⁸.

Le courant « Science et Empire » apparaît ensuite dans les années 1980. Il est fortement influencé par l'ouvrage d'Edward Said, *L'Orientalisme*¹⁹, où le point focal est constitué par la métropole et où les périphéries ne sont « plus qu'envisagées comme une représentation construite par la littérature, les arts et autres productions culturelles de

¹³ SURUN Isabelle, « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré coloniale au regard des postcolonial studies », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 32 | 2006, mis en ligne le 03 novembre 2008, consulté le 10 octobre 2012, p. 29.

¹⁴ Basalla George, « The Spread of Western Science » in *Science*, 1967, Vol. 156 no. 3775 pp. 611-622.

¹⁵ SURUN Isabelle, « Le terrain de l'exploration reconsidéré : les explorateurs européens en Afrique au XIX^e siècle », in SINGARAVELOU Pierre, *L'empire des géographes, Géographie, exploration et colonisation XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Belin, 2008, p. 62.

¹⁶ *Idem.*

¹⁷ *Idem.*

¹⁸ *Idem.*

¹⁹ SAID Edward, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2003 (troisième édition), 1978 (édition original), p.578.

l'Occident »²⁰.

Au final, jusque dans les années 1980, aucun modèle ne distingue véritablement l'exploration de la colonisation. Ces derniers se focalisent sur les métropoles afin d'étudier la colonisation où les colonies (ou les périphéries) sont passives.

Élément qui change cependant dans la fin des années 1990 où un renouveau se fait depuis plusieurs pays du monde. La grande nouveauté de ce mouvement provient de l'arrivée importante dans le débat de chercheurs « issus de territoires anciennement colonisés »²¹, comme par exemple l'historien Ranajit Guha. Cela s'illustre notamment en Indes où naît le courant des *subaltern studies* avec l'article de Jacques Pouchepadass²² ; pour l'Afrique, l'ouvrage d'Achille Mbembe²³ représente un caractère novateur.

L'originalité de ces travaux réside dans le changement de focale. Ils remettent en valeur les périphéries en tant qu'acteurs dans « la fabrication des savoirs »²⁴. Le but fut, dans un premier temps, de montrer une résistance aux savoirs occidentaux au bénéfice des savoirs indigènes. Dans un second temps, le mouvement « met en évidence la présence des savoirs vernaculaires à l'intérieur même des savoirs considérés comme occidentaux »²⁵ résultant d'un pillage pratiqué par les Européens.

A cela s'ajoute également un renouveau dans l'histoire des sciences. Depuis l'article « Science in the field » publié en 1996 par Henrika Kuklick et Robert E. Kohler dans la revue *Osiris*, l'étude des pratiques des scientifiques sur le terrain sont mis en lumière en comparaison aux disciplines pratiquées dans les laboratoires.

En conséquences par les *subaltern studies* et l'article de Kuklick et Kohler, l'étude de l'exploration peut progressivement se distinguer de celle de la colonisation. Il convient d'étudier un voyageur découvrant une périphérie afin de poursuivre le développement de la géographie.

Isabelle Surun depuis les années 2000 voit dans l'exploration un nouveau terrain d'étude, cependant complexe. Il s'agit d'imaginer « l'ailleurs », un endroit non connu à l'époque, qui se trouve être « l'ici » de l'explorateur. Pour étudier ce dernier, elle précise qu'il faut comprendre comment il part, avec qui, car il n'est jamais seul, quels outils il a, qu'ils soient scientifique ou militaire, dans quels pays il voyage, etc. Il convient de plus

²⁰ SURUN Isabelle, *op.cit*, p. 63.

²¹ *Ibid*, p. 64.

²² POUCHEPADASS Jacques, « Les *subaltern studies* ou la critique postcolonial de la modernité » in *L'homme*, n°156, octobre-décembre 2000, 161-186.

²³ MBEMBE Achille, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans la France contemporaine*, Paris, Karthala, 2000, p. 275.

²⁴ SURUN Isabelle, *op.cit*, p. 64.

²⁵ *Idem*.

d'analyser les pratiques du voyageur et notamment les techniques d'interactions avec les locaux. Ces derniers éléments font l'objet d'une analyse dans un article de l'historienne²⁶. Elle y démontre un processus d'interaction entre l'autochtone et l'Européen qui permettra à ce dernier de bénéficier des savoirs du natif pour améliorer sa connaissance géographique et donc celle de son pays.

L'étude de l'exploration et de l'explorateur constituent donc des thèmes récents. Associés à la colonisation depuis les années 1960, ils font cependant l'objet depuis quelques années d'une distinction justifiée²⁷.

Ma recherche s'affirme alors comme une continuité dans les derniers travaux réalisés sur l'exploration. Tout en respectant les méthodes pratiquées auparavant, l'objectif est d'y ajouter des précisions supplémentaires à travers les voyages de deux explorateurs, le Britannique Mungo Park et le Français Gaspard Théodore Mollien. Afin de comprendre le « ici » du voyageur qui est pour le chercheur un « ailleurs », la source la plus représentative est le récit de voyage.

Si l'on se réfère aux pratiques d'analyses énoncées par Isabelle Surun, il convient de mettre en lumière plusieurs éléments concernant l'explorateur et son voyage avant d'étudier le pendant de son expédition.

Tout d'abord, le terrain choisi par Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien est la Sénégambie²⁸. Les comptoirs de cette région (Saint-Louis notamment) furent la source de nombreuses tensions entre les Anglais et les Français durant la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle. La France s'est installée (au détriment des Hollandais) en 1659 dans le haut Sénégal, à Saint Louis – favorisant ainsi grandement la traite – et a créé en plus deux autres comptoirs, le fort « Saint Joseph sur le Sénégal et Saint-Pierre sur le Falémé. »²⁹. Les Anglais, qui possédaient la Haute-Gambie, virent dans les nouveaux comptoirs français des emplacements stratégiques intéressants. Ainsi, ils s'en emparèrent en 1763. L'acquisition des comptoirs permis ainsi à l'*African Association* de lancer ses expéditions, dont celles de Mungo Park. En 1809, les Anglais défirent les Français à Saint-Louis, qu'ils reprirent en 1817, permettant le voyage de Gaspard

²⁶ SURUN Isabelle, « Du texte au terrain : reconstituer les pratiques des voyageurs (Afrique occidentale, 1790-1880) » in *Sociétés & Représentations*, 2006/1 n° 21, p. 213-223

²⁷ Concernant l'historiographie, SURUN Isabelle, « Le terrain de l'exploration reconsidéré : les explorateurs européens en Afrique au XIX^e siècle » in SINGARAVELOU Pierre (dir.), *L'empire des géographes, géographie, exploration et colonisation XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Belin, 2008, pp. 60-68.

²⁸ Voir figure 2.

²⁹ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 20. Références prises dans l'introduction de cet ouvrage faite par Hubert Deschamps.

Théodore Mollien en 1818.

Ces tensions sont présentes dans un contexte où Français et Anglais pratiquent la traite négrière en Sénégambie. Depuis les comptoirs, les esclaves noirs (mais aussi des matières premières) étaient exportés en Europe par milliers.

Au temps de Mungo Park, aucune prohibition n'avait encore été édictée. On y exportait d'abord la gomme, puis les esclaves. Les Français notamment en amenaient « du haut du fleuve au nombre de 1.000 et 2.000 par an [...] »³⁰ (d'autres produits complétaient le commerce dont le cuir, la cire, l'ivoire, l'or, etc.). L'esclavage était donc en pleine activité et cela continua les années suivantes. Malgré l'abolition de la traite des Noirs en 1807 en Angleterre et en 1815 en France, cette institution existait toujours en Sénégambie.

Hors le contexte concernant les Anglais et les Français dans cette région de l'Afrique, l'intérêt pour l'organisation des sociétés de la Sénégambie est primordial afin de mieux comprendre les populations que l'explorateur rencontre.

La région est divisée en divers royaumes dans lesquels plusieurs peuples vivent, les Ouolof, les Toucouleurs, etc., (voir figure 2). Dans la plus grande majorité de ces pays, « la société est divisée en grandes familles, soit princières, soit nobles, soit paysannes. »³¹. Un roi est à la tête de chaque royaume, mais certains possèdent plus de pouvoir que d'autres. Chez les Ouolofs par exemple, le roi de Cayor, le damel, est plus puissant que celui de Baol, de Dyolof ou de Oualo.

Cependant, depuis le début du XVIII^e siècle, l'irruption de l'Islam en Sénégambie change quelque peu l'organisation dans les diverses sociétés. Chez les Ouolofs, même si la religion n'était pas totalement introduite, « les marabouts (chefs religieux musulmans) étaient nombreux et influents, surtout à la cour des princes. »³². En revanche, dans d'autres peuples la religion musulmane peut-être pratiquée avec plus de ferveur. Les Toucouleurs du Fouta-Toro en sont l'exemple parfait, et que Mollien qualifie même d'« oligarchie théocratique ». Ainsi, les chefs des tribus, largement musulmans, se réunissent, élisent un souverain, « l'almamy, doté de peu d'initiative et fréquemment renversé. »³³. Enfin, d'autres peuples montrent également une grande ferveur à l'Islam : les Maures (comme le verra Park), le peuple du Bondou (quoique plus centralisé). En conséquences, Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien rencontrent des

³⁰ DESCHAMPS Hubert, « Introduction » in MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 19.

³¹ *Ibid*, p. 16.

³² *Idem*.

³³ DESCHAMPS Hubert, *op.cit*, p. 16.

sociétés finalement assez hétérogènes. En fonction de l'insertion de l'Islam dans les différents peuples, certains seront plus hospitaliers, tandis que pour d'autres, la présence d'un chrétien déclenchera la malveillance.

L'explorateur est-il prêt à la confrontation avec ces populations ? L'interrogation sur le voyageur avant son départ, sa préparation ou bien encore les personnes qui l'accompagnent constituent des informations nécessaires. Ainsi, la mise en lumière de ces données dans la préface du récit de Park par Adrian Adams et celle de Mollien par Hubert Deschamps sont précieuses. Mais c'est également dans le début du récit de voyage et dans la préparation avant son départ qu'il s'agit de comprendre et d'appréhender l'explorateur.

La préface au récit de Park met en exergue plusieurs caractères personnels de l'explorateur britannique. À son départ, il a vingt-quatre ans, c'est un homme « natif de l'Écosse, ayant une formation médicale... et des connaissances en histoire naturelle. »³⁴. De plus, Adrian Adams renseigne le lecteur sur ses compagnons de voyage, « l'interprète et le domestique qu'il a retenu »³⁵. Le nom de l'interprète est Demba. Il lui fut conseillé par l'Européen qui l'avait accueilli dans la ville de son point de départ, Pisania. Ce natif parlait plusieurs langues des peuples qu'ils allaient visiter, notamment celle des Mandingues et des Ouolofs. La nécessité d'un tel homme laisse supposer que le voyageur ne parle pas les langages des sociétés auxquelles il sera confronté. Le second compagnon est Johnson sert de domestique. Il représente un natif parlant anglais et le mandingue. Sa présence est précieuse puisqu'il constitue un intermédiaire entre Demba et le voyageur écossais. Se rajoute à ses deux compagnons trois autres natifs qui ne les accompagneront que jusqu'à un autre royaume. Ce genre d'individu, servant parfois de guide, représente ce que j'appelle des « guides occasionnels » alors que ceux qui ont pour objectifs de rester avec le voyageur tout au long du voyage seront des « guides permanents ».

Ensuite, que transporte avec lui l'explorateur ? Quels éléments représentent pour lui le principal ? Park précise avant son départ qu'il possède un bagage léger. Mis à part les provisions, il prend avec lui « un petit assortiment de grains de verre, d'ambre et de tabac [...], un petit quart de cercle, une boussole, un thermomètre, deux fusils, deux

³⁴ ADAMS Adrian, « Préface » in PARK Mungo, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, Paris, La découverte 1996 (troisième édition), 1795 (édition originale), p. 16.

³⁵ *Ibid*, p. 18.

paires de pistolets, et quelques autres petits articles (dont un baromètre, qu'il précise que plus tard dans son voyage). »³⁶ La composition de ses effets permet de déduire plusieurs constats. L'explorateur sait que l'interaction face aux populations et en particulier les souverains engendra le don de présents tel le « petit assortiment » qu'il prend avec lui. La seconde partie énoncée de son bagage, composé d'« un petit quart de cercle, une boussole, un thermomètre » est plus scientifique. En effet, le quart de cercle est un instrument inventé au XVII^e siècle permettant de mesurer les hauteurs et les distances, permettant ainsi à Park de faire des relevés d'ordre géographique (ou géodésique³⁷), de même que le fera la boussole. Le thermomètre enfin, montre ses intentions de prendre des informations à caractère météorologique. La dernière partie de ses effets, d'ordre militaire, est représentée par « deux fusils, deux paires de pistolets ». Ces derniers révèlent la volonté du voyageur à pouvoir se défendre.

Enfin, dernière élément qui caractérise le voyageur : sa monture. L'exploration dans l'intérieur de l'Afrique se fait de toute évidence par terre. Le trajet qu'il doit effectuer est long et parfois difficile. En conséquence, la monture (le cheval pour Park) représente un avantage très précieux.

L'analyse de l'introduction au récit du Français par Hubert Deschamps et des préparatifs avant le départ, montre que Gaspard Théodore Mollien appréhende son voyage de la même manière que le Britannique. Dans un premier temps, l'historien renseigne le lecteur sur la vie du voyageur avant son expédition en Sénégambie. C'est un commis de marine de vingt et un an dont on suppose qu'« il fit de bonnes études classiques »³⁸. Passionné de lecture de voyage, il effectue sa première expédition en 1816 sur la frégate de *la Méduse*, dont il réchappe. Persévérant, il décide, sans soutien du gouvernement français, de partir dans l'intérieur de l'Afrique depuis Saint-Louis le 28 janvier 1818 « avec un interprète Toucouleur, Diai Boukari, et un âne chargé de pacotille »³⁹. La différence dans sa préparation avec Park est minime. Il ne possède qu'un compagnon de voyage qui lui sert d'interprète puisqu'il parle « l'arabe, le poule et l'iolof (de dernier dont parle Mollien également) »⁴⁰. Ses principales marchandises, assez légères également, se divisent comme l'Écossais en trois parties. Tout d'abord, les présents qu'il prévoit de faire : « Trois livres et demie de corail », « Dix-huit masses de

³⁶ PARK Mungo, *op.cit*, p. 57.

³⁷ La géodésie est une discipline qui à l'origine permettait le tracer des cartes.

³⁸ DESCHAMPS Hubert, « Introduction » in MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 7.

³⁹ *Ibid*, p. 10.

⁴⁰ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 46.

verroterie » et « Quatorze livres de tabac »⁴¹. Ensuite, il emporte des instruments scientifiques, « trois boussoles de poche »⁴² et un thermomètre (qu'on découvrira plus tard). Enfin, ses armes, dont « Deux fusils à deux coups » et « deux poignards »⁴³. Pour terminer, Mollien ne se munit pas d'un cheval, mais d'un âne dont il vante sa capacité à transporter des marchandises sur de longues distances.

Ainsi, l'analyse de la préparation du voyage met en exergue les pratiques que l'explorateur exercera au cours de son expédition. L'interaction avec les sociétés auxquelles il sera confronté semble évidente, puisque emportant en grandes quantités des marchandises échangeables et disposant d'un ou deux interprètes, il est conscient que son voyage reposera sur le contact avec les autochtones. Par ailleurs, l'aspect scientifique de l'explorateur est clairement démontré. Prenant avec lui des instruments qui permettent de faire des relevés géographiques et autres, il assume son rôle d'aide à la science. Enfin, par les armes qu'il transporte avec lui, le voyageur est conscient des dangers qu'il risque de rencontrer.

Enfin, avant l'analyse précise de l'explorateur, il convient de présenter les sources utilisées. Il s'agit de *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* écrit par Mungo Park et *L'Afrique occidentale en 1818 vue par un explorateur français Gaspard Théodore Mollien* qui est une présentation de l'écrit de Mollien faite par Hubert Deschamps. Ces deux ouvrages constituent donc de véritables récits de voyage.

Comme cela fut déjà expliqué, ces derniers représentent des sources adéquates quant à l'étude de l'explorateur pendant son voyage puisqu'elles permettent d'étudier un « ailleurs » qui est un « ici » pour le voyageur. Cependant, l'analyse de cette source demande de l'attention. En effet, par la pluralité ce genre, il convient de définir ceux de Park et Mollien.

Le récit de voyage est un genre très ancien. De Hérodote avec *Histoires* à Marco Polo et son *Devisement du monde*, le genre perdure avec des voyageurs comme Montaigne, Lapérouse, Cook, Nerval et plus récemment Nicolas Bouvier ou Alexandre Poussin (devenus plus des écrivains-voyageurs). Le genre prend cependant des caractéristiques différentes. Descriptif avec Hérodote, il devient fictionnel avec Marco Polo et interrogatif avec Montaigne. Néanmoins, à la fin du XVIIIe siècle et au début du

⁴¹ *Ibid*, p. 43.

⁴² *Ibid*, p. 44.

⁴³ *Idem*.

XIX^e siècle, la géographie avait besoin de justesse, de précision et surtout d'objectivité. Il est évident que c'est un genre alors descriptif que Park et Mollien s'emploient à pratiquer.

Il convient pourtant de faire preuve de précaution quant à l'analyse de ces ouvrages. Comme le note Sarga Moussa⁴⁴, « le voyageur possède avec l'historien, au sens où l'entendait Hérodote, la vocation de *témoigner*. »⁴⁵. Or, un témoin se veut être le plus crédible possible afin de donner une vision d'un « ailleurs » aussi réel que lui-même le voit. Afin de paraître objectif, il n'est alors pas rare de voir des termes tels que « j'ai vu... j'ai entendu... » comme on le retrouve une multitude de fois dans les récits de Park et Mollien. Pourtant, il faut savoir que les explorateurs que nous étudions portent avec eux des connaissances, que certains qualifient même de « bibliothèque »⁴⁶. Ils répandent un savoir qui « oriente et configure, en fonction de (leur) propre culture, ce qu'il(s) croi(ent) être une perception directe de la réalité. »⁴⁷ Il sont donc en tant que témoin des interprètes de ce qu'ils voient, observent et entendent. En conséquence, l'analyse du récit de voyage est à manier avec précautions.

Ces ouvrages sont écrits quelques années après leur retour d'Afrique⁴⁸. Connaissant un certain succès (le récit du Français est notamment réédité en 1822 et traduit en allemand et en anglais), les destinataires principaux sont les organisations ou cercles scientifiques (comme *L'African Association*) car le récit de voyage représente une lecture de réflexion sur les hommes et les sociétés, la géographie et le monde naturel. Cependant, on peut supposer une réception plus large étant donné qu'il constitue un « genre de plus en plus apprécié dans la seconde moitié du siècle des Lumières »⁴⁹.

En conséquence, ces constats permettent d'amener de nouvelles limites à cette source. Le temps de la rédaction (qui dure quelques années à chaque fois), que l'auteur alimente probablement de connaissances européennes, augmente la subjectivité du regard du voyageur. Malgré les notes et les gravures, il ne peut garder exactement la même vision de la région qu'il a visitée. En réalité la lecture du récit « ne révèle pas de

⁴⁴ SARGA Moussa, « Le récit de voyage, genre "pluridisciplinaire" » À propos des Voyages en Égypte au XIX^e siècle in *Sociétés & Représentations*, 2006/1 n° 21, p. 241-253.

⁴⁵ *Ibid*, p. 249.

⁴⁶ MONTALBETTI Christine, *Le voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, PUF, 1997, p. 260, in SARGA Moussa, *op.cit*, p. 250.

⁴⁷ SARGA Moussa, *op.cit*, p. 250.

⁴⁸ Celui de Park paraît en 1799 et celui de Mollien en 1820.

⁴⁹ MARCIL Yasmine, « Voyage écrit, voyage vécu ? » La crédibilité du voyageur, du Journal encyclopédique au Magasin encyclopédique, *Sociétés & Représentations*, 2006/1 n° 21, p. 25.

l'expérience brute, mais de la mise en forme de celle-ci »⁵⁰.

De plus, l'auteur, durant la rédaction, a pour objectif de répondre aux besoins des destinataires. Devant apporter de nouvelles connaissances géographiques, leur écrit laisse entrevoir de la subjectivité par les instructions qu'on leur a demandées.

La volonté de travailler à partir de récits de voyage d'explorateurs du XIX^e siècle repose sur le fait qu'il s'agit d'une étude encore peu explorée. Isabelle Surun y a abordé des pistes de recherches à travers deux articles (citées plus haut), qu'il me semblait important d'explorer. Le choix de ne pas étudier les explorateurs à travers les journaux s'explique par le travail déjà réalisée par Isabelle Surun⁵¹ qui relate, à partir du début du XIX^e siècle jusqu'à la fin du même siècle, comment la presse illustrée percevait ces voyageurs.

La sélection des récits de Park et Mollien s'explique par plusieurs faits. La première analyse de l'étude fut réalisée à travers *L'Afrique occidentale en 1818 vue par un explorateur français Gaspard Théodore Mollien*. Le choix de cet explorateur se justifie par l'oubli dont le personnage et l'ouvrage sont victimes depuis le XX^e siècle. Alors qu'au XIX^e siècle le récit fut l'objet d'une réédition en 1822, qu'une notice est consacrée à Mollien dans le *Grand Larousse du XIX^e siècle*, le XX^e siècle voit sa disparition dans le dictionnaire et « les deux volumes préromantiques où il relate son voyage africain sont devenus presque introuvables »⁵². Malgré la présentation faite par Hubert Deschamps en 1967 du récit du voyageur français et une courte notice dans *Le dictionnaire illustré des explorateurs et grand voyageurs français du XIX^e siècle* par Numa Broc, les mentions de Mollien dans les ouvrages historiques focalisés sur l'exploration sont très rares. Par exemple, on ne le trouve ni dans *Les explorateurs*⁵³, ouvrage publié en 1955 sous la direction de L.-H. Parias, ni, plus récemment, dans *Les grands explorateurs, conquérir et inventer le monde*⁵⁴, publié en 1996 sous la direction de Nadeije Laneyrie-Dagen, et ni dans les *Aventuriers du monde : les archives des explorateurs*⁵⁵ français publié sous la direction de Pierre Fournié en 2013. Ainsi, la

⁵⁰ SARGA Moussa, *op.cit*, p. 253.

⁵¹ SURUN Isabelle, « Les figures de l'explorateur dans la presse du XIX^e siècle », *Le Temps des médias*, 2007/1 n° 8, p. 57-74.

⁵² DESCHAMPS Hubert, *op.cit*, p. 27.

⁵³ PARIAS L.-H. (dir.), *Les explorateurs*, Paris, Robert Laffont, 2004 (troisième édition), 1955 (édition originale), p. 1207.

⁵⁴ LANEYRIE-DAGEN Nadeije (dir.), *Les grands explorateurs conquérir et inventer le monde*, Paris, Larousse, 2006 (deuxième édition), 1996 (édition originale), p. 311.

⁵⁵ FOURNIE Pierre (dir.), *Aventuriers du monde, les archives des explorateurs, 1827-1914*, Paris,

presque inexistence de Mollien dans les études historiques a fortement influencé le choix de ce récit de voyage

Pour que la recherche paraisse plus objective, il fut important de sélectionner l'ouvrage d'un second voyageur. Pour ce fait, Mungo Park représenta un choix rapide. Il répondait au critère qui pouvait permettre une comparaison avec Gaspard Théodore Mollien, puisqu'il était revenu de son voyage. Un voyage qui avait été de plus, effectué, comme le Français, avec des guides locaux et dans l'intérieur de la Sénégambie. Enfin, le fait qu'il soit Britannique apporte un élément de comparaison important entre deux pays qui ont été en grande concurrence en Afrique durant le XIX^e siècle.

La méthode employée quant à l'analyse des récits de voyage est simple. Par des lectures rigoureuses, j'ai relevé, trié et classé selon des axes réfléchis les citations concernant les pratiques des explorateurs durant leur voyage. C'est-à-dire que la méthode utilisée s'applique rigoureusement à étudier l'interaction entre l'Européen et l'autochtone, les actions que ce premier produit et les descriptions qu'il relate tout au long de son écrit. Ensuite, en comparant mes relèves avec des recherches déjà réalisées, j'ai pu apporter de l'objectivité dans mon analyse.

Mon étude a pour aspiration de mettre en lumière les différentes représentations de deux explorateurs, Park Mungo et Gaspard Théodore Mollien, à travers leur récit de voyage pendant leur expédition. Ceci étant réalisé à partir de la méthode utilisée par Isabelle Surun correspondant à analyser les multiples pratiques des voyageurs.

Il s'agit tout d'abord de mettre en exergue les multiples représentations que donnent les acteurs du récit de voyage à l'explorateur. Composés dans un premier temps du voyageur lui-même, l'analyse de ses pensées, ses intuitions et la manière dont il voyage permet d'en retranscrire plusieurs images. Cependant, le second acteur caractérisé par l'habitant des différentes sociétés de l'intérieur de l'Afrique, constitue également un protagoniste donnant plusieurs visages au voyageur.

Ensuite, par les actions pratiquées par l'explorateur et notamment envers les natifs, le récit de voyage révèle qu'il répond au système de don et contre-don largement développé par Marcel Mauss.

Enfin, le travail effectué sur les descriptions que le voyageur relate, permet d'identifier deux dernières personnalités. L'une se caractérisant par un esprit scientifique, l'autre démontrant sa proximité avec les explorateurs coloniaux de la fin du XIXe siècle.

**Chapitre 1 : Les représentations de l'explorateur par les acteurs
du récit de voyage.**

Le récit de voyage de la fin du XVIII^e siècle et début du XIX^e, comme cela a été précisé en introduction, permet de découvrir l'image de l'explorateur au cours de l'exploration. Il s'agit d'un support de choix puisque, avec les documents produits par les autorités locales, le récit de voyage se positionne comme une des seules archives qui nous transmette cette représentation. En effet, alors que la presse illustrée parue en cette période mettait en avant les découvertes des voyageurs avec l'objectif principale d'instruire le public et produisait un genre documentaire⁵⁶, l'explorateur était, pour reprendre Isabelle Surun, « absent de l'exploration »⁵⁷. Par conséquent même si des informations concernant l'action de l'explorateur étaient communiquées, même si ce dernier parlait à la première personne dans ces récits, sa représentation ne fit jamais réellement l'objet de la presse illustrée du XIX^e siècle.

Ainsi, comment le récit de voyage apporte-t-il des représentations de l'explorateur ? Quels sont les moyens et les descriptions mis en œuvre permettant d'accéder à cette image ?

Les lectures de *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* par Park Mungo et *l'Afrique Occidentale en 1818 vue par un explorateur français, Gaspard Théodore Mollien*, mettent en évidence que deux types d'acteurs qui nous renseignent sur les images du voyageur durant son périple. Nous discernons dans un premier temps, l'explorateur se décrivant lui-même. Dans une seconde partie, je mettrai en lumière la vision des locaux puisque, l'explorateur étant exposé à de nombreuses interactions avec les diverses sociétés qu'ils rencontrent, ceux-ci jouent un rôle très important dans les représentations que possède l'explorateur à travers le récit de voyage. Les archives provenant des populations locales sont rares et pour cette étude la source choisie est un reportage. *First contact* met en rapport des hommes blancs découvrant des populations dans les vallées inexplorées de la Nouvelle-Guinée. Diverses sources et points de vue sont ainsi confrontés aboutissant en un mélange riche de descriptions et de représentations de l'explorateur provenant de l'autochtone.

⁵⁶ Voir introduction.

⁵⁷ SURUN Isabelle, *op.cit*, p. 58.

I. L'auto-représentation de l'explorateur

Alors que les renseignements sur la vie en dehors de l'exploration sont rares, les lectures et analyses des récits de Gaspard Théodore Mollien et Mungo Park regorgent d'auto-descriptions et de détails relatifs à leurs conditions de voyageurs. Par exemple Mollien mentionne uniquement vers la fin du récit qu'il n'est pas marié et qu'il a vingt et un ans⁵⁸, Park ne nous apporte pas de renseignement ni sur son âge, ni sur sa vie familiale, nous apprenons seulement qu'il possède quelques notions de médecine, (notamment qu'il sait procéder à la saignée⁵⁹) et en sciences naturelles ; mais les deux explorateurs communiquent avec richesse et emphase sur leurs sentiments (doute, courage, tristesse, etc.), sur leurs inquiétudes, sur leurs aptitudes physiques. Ils fournissent tant d'informations qu'il devient possible d'établir une représentation de l'explorateur, à partir de leurs propres points de vue.

A. « Un voyageur sans histoire »⁶⁰

« Face à ces faiseurs d'histoires qui déchiffrent l'énigme de sa présence selon la grille que leur propose leur expérience propre, il s'applique au contraire à échapper aux rôles qu'on veut lui impartir, pour n'être que ce qu'il s'est voulu de toutes ses forces : ni traitant, ni espion, soumis à tous mais sujet de personne, un voyageur sans histoire. »⁶¹. Par cette citation, Adrian Adams⁶² donne une image de l'explorateur juste. Qu'il s'agisse de Mollien ou bien encore de Park, tous deux ont une volonté d'esquiver au maximum les dangers, même si cela s'avère parfois difficile.

Dans une région de l'Afrique très peu connue⁶³, l'explorateur, déjà perçu comme un être très remarqué par les locaux, ne peut en effet se permettre de jouer au héros sous peine de ne pas terminer son expédition en vie. Cela s'explique par le fait que les pays dans lesquels il avance lui sont inconnus, ce que Park n'oublie pas de mentionner : « qu'étant étranger (il) ne pouvai(t) connaître les lois et les coutumes du

⁵⁸ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit*, p.231.

⁵⁹ PARK Mungo, *op.cit*, p. 80.

⁶⁰ ADAMS Adrian, « Préface », in PARK Mungo, *op.cit*, p.5.

⁶¹ *Ibid*, p. 9.

⁶² Adrian Adams est une femme qui a passé sa vie à l'étude de l'Afrique. Elle a notamment écrit la préface de la première édition du récit de voyage de Park Mungo en 1980.

⁶³ Voir une introduction.

pays »⁶⁴. Sachant, cela, les deux voyageurs montrent, autant qu'ils le peuvent, de la prudence tout au long d'un voyage qui s'annonce dès le commencement très périlleux. Cela pouvant paraître paradoxal car le voyage qu'ils effectuent représente déjà en lui-même un grand risque. Un risque qui comme nous le verrons, se veut être minimisé.

Cela commence tout d'abord par l'équipement qu'ils emportent avec eux. Ils comprennent grâce aux échecs des expéditions qui les ont précédés qu'ils ont tout intérêt à partir avec le moins d'affaires possible : « Les demandes que j'adressai au gouverneur⁶⁵ furent très modérées ; je ne voulais pas me charger d'un trop gros bagage qui aurait excité la cupidité des nègres. On savait au Sénégal que le mauvais succès des dernières tentatives des Anglais pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique avait eu pour cause l'idée que les nègres s'étaient faites de grandes richesses que les voyageurs transportaient avec eux. »⁶⁶ L'explorateur fait mention ici de l'échec de l'expédition anglaise sous le commandement du major William Gray dans les années 1816 et 1817⁶⁷, s'expliquant par le fait que les aventuriers anglais avaient pris sur eux trop de richesses pour voyager probablement avec plus de confort. Il s'agit ici d'une grave erreur selon Mollien qui précise qu'« il faut, pour réussir, voyager un peu en philosophe, (il) veu(t) dire porter tout avec soi, afin de n'exciter ni la crainte ni la soif du pillage. »⁶⁸ Mollien se résout alors à ne prendre que le strict nécessaire afin de survivre pendant la durée estimée de son voyage (qui est, dans le cas de l'explorateur français, de 15 mois). On peut se rendre compte par cette initiative que l'explorateur français utilise les comptes-rendus des voyageurs qui l'ont précédé pour éviter de faire les mêmes erreurs. Cela démontre une manière de préparer son expédition ; on comprend qu'il a étudié les écrits de ces homologues. Il précise qu'il est au courant de l'échec de l'expédition anglaise du major Gray, mais de plus, dans la préface de son récit (qui est antérieur au voyage), il explique qu'il voulait suivre l'itinéraire de Mungo Park montrant ainsi qu'il avait au moins lu, si ce n'est étudié, son récit.⁶⁹

On peut d'ailleurs remarquer cette même préparation chez l'explorateur anglais, notamment lorsqu'il essaie de comprendre l'échec de l'expédition du major Houghton en 1791 (rappelons que Mungo Park est le premier européen ayant réussi à revenir vivant

⁶⁴ PARK Mungo, *op.cit*, p. 92.

⁶⁵ Le gouverneur est représenté par M. de Fleuriau, capitaine de frégate, qui assurait alors l'intérim du gouverneur, le colonel Schmaltz.

⁶⁶ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p.43.

⁶⁷ Voir note de bas de page de MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p.43.

⁶⁸ *Ibid*, p. 44.

⁶⁹ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 35.

de ce genre d'expédition en Afrique). Mais aussi, il précise très clairement, comme Mollien après lui, la volonté de voyager sans beaucoup d'affaire : « Mon bagage était léger. Il consistait principalement en provisions de bouche pour deux jours et en un petit assortiment de grains de verre, d'ambre et de tabac, pour en acheter de nouvelles à mesure que je poursuivrais ma route. Je portais aussi un peu de linge pour mon usage, mon parasol, un petit quart de cercle, une boussole, un thermomètre, deux fusils, deux paires de pistolets, et quelques autres petits articles. »⁷⁰. On peut donc percevoir qu'il y a un désir de la part des deux explorateurs de ne pas attirer l'attention, de se faire le plus discret possible dans une entreprise où ils sont pourtant considérés comme des êtres extraordinaires par les populations qu'ils rencontrent⁷¹.

Une fois en route comment se caractérise cette volonté d'éviter les dangers ? Quels sont-ils pour effrayer tant l'explorateur ? Les toutes premières menaces qui peuvent nuire au voyageur sont les habitants des villages qu'ils rencontrent et les chefs auxquels ils sont confrontés. Ces derniers, que l'aventurier qualifie de « tyrans », n'ont pas toujours une bonne image de l'homme blanc (chose que nous étudierons de plus près dans la deuxième partie) et peuvent ainsi nuire au voyage car c'est à lui de choisir si l'explorateur peut continuer ou non. Le voyageur français n'hésite pas d'ailleurs à écrire ses sentiments face à eux : « La vue d'un tyran, quelque que soit sa couleur, inspire toujours un certain frissonnement : j'avoue que je ne pus m'en défendre. »⁷². Le terme « tyran » utilisé par Mollien correspond à une vision biaisée de l'explorateur. La plupart des souverains auxquels il a affaire durant son expédition sont des rois ou bien des chefs musulmans (marabouts).

Face aux populations et souverains qu'ils rencontrent durant leur voyage, Gaspard Théodore Mollien et Mungo Park montrent ainsi deux comportements différents pour éviter les ennuis.

Mollien, dans un premier temps essaye de se mettre sans cesse sous la protection d'un roi pour faciliter son voyage. Il le précise lui-même avant de commencer son entreprise en parlant du roi du Cayor, « (Il) avai(t) besoin de la protection de ce prince pour ne pas être insulté. »⁷³. Tout au long de son périple, il demande sans cesse

⁷⁰ PARK Mungo, *op.cit*, p.92.

⁷¹ Voir I.B.1.

⁷² MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p.41. L'expression « Va-t-en » ne traduit pas un terme d'exclusion, mais au contraire le droit accordé au voyageur de poursuivre sa route sous la protection de l'État.

⁷³ *Ibid*, p.39.

des lettres pour pouvoir bénéficier de droits de passage à travers les frontières de différents pays. Voici l'exemple d'une lettre qu'il a pu recevoir :

« Almamy Mamadou, et les excellents personnages qui forment son conseil, Aldondou, Eliman Siré, Sembaiéné, Boumandouet, Eliman Rindiao, Ardosambadadé, Dembanaiel, nous avons écrit cette lettre pour qu'elle fût lue par tous ceux qui rencontreraient ce Blanc, et qu'ils apprissent qu'il est venu nous voir, et que nous l'avons laissé aller ; le prince des croyants et tous les grands Fouta lui ont dit : " Va-t'en". Tous les villages lui donneront l'hospitalité, et ne l'arrêteront pas jusqu'à la frontière. »⁷⁴

Cette dernière fut traduite de l'arabe au français par l'explorateur. La demande d'un tel document montre tout d'abord une volonté de se mettre sous la protection du roi, comme le dit Mollien lui-même. Les besoins nécessaires de se procurer un passeport lui viennent probablement de sa lecture du récit du premier voyage de Mungo Park qui lui n'en avait pas demandé et l'a fortement regretté. De plus, il est important de noter que la France a connu le développement des passeports au XVIII^e siècle. Bien qu'il existait auparavant, il fut stimulé par la Révolution Française et surtout par la fuite du roi Louis XVI à Varenne, « la loi de 1792 établit définitivement la personnalité, et la règle "un passeport, un individu" est encadrée par des renseignements précis : nom, âge – la date de naissance n'est pas toujours connue – et, fondamentalement, le domicile exposé dans le détail. »⁷⁵ Il doit être alors naturel pour le français de se procurer un document qui permet de l'identifier lorsqu'il voyage. En plus de cela, il doit, en Sénégambie se soumettre aux lois des régions. En effet, « il n'existe pas de police organisée, mais chaque particulier l'exerce ; car partout on demande au voyageur son nom, celui de sa famille et le lieu de sa naissance : c'est le salut d'usage ; n'y point répondre, c'est s'exposer à des soupçons qui pourraient compromettre la liberté. »⁷⁶. La vérification de l'identité se fait donc dans cette région par un cheminement oral. On y demande les mêmes renseignements marqués sur le passeport français.

Ensuite, l'explorateur français ne précise jamais aux populations locales la véritable raison de son voyage. Pour lui, il est important de « tenir (son) entreprise secrète parce que les nègres de la Gambie, inquiets de voir se former une expédition qui devait passer par leurs pays, pouvaient y mettre des obstacles. »⁷⁷. Mensonge qu'il tient

⁷⁴ *Ibid*, p. 151.

⁷⁵ ROCHE Daniel, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 390.

⁷⁶ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, pp. 90-91.

⁷⁷ *Ibid* p.39.

en fait durant toute son expédition.

Cela commence face aux souverains, tout d'abord à Bahène⁷⁸ : « Le chef de Bahène, selon la coutume générale du pays, ne manqua pas, avant de nous laisser partir, de me demander le sujet de mon voyage ; je lui répondis que j'allais traiter de l'or dans le Oulli : satisfait de cette réponse, il nous permit de nous mettre en route [...]. »⁷⁹. Le mensonge évolue lorsqu'il rencontre l'almamy⁸⁰ du Fouta-Toro⁸¹ : « [...] ensuite il s'informa de mon nom, et me demanda dans quel pays je portais mes pas. Je lui répondis que j'allais dans le Oulli pleurer sur la tombe de mon père, que les païens y avaient assassiné, que l'objet de mon voyage était de recueillir les restes de sa fortune que j'espérais, à mon retour, pouvoir largement reconnaître les bons services qu'il me rendait. »⁸². Le mensonge a tendance à devenir ensuite de plus en plus réaliste face aux populations. Par exemple, lorsque l'explorateur assiste à un recueillement : « La prière finie, l'un d'eux s'approcha de moi et me demanda si je ne priai jamais. Je lui répondis que mon journal était le livre où j'écrivais mes prières. Ce stratagème, que j'avais toujours employé, m'avait servi à détourner les soupçons sur le but de mon voyage. »⁸³. Il explique plus tard, pour justifier ses visites dans les villes près des sources, qu'il doit s'y rendre afin d' « acheter du sel pour (ses) provisions. »⁸⁴.

Les mensonges exprimés de l'explorateur face aux sociétés qu'il rencontre permettent véritablement de comprendre qu'il est en position délicate et qu'il souhaite être un homme qui ne cherche pas les mésaventures. Il veut que la véritable raison de son entreprise ne soit connue de personne. Peu importe son mensonge, il est nécessaire qu'il paraisse crédible face aux populations africaines ; or traiter de l'or dans cette région de l'Afrique semble tout à fait probable pour un blanc. En effet, depuis la fin du XVII^e siècle et l'établissement de la Concession à Saint-Louis, la Sénégambie⁸⁵ représente « le lieu des bonnes affaires. [...] On y traite en abondance or, morphil, pagnes et milles autres objets. »⁸⁶. En conséquences, si Gaspard Théodore Mollien a choisi comme premier mensonge la traite de l'or, ce n'est absolument pas par hasard, mais bien parce

⁷⁸ Bahène, plus connue aujourd'hui sous le nom de Mbayen est une ville du Sénégal. Voir figure 3.

⁷⁹ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 85.

⁸⁰ Almamy est la prononciation africaine d' « El Imam », le chef de la prière.

⁸¹ Voir figure 4.

⁸² MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, pp. 123-124.

⁸³ *Ibid.*, p. 199.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 251.

⁸⁵ Voir figure 2.

⁸⁶ SAUGNIER, *Relations de plusieurs voyages à la côte d'Afrique, à Maroc, au Sénégal, à Gorée, à Galam, etc.*, Roux et Compagnie, Paris, 1791, p. 182, in SECH Ibrahima « Les Français et la traite des esclaves en Sénégambie », *Dix-huitième siècle*, 2012/1 n° 44, p. 51.

que cela représente une action très dont on peut s'attendre de la part des Européens en Sénégambie.

La représentation de « l'homme sans histoire » se justifie également par les multiples fois où Mollien a évité les populations ou les souverains qui lui inspiraient du danger. La première fois qu'il a agi comme cela, il le fit pour ne pas avoir à traiter avec des villages païens : « J'évitai, par cette route, d'entrer dans plusieurs petits villages où il n'y avait pas de marabouts ; et en général, je ne m'arrêtai guère dans les lieux où je savais qu'il n'y avait pas de nègres mahométans, parce que dans ceux-ci je courais plus de risque que dans les autres, les nègres païens étant plus adonnés au pillage et à l'ivrognerie que ceux qui sont convertis à l'islamisme. »⁸⁷. Cela se reproduit à trois reprises dont une fois à Landieni⁸⁸ où il avait peur « de la dureté de ces gens »⁸⁹, une autre où, proche des sources de la Gambie et du Rio Grande, il ne souhaitait pas « éveiller les soupçons des habitants du voisinage »⁹⁰ et enfin à Courbari car il ne désirait pas expliquer pourquoi il était allé voir la source du fleuve de Falémé.⁹¹ Ainsi on peut voir que Mollien essaye d'être le plus prudent possible dans son expédition en évitant des villages qu'il perçoit comme étant plus risqués et notamment les villages païens. Quelle est l'origine cette croyance de la part de l'explorateur français ? Celle-ci doit s'expliquer par le fait que les sociétés musulmanes sont régies par des règles religieuses. On retrouve par exemple, dans certaines populations, l'interdiction de boire de l'alcool. Connaissant déjà les risques qu'il peut rencontrer dans les villages musulmans (pillage par exemple), il présume que les païens peuvent être encore plus dangereux. De plus, on peut penser que Mollien préfère aller en lieu « connu ». Il faut savoir que les Occidentaux (particulièrement les Français) ont une grande curiosité pour l'Islam. Il existe d'ailleurs une chaire d'arabe au Collège de France depuis le XVI^e siècle. Très vite les savants essayent de donner une vision plus juste de l'Orient et de l'Islam en particulier en mettant « à la disposition des Français traductions du Coran, biographies de Mahomet, une véritable encyclopédie, la *Bibliothèque orientale* de Barthélémy d'Herbelot, publié en 1697 et plusieurs fois rééditée par la suite, des textes littéraires. »⁹². Par cela, on peut facilement imaginer que l'explorateur français possède au moins

⁸⁷ *Ibid*, p. 89.

⁸⁸ Landieni se situe dans le Fouta-Toro. Voir figure 4.

⁸⁹ MOLLINIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 203.

⁹⁰ *Ibid*, p. 229.

⁹¹ *Ibid*, p. 238.

⁹² FREMEAUX Jacques, *La France et l'Islam depuis 1789*, Presses Universitaires de France, Paris, 1991, p. 26.

quelques connaissances sur l'Islam (si ce n'est une certaine curiosité) qui lui permettrait de mieux appréhender son voyage et les villages qu'il compte visiter. Sa volonté d'esquiver les villages païens peut également signifier qu'il n'a aucune information sur les sociétés non religieuses d'Afrique.

L'explorateur britannique, Mungo Park essaye également de paraître comme un voyageur évitant les ennuis. Ses moyens pour y arriver diffèrent fortement de ceux employés Gaspard Théodore Mollien. A aucun moment du récit il ne possède une lettre qui lui servirait de passeport ou de protection royale ; il précise seulement que cela aurait pu lui éviter de nombreux dangers⁹³. Parallèlement, il appréhende moins les villes qui pourraient lui causer des ennuis. De plus, Park veut être le plus franc possible. Il révèle notamment la véritable raison de son expédition : que c'est un homme qui entreprend « un voyage aussi périlleux dans le seul dessein de voir le pays et ses habitants. »⁹⁴. Il précise très souvent qu'il n'est pas venu pour faire du commerce, qu'il n'est pas un traitant, chose que les habitants et les chefs des villages qu'ils visitent ont du mal à comprendre car, comme je l'ai expliqué pour Mollien, les locaux ont l'habitude de voir des Européens venir pour le commerce de l'or, la traite et autres commerces. Lorsqu'il est à Fatteconda, dans le royaume de Bondou⁹⁵ par exemple, le roi ne saisit pas le but de son voyage : « Je lui répétais ce que je lui avais dit au sujet de mon voyage, et les raisons que j'avais de traverser son pays, mais il ne me parut qu'à demi satisfait. L'idée de voyager par curiosité lui était totalement étrangère. [...] Ses soupçons n'avaient d'autre fondement que l'idée où il était que tout homme blanc devait nécessairement faire le commerce. »⁹⁶.

Pourquoi Park met-il en avant ces raisons ? On peut supposer qu'il souhaite se démarquer des autres Européens esclavagistes et traitants d'or. Il veut peut-être montrer qu'il n'est pas un de ces hommes qui maltraite les locaux. On y trouve au final, non pas un certain laxisme dans sa préparation du voyage, terme qui serait de toute évidence bien trop sévère pour l'explorateur anglais, mais probablement moins de préparation, moins d'anticipation que Mollien. Il est permis de supposer plusieurs raisons à ce constat. Tout d'abord, Park étant le premier européen à être revenu d'un voyage à l'intérieur de l'Afrique, il n'a pas pu bénéficier de toutes les expériences accumulées des expéditions faites avant lui. Il n'y en a eu seulement qu'une : l'échec du major Houghton.

⁹³ PARK Mungo, *op.cit*, p. 109.

⁹⁴ *Ibid*, p. 79.

⁹⁵ Fatteconda est en vérité la capitale de ce royaume, voir figure 3.

⁹⁶ PARK Mungo, *op.cit*, p. 79.

Ensuite, le contexte en Grande-Bretagne était tel que la circulation des personnes était devenue plus libre. En effet, en 1795, par l'annulation de *l'Act of Settlement*, il y eut un « élargissement de la liberté de mouvement au niveau national » auquel « s'ajoutait l'arrivée massive en Angleterre d'immigrants irlandais. »⁹⁷ En conséquences, cela a peut-être influencé Park sur sa manière de voyager : l'oubli de demander une autorisation de traverser les régions, le manque de préparation, etc.

Ces observations font de lui, au final, un voyageur très vulnérable face aux populations et souverains auxquels il est confronté. Il doit, pour fuir les dangers, céder ses ressources aux locaux qui en veulent toujours plus. L'exemple le plus concret que l'on peut citer est le pillage indirect qu'il subit dans le royaume de Kasson auquel il ne put échapper : « Il était sans doute très désagréable pour moi de satisfaire l'injustice, la cupidité et les caprices des despotes, mais je savais qu'il était aussi extrêmement dangereux de faire une folle résistance, et d'irriter le lion tandis que j'étais sous sa griffe. »⁹⁸.

Ainsi, Mollien a eu beaucoup moins de difficultés que Park à paraître comme un voyageur qui ne cherche pas les problèmes. Il paraît plus logique pour les locaux de faire ce voyage pour aller traiter de l'or plutôt que de simplement voyager par curiosité. Park a alors été plus maltraité que son plus jeune homologue français : il finit d'ailleurs pratiquement dénudé. Il est également fait prisonnier par les Maures à partir de la moitié du mois de mars 1796 jusqu'à la moitié du mois de juin de la même année.

Il convient de conclure que les moyens qu'utilise Mollien pour se protéger des menaces et éviter les ennuis furent beaucoup plus efficaces que ceux employés par Park. Cependant, il n'est pas permis d'en déduire que le Français possède de meilleures qualités d'explorateur que l'Anglais (meilleure préparation, meilleure appréhension, etc.). Mollien, qui a lu le récit de son homologue anglais⁹⁹, s'est principalement servi des mésaventures de ce dernier pour être mieux préparé dans son périple. Il acquiert par ses lectures plus de savoir, lui permettant d'éviter les erreurs des expéditions qui l'ont précédé.

Enfin, un dernier point met en relief que l'explorateur est un homme qui souhaite voyager avec le moins d'encombres possible : la période à laquelle il part lui permet d'éviter la saison des pluies. Ce fait se retrouve autant chez l'Anglais que chez le

⁹⁷ TORPEY John, *L'invention du passeport*, Belin, Paris, 2000, p. 87.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 109.

⁹⁹ Voir introduction.

Français au début du récit de leurs voyages. Park tout d'abord : « Lorsque la rivière eut diminué, et que les pluies cessèrent, je recouvrai ma santé, et je songeai à mon départ ; car le temps sec est le plus favorable pour voyager. Les habitants avaient achevé leur récolte, et les provisions étaient partout abondantes et à bon marché. »¹⁰⁰ et Mollien ensuite : « Une fois mon voyage arrêté, il était important pour moi de tout supposer pour mon départ avec le plus de promptitude possible, afin de ne pas être surpris par la saison des pluies. »¹⁰¹ Ils redoutent cette saison, car comme l'explique Park les ressources sont moins abondantes et le temps est plus favorable au développement des maladies, ce qu'ils cherchent à éviter par-dessus tout.

En plus de ces déconvenues s'ajoute l'impraticabilité du sol. À cheval (ou en âne) ou à pied, la saison pluvieuse rend plus difficile l'avancée de l'expédition. Mollien, près de Bandéia¹⁰², relate cette expérience délicate :

« La journée du 2 fut extrêmement fatigante. Les chemins tracés au travers des montagnes étaient devenus presque impraticables ; les torrents retardaient sans cesse notre marche ; nous ne pûmes arriver à Bandéia qu'à la nuit close. »¹⁰³

L'explorateur, à travers les récits de voyage de Mungo Park et de Gaspard Théodore Mollien, est loin de ressembler à un héros dont on vante les exploits, que l'on idolâtre par ces prouesses. Adrian Adams exprime d'ailleurs très bien cette caractéristique du voyageur : « Pas d'exotisme ; il n'a pas l'œil à cela. Pas davantage d'aventures, dont il serait le héros ; et celle qu'il a subies, il s'en serait bien passé. Il ne peut se soustraire à l'emprise des saisons, ni à celle des souverains ; à peine atteint ce qui devait être son point de départ véritable, leur rigueur conjointe lui fera rebrousser chemin. »¹⁰⁴.

Comment expliquer cette volonté d'être un « voyageur sans histoire » alors qu'il fait figure de toute manière d'être extraordinaire pour les locaux ? L'explorateur se trouve, seul dans une région du monde qu'il ne connaît pas et où il existe des multitudes de dangers pour un Européen. En conséquence, les chances de réussite sont très faibles et peu de personnes croient au succès de l'aventurier, comme le mentionnent les récits de Park et de Mollien. L'explorateur anglais par exemple, juste avant de partir, en

¹⁰⁰ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 43.

¹⁰¹ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, pp. 38-39.

¹⁰² Ville se situant dans le Fouta-Djalou.

¹⁰³ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 257.

¹⁰⁴ DESCHAMPS Hubert, *op.cit.*, p. 9.

compagnie des derniers européens qu'il voit, n'omit pas de préciser une vérité : « Le docteur Laidley et messieurs Ainsley¹⁰⁵ eurent l'honnêteté de m'accompagner avec un grand nombre de leur domestique pendant les deux premiers jours de mon voyage, et je crois qu'ils pensaient, en secret, qu'ils ne me reverraient jamais. »¹⁰⁶

Le voyageur connaît donc ses chances de survie. Ainsi sa prudence s'explique par le fait qu'il est avant tout animé par une soif de découvertes, par la réussite de son entreprise, ce qu'il désire par-dessus tout.

B. Un voyageur de son temps déterminé par le succès de son entreprise.

« Les fatigues que j'avais éprouvées après le naufrage de la *Méduse*, en traversant à pied soixante lieues de désert pour arriver jusqu'au bord du Sénégal, n'avaient pu détruire chez moi le vif désir qui, depuis mon enfance, m'excitait à parcourir l'intérieur de l'Afrique. »¹⁰⁷ Comme beaucoup de voyageurs de la fin du XVIII^e siècle mais aussi du XIX^e siècle, Park et Mollien aspirent à l'ailleurs et à l'envie de voyager. En effet, à partir du siècle des lumières, un basculement s'opère dans les mentalités au sujet du voyage. Même s'il existait déjà à l'époque antique et médiévale une tradition pour le voyage, ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle que se développe en Europe un goût pour l'exotisme (régional ou international). On va vers un univers qui, paraissant effrayant autrefois, est devenu source de curiosités. Cela s'explique par le fait que le voyage, au siècle des Lumières, était considéré comme une action qui permettait de répondre à certaines questions : « Si le bonheur est le seul but que doit se proposer l'homme raisonnable; & si le moyen d'y arriver est de bien se connoître, on peut dire que les voyages sont de la plus grande utilité. »¹⁰⁸. Ainsi, le départ pour l'ailleurs correspondrait à une des solutions pour connaître le bonheur (chose devenue nécessaire à partir du siècle des Lumières). Comment cette « mode » pour le lointain se manifeste-t-elle ? Le grand nombre de récit de voyage en est un témoin marquant. En effet, les journaux de la presse périodique des années 1750 à 1759 annoncent environ cinquante récits de voyages, tandis que ceux des années 1780 à 1789 révèlent une grande

¹⁰⁵ Le docteur Laidley et les frères Ainsley sont en effet les derniers européens que Park voit. Ils vivent dans le village de Pisania qui se situe au bord de la Gambie et qui fût bâti par les Anglais.

¹⁰⁶ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 57.

¹⁰⁷ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 37.

¹⁰⁸ *Observations sur la physique*, mars 1787, p. 226, in MARCIL Yasmine, « Le lointain et l'ailleurs dans la presse périodique de la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Le Temps des médias*, 2007/1 n° 8, p. 21.

augmentation avec cent quatre-vingt-dix récits.¹⁰⁹

Plus précisément, c'est véritablement à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle que l'intérêt pour les grandes expéditions internationales a lieu. En effet, « dans la presse périodique des années 1780, le succès des récits publiés à propos des expéditions de James Cook et de Anders Sparrman¹¹⁰ est net. »¹¹¹. Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien, suivent cette lignée de voyageurs qui souhaitent découvrir des territoires encore inconnus. En plus d'être sujets à une envie d'ailleurs, ils correspondent à « l'explorateur scientifique » qui souhaite détruire les mythes auxquels certaines régions du monde appartiennent encore. Ceci se manifeste chez Park : « Peu de temps après mon retour¹¹², j'appris que la société qui s'était formé à Londres¹¹³ pour faire des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique désirait trouver quelqu'un qui voulût pénétrer dans ce continent par la rivière de la Gambie. Déjà connu du président¹¹⁴ de la société royale, je le priai de me recommander à celle des découvertes en Afrique. »¹¹⁵ Dès son retour d'un voyage en Inde, il souhaite repartir dans un nouveau lointain pour y faire des découvertes, tel un scientifique qui souhaiterait combler toutes les lacunes de la géographie. C'est aussi la détermination et la volonté d'accomplir ce voyage pour l'honneur son pays qui le pousse à se confronter aux multiples dangers qui l'attendent. En effet, le voyageur ne part pas pour son intérêt strictement personnel. Il souhaite glorifier son pays de ses découvertes et participer au progrès scientifique. Il est animé par une envie d'ailleurs, comme cela est répandu en cette période, mais avant tout déterminé dans son entreprise et motivé par la conscience d'une nécessaire réussite.

Cette volonté de succès se matérialise de plusieurs façons. Tout d'abord, elle est très fortement évoquée quand il doit faire face aux dangers de l'Afrique. Park, par exemple, après plusieurs semaines de captivité chez les Maures, montre encore sa motivation d'accomplir son voyage :

« En restant où j'étais, je ne pouvais manquer de devenir victime de la barbarie des Maures ; et en me mettant seul en route je devais, suivant toute apparence, éprouver les plus grandes difficultés, soit parce

¹⁰⁹ *Ibid*, p. 22.

¹¹⁰ James Cook est un explorateur scientifique anglais du siècle des Lumières. Il très connu pour avoir navigué jusqu'au continent austral. Tandis que Anders Sparrman est un naturaliste suédois (1748-1820) qui séjourna en Afrique du Sud. Ces deux explorateurs sont essentiellement des voyageurs par mer, à la différence de Park et Mollien qui sont des explorateurs de terre.

¹¹¹ MARCIL Yasmine, *op.cit*, p.23.

¹¹² Mungo Park revenait d'un voyage en Inde.

¹¹³ *African Association*.

¹¹⁴ Il s'agit de Sir Joseph Banks.

¹¹⁵ PARK Mungo, *op.cit*, p. 33.

que je n'aurai pas de quoi acheter les choses nécessaires à la vie, soit parce que je ne pourrais pas me faire entendre. Mais retourner en Angleterre sans avoir rempli l'objet de ma mission était à mes yeux un bien plus grand malheur. »¹¹⁶

L'explorateur anglais a été retenu chez les Maures pendant plusieurs semaines par le roi Ali à Benown.¹¹⁷ Bien que la raison de cette captivité ne soit pas clairement précisée dans le récit, on se doute qu'il s'agit pour le roi Ali d'une occasion pour s'emparer des biens du Britannique et de pouvoir l'humilier. Cependant, malgré le fait que Park se trouve dans une situation délicate (il est prisonnier, subit des maltraitances et si il parvient à s'échapper, il ne sait pas comment il pourra survivre), le fait de penser à retourner dans son pays avec de nouvelles découvertes à présenter le détermine à continuer son aventure.

On retrouve cette même volonté chez l'explorateur français. Au moment où ses guides¹¹⁸ l'abandonnent au sujet de l'eau, Mollien se retrouve seul : « Abandonné à moi-même, je déchargeai mon âne ; [...] je me disposai à faire seul un voyage qui n'offrait plus que des dangers sans nombre. Devant moi se présentaient des solitudes de trois jours de marche ; sans guide, n'entendant ni le poule ni le mandingue¹¹⁹, je me voyais exposé à une mort certaine ; cependant je résolus de poursuivre mon entreprise. »¹²⁰. L'explorateur, bien que parfois désespéré par les dangers qui s'annoncent, reste toujours stimulé par les découvertes qui l'attendent.

Mais le succès, ou la recherche de succès, représente aussi moyen de se transcender et de montrer des forces que l'explorateur lui-même ne soupçonnerait pas. Mollien qui, dans son récit a très souvent fait mention des excès de fièvre ou de fatigue qui le touchaient, montre à quel point la volonté de réussir à jouer un rôle important pour la poursuite de son voyage. Il exprime notamment que « l'espoir du succès pouvait seul (lui) faire surmonter les fatigues incroyables. »¹²¹. Élément qui se note également lorsqu'il se rend à la source du Falémé (l'un de ses objectifs du voyage) : « Malgré les vives douleurs que la fièvre me faisait éprouver, je marchais avec une ardeur et une

¹¹⁶ *Ibid*, p.182.

¹¹⁷ Benown est dans le royaume de Ludamar. Voir figure 3.

¹¹⁸ Les guides ici sont Maka et l'éternel Boukari. Comme nous l'avons dit en introduction, les guides sont soit de passage comme Maka qui le sert de guide dans le Fouta-Djalou, soit permanent comme Boukari.

¹¹⁹ Le poule (on dit aujourd'hui le peul) et le mandingue sont des langues pratiquées par les populations que Mollien ou Park rencontrent pendant leur voyage à l'intérieur de l'Afrique.

¹²⁰ MOLLINIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p.185.

¹²¹ *Ibid*, p. 212.

force dont je ne me sentais plus capable depuis longtemps. »¹²². L'explorateur se surpasse, il est animé d'une envie si forte qu'il en oublierait la maladie.

Bien que présentant à l'origine des envies personnelles de départ, la détermination dans la réussite du voyage joue donc rôle particulièrement important pour la survie et le succès de l'explorateur, souvent en difficulté et sujet à la maladie. C'est ce qui le reconforte, ce qui le transcende, ce qui lui permet d'atteindre son but avec une force qui le rend capable de surmonter nombre d'obstacles. N'est-ce pas d'ailleurs cette envie de succès qui le fait revenir et repartir à peine rentré au pays ?

Cependant, pour les voyageurs que j'étudie, l'envie de réussir n'est pas la seule motivation et le seul élément qui permet d'atteindre les objectifs fixés. Très souvent, Park comme Mollien apportent comme raison de leur survie, l'intervention de Dieu ou bien encore de la Providence.

C. Un voyageur aidé par l'intervention divine ?

Il est tout d'abord très important de souligner que les explorateurs ont certaines croyances religieuses : ils pensent que Dieu existe, qu'il peut leur apporter son aide et qu'il est un « Etre tout-puissant et bon. »¹²³.

Comment cela se justifie-t-il ? Mollien, tout d'abord, pense que la religion le sauve de la maladie : « Une transpiration arrêtée me causa, le 12, une fièvre violente, qui m'obligea à séjourner à Tioën.¹²⁴ Sans médecins, sans médicaments, je remis à la Providence le soin de me sauver. »¹²⁵. Par cette phrase, Mollien met en valeur que Dieu choisit de sa vie ou de sa mort étant donné que la Providence représente l'action du Créateur sur le monde.¹²⁶ Il mentionne ce terme de « Providence » à deux reprises dans le récit de voyage, les deux fois pour la même raison que celle citée ici.

En dehors de la maladie, la religion est précieuse à l'explorateur pour l'aider à lutter face aux dangers. Park par exemple, après avoir échappé à sa captivité chez les Maures et à la soif dans le désert, se retrouve logé chez une vieille femme : « Transporté

¹²² *Ibid*, p. 236.

¹²³ PARK Mungo, *op.cit*, p. 193.

¹²⁴ Tioën est une ville qui se situe juste après Cagnar, voir figure 3.

¹²⁵ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 88.

¹²⁶ Larousse 2013.

de joie de me voir si heureusement secouru, j'élevai mes yeux au ciel, tandis que mon cœur rempli de gratitude rendait grâce à l'Être tout-puissant et bon qui, après m'avoir soutenu au milieu de tant de dangers, venait de me faire dresser une table dans le désert. »¹²⁷. Pour l'explorateur britannique, le fait qu'il ait trouvé une femme qui veuille bien l'aider tient lieu d'intervention divine. Il montre au lecteur qu'il ne se sent pas seul, que la religion est avec lui dans tous les dangers qu'il rencontre. On retrouve cette même croyance dans le récit de Park lorsqu'il arrive au bord du Niger : « Je courus au rivage, et après avoir bu de ses eaux j'élevai mes mains au ciel, en remerciant avec ferveur l'ordonnateur de toute choses de ce qu'il avait couronné mes efforts d'un succès si complet. »¹²⁸. On note également une déclaration similaire chez Mollien : « Dès que j'eus mis les pieds sur le territoire du Bondou, je rendis grâce à Dieu de m'avoir fait échapper à tous les dangers qui m'avaient menacé dans le Fouta-Toro. »¹²⁹

L'explorateur est donc très proche de Dieu, il se dit « sous l'œil vigilant de l'être puissant. »¹³⁰. Pour comprendre ce ressenti, il faut penser que les voyageurs se trouvent régulièrement dans des situations qui peuvent parfois les dépasser : seul face à la faim, à la soif, à la captivité, à la maladie, à l'étranger. Le fait de penser qu'il est accompagné de Dieu et de sa bienveillance, de ses récompenses, amène l'explorateur à ne plus se sentir seul dans son entreprise si difficile. Il est un voyageur soumis, à une intervention divine. C'est une pensée qui lui permet d'avancer, qui lui évite même parfois la mort. Mais elle représente surtout une source de motivation pour réussir son entreprise.

Cependant, les mentions de la religion et de la Providence, ne sont pas omniprésentes dans le récit de voyage. Exceptés les passages que je viens de citer, l'explorateur ne montre aucunement qu'il est un homme pieux. Aucune prière n'est retranscrite si ce n'est pour les remerciements. Dieu n'est présent que lorsque le voyageur est sauvé ou doit être sauvé. Mollien, d'ailleurs, confirme que sa foi n'est pas de la même intensité que celle de locaux à un moment où ses compagnons sont en pleine prière : « Cet hommage simple et touchant, rendu au milieu d'un désert au Créateur du monde, devait naturellement produire cet effet sur moi, quoique ma croyance ne fût pas celle de ces nègres. »¹³¹. De plus, une remarque de la population de

¹²⁷ PARK Mungo, *op.cit*, p. 193.

¹²⁸ *Ibid*, p. 205.

¹²⁹ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 159.

¹³⁰ PARK Mungo, *op.cit*, p. 247.

¹³¹ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 198-199.

Courbari¹³² peut confirmer cette pensée : « "Le Blanc sait lire ; il sait écrire, mais il ne sait pas prier." »¹³³. Au final, les explorateurs, Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien, ne sont peut-être pas des hommes submergés par la religion. Pour eux, Dieu correspond sûrement plus à un compagnon de voyage qui leur apporte aide et soutien afin qu'ils puissent atteindre le but de leur mission.

Là encore, ce constat peut s'expliquer par le contexte régnant au siècle des Lumières où la religion fut la cible préférée des philosophes. On discerne notamment chez ces derniers une volonté de bannir les mystères, les secrets et les miracles de la religion. L'Europe au XVIII^e siècle, au vue de la Réforme et de la Contre-Réforme, semble s'apercevoir de la fragilité de la religion, préférant ainsi la raison et la tolérance. Que devient-elle alors ? Comme le dit Marie-Hélène Froeschlé-Copard dans son chapitre sur « La religion » dans le *Monde des Lumières*, « la religion du siècle des Lumières est une religion du sentiment, une religion individuelle, une religion qui semble débarrassé de la crainte de l'au-delà. »¹³⁴. Il semble qu'au XVIII^e siècle, les dogmes traditionnels disparaissent au profit de la croyance d'un Dieu bon, garant du bonheur du croyant. Ceci permet de mieux comprendre la vision de Park et de Mollien sur le Dieu qui les accompagne. Il semble que sans être des religieux au sens profond du terme, ils ne négligent pas l'existence d'un Dieu bienveillant qui leur apporte soutien et moral. Ils ne le craignent pas comme cela a pu être le cas les siècles passés.

L'explorateur, par ses propres descriptions, apparaît alors comme un voyageur ayant plusieurs représentations. Il est, comme on a pu le voir, un personnage essayant de paraître le moins extraordinaire possible auprès des populations. Il désire mettre toute les chances de son côté pour réussir son voyage. En effet, la détermination pour le succès¹³⁵ de son périple est un trait qui le caractérise. En plus d'être un homme aspirant au lointain et à l'ailleurs, les explorateurs sont profondément marqués par l'envie de faire des découvertes au bénéfice de leur pays. Élément qui les différencie particulièrement de la plupart des autres voyageurs européens de cette fin du XVIII^e, siècle dont la plupart se caractérisent par le tourisme, la philosophie, l'expertise, etc... et qui recherchent surtout un moyen de se satisfaire eux-mêmes.

Enfin, selon l'explorateur le succès du voyage s'explique également par

¹³² Courbari est une ville qui se situe dans le Fouta-Djalou, proche du Rio Grande, voir figure 4.

¹³³ MOLLIN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 238.

¹³⁴ ROCHE Daniel et FERRONE Vincenzo (dir.), *Le monde des Lumières*, Fayard, 1999, p. 235.

¹³⁵ Voir introduction pour savoir ce qu'amène le succès.

l'intervention de la Providence. C'est Dieu qui lui permet de survivre aux maladies, à la soif et à la faim, mais aussi au désespoir.

De l'analyse des récits de voyage découlent plusieurs images désignant l'explorateur d'Afrique comme un voyageur particulier. Mais d'autres descriptions existent, d'autres images permettent de compléter cette représentation déjà complexe. En effet, l'explorateur n'est pas le seul protagoniste de son récit de voyage : un second acteur n'hésite pas tout au long du périple, à le décrire, à le juger et l'évaluer. Il s'agit de l'autochtone qu'il rencontre.

II. Les représentations de l'explorateur par les locaux.

Les populations africaines, et les descriptions qui en sont faites, occupent une part importante dans le récit de voyage. L'Homme blanc vient se confronter à elles et la narration porte autant sur les observations que lui inspirent ces peuples, que sur celles qu'il provoque. On peut citer par exemple une phrase de Mungo Park montrant que chacun des deux acteurs est la cible du jugement de l'autre : « Je voyais devant moi une forêt immense, habitée par des peuples incivilisés, et pour la plupart desquels un homme blanc était un objet de curiosité ou de pillage. »¹³⁶

Les populations africaines participent à l'expédition et influe sur un bon déroulement : ils peuvent aider l'explorateur, le nourrir, le guider mais aussi le mettre en danger, l'abandonner, l'emprisonner. Mais qu'il soit positif et négatif, on dénote un rôle d'implication et aucune relation d'indifférence ne s'installe durant les multiples interactions. Divers sentiments envers l'explorateur sont relatés, dont les principaux sont le respect et l'admiration ou le rejet et l'humiliation de l'individu. L'intensité de ces relations s'explique par le fait que l'explorateur s'aventure dans des régions jamais visitées auparavant. Il représente un des premiers hommes blancs se matérialisant aux yeux des locaux.

Les récits de voyage fournissent de nombreuses représentations de l'explorateur du point de vue de l'habitant. Trois images se dégagent particulièrement de par leur caractère redondant et persistant. Tout d'abord, l'homme blanc est un personnage inhabituel pour les sociétés qu'il visite, il perturbe les habitudes, il attire l'attention par ce qu'il représente de nouveau. Ensuite, deux images découlent de cette vision de « perturbateur ». Il peut représenter d'une part un être au fort potentiel de richesse fort, que l'on peut voler car il est seul et faible et qu'il ne peut s'y opposer s'il veut rester en vie.¹³⁷ Il devient une source d'humiliation pour les locaux. D'un autre côté, il fait figure de personnage extraordinaire, hors du commun, voire d'être supérieur. A l'origine d'un même constat, ces deux représentations divergent donc en tout point.

Comment expliquer que des sentiments si opposés soient ressentis par des populations voisines ? Mollien tente d'en expliquer les raisons. Après avoir passé la région du Fouta-Toro¹³⁸, où il fut la plupart du temps mal accueilli, il se trouve dans le

¹³⁶ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 59.

¹³⁷ Voir dans la sous-partie précédente.

¹³⁸ Voir figure 4.

Bondou¹³⁹ avec un accueil qui le satisfait mieux. Il déclare alors :

« Quelle différence entre les habitants du Boundou et ceux du Fouta-Toro ! La forme du gouvernement en est, je crois, la cause. Ce n'était plus avec des rires immodérés que l'on m'accueillait, c'était en me serrant la main, en m'admirant, si je puis me servir de cette expression. [...] J'ai remarqué en Afrique que les peuples les plus riches étaient le moins hospitaliers, [...] ; enfin que plus la civilisation a fait de progrès, comme dans le Fouta-Toro, plus le cœur des habitants est corrompu. »¹⁴⁰

L'explication qu'il fournit ici met en exergue les divers comportements des populations africaines envers l'explorateur et trouve une cause dans le système local mis en place : certains, connaissant les richesses matérielles, cherchent à s'en procurer toujours d'avantage tandis que d'autres, plus pauvres et moins informés de ces pratiques désirent simplement aider le voyageur.

La confrontation de ces représentations données par le récit de voyage avec celle apportées par une autre source m'a permis de progresser dans mon interprétation. Le reportage *First Contact*¹⁴¹, élaboré en 1982 par une production australienne, représente une source considérable d'informations pour l'analyse des premières relations qui se créent entre l'Homme blanc et des populations isolées. Ce documentaire relate l'histoire de trois chercheurs d'or (les trois frères Daniel, Mick et James Leahy) qui, caméra à la main, filment leur découverte dans les années 1930 d'une population inconnue du reste du monde : les Gingas ou Papous du centre de la Nouvelle-Guinée. Mais le reportage va plus loin puisque cinquante années plus tard, les réalisateurs, Robin Anderson et Bob Connolly, partent pour la Nouvelle-Guinée et montrent au Papous en jeans et baskets et à Daniel Leahy, le film de ce premier contact, tout en recueillant leurs témoignages et leurs souvenirs de ce face à face inattendu. La qualité et la rareté de ces archives en font un document ethnographique distingué et primé à plusieurs reprises.

Par ailleurs, *First contact* découle de plusieurs études dont les premières parutions datent de la moitié du XX^e siècle. L'approche intellectuelle qui marque certainement le plus cette période est l'ouvrage de Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques* publié en 1955. Le scientifique innove sa discipline en partant lui-même entre

¹³⁹ Voir figure 4.

¹⁴⁰ MOLLIN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 177.

¹⁴¹ ANDERSON Robin, CONNOLLY Bob, *First Contact*, Documentaire sur grand écran, 1982. 1 DVD vidéo, 52 minutes.

1935 et 1938 dans le cœur de l'Amazonie pour y étudier les peuples reculés de cette région du monde. La principale originalité de sa démarche est qu'il mêle à sa recherche « la médiation du sensible, la caution du vécu ». Il représente en effet l'un des premiers à partir sur le terrain.

Ainsi, je permets d'établir un parallèle entre les représentations de l'explorateur que m'ont inspiré les récits de voyage et celles données des chercheurs d'or par les Papous dans ce reportage. En effet, alors que plus d'un siècle sépare ces deux visions, elles sont indéniablement similaires par leur contexte : la première rencontre d'un homme de couleur avec un homme blanc.

Cette dualité se montre d'une importance capitale dans mon analyse puisqu'elle permet d'apporter l'objectivité vraie et nécessaire dont le récit de voyage manque parfois.¹⁴²

A. Un voyageur qui rompt une routine quotidienne.

Lorsque l'explorateur arrive dans un village où la population n'a jamais vu d'homme blanc, les réactions sont toujours fortes en émotions. Alors que le voyageur ne sait jamais à l'avance à quoi il sera confronté, les locaux sont submergés par deux sentiments : la peur surtout la curiosité. Qu'il s'agisse de Park ou de Mollien, ils représentent un voyageur inédit : « Les nègres des environs, instruit de mon arrivée, s'empressèrent de venir voir un Blanc, qui était un être entièrement nouveau pour la plupart d'entre eux. »¹⁴³. L'empressement décrit ici souligne à quel point l'explorateur est un objet de curiosité pour les populations qu'il visite.

Comment cela se manifeste-t-il ? Dans le reportage *First contact* la première réaction que mettent en avant les frères Leahy, se matérialise par les attroupements des habitants autour d'eux : « La populace convergeait autour de nous. Ils étaient très curieux de tout ce qu'on faisait ou touchait. »¹⁴⁴. C'est également ce que relèvent les deux explorateurs que j'étudie ; à chaque arrivée dans un nouveau village, Mollien comme Park décrivent le cercle de natif qui s'est formé autour d'eux. Les deux explorateurs le mentionnent à de nombreuses reprises ; comme on le voit dans la tête de l'explorateur français : « Mon hôte, qui m'avait accompagné, rappela bientôt les fuyards ; aussitôt je me vis entouré d'une foule de Poules pasteurs. Ces peuples nomades, habitués

¹⁴² Voir introduction.

¹⁴³ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p.50.

¹⁴⁴ ANDERSON Robin, CONNOLLY Bob, *op.cit.*, Chapitre 3, 06 min 45 sec.

à errer dans les bois, paraissaient stupéfaits de me voir. Chaque mouvement que je faisais faire à mon cheval les mettait en fuite comme un troupeau de gazelle. »¹⁴⁵ Mollien décrit par cette citation les premières réactions face à un homme étranger qui sont la peur, puis la curiosité. Élément qui apparaît de la même façon chez l'explorateur écossais : « Le peuple se portait également sur mon passage que je fus assez longtemps sans pouvoir entrer chez le monarque. »¹⁴⁶. L'homme blanc représente une nouveauté incomparable, à tel point que tout le village ou (la ville) se précipite pour le voir et assister au spectacle qu'il représente. Dans le récit de voyage l'explorateur est confronté à une centaine de personnes. Pour les frères Leahy dans le reportage *First contact*, la rencontre avec plusieurs milliers de personnes prend une dimension encore différente.

L'autochtone, au cœur de la foule, se positionne donc, dans un premier temps, comme un spectateur qui a besoin de visualiser l'objet de sa curiosité. Puis, le besoin de découverte s'exprime par un autre sens, le toucher. En effet le voyageur et les effets personnels qu'il transporte sont souvent « palpés » par les habitants des villages. Mollien et Park font régulièrement mention de cet acte. L'explorateur britannique, alors en captivité chez les Maures, est visité par les femmes du chef dont il est prisonnier et décrit leur curiosité : « Elles m'accablaient de questions, regardaient toutes les parties de mes vêtements, fouillaient dans mes poches, et m'obligeaient à déboutonner mon gilet pour examiner la blancheur de ma peau. Elles allèrent même jusqu'à compter les doigts de mes pieds et de mes mains [...]. »¹⁴⁷. On peut supposer que pour des Hommes de couleur qui voient pour la première fois un blanc, le besoin d'analyser cet homme différent, de s'assurer de son caractère humain est rassurant. Comme l'écrit Park, il s'agit la plupart du temps de toucher sa peau, d'examiner ses yeux, ses cheveux, ses orteils, ses doigts, et une fois la curiosité pousse même jusqu'à demander à l'explorateur de se dénuder entièrement afin de vérifier qu'il est normalement conçu. Cette même curiosité se traduit également par le toucher dans le récit de Mollien, à proximité d'un puits et d'un groupe de femme dans le Bondou :

«Voilà un Blanc !" A l'instant toutes prirent la fuite, renversant leurs sceaux et leurs cruches. Il s'en trouva cependant une plus hardie qui vint me prendre la main ; aussitôt toutes ses compagnes imitèrent son exemple avec cet air d'assurance qu'on affecte au moment même où l'on est glacé d'effroi. [...] Je

¹⁴⁵ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 97.

¹⁴⁶ PARK Mungo, *op.cit*, p. 107.

¹⁴⁷ *Ibid*, p.142.

quittai avec quelque regret ces jeunes filles ; leurs adieux me prouvèrent que ma présence n'inspirait plus de la frayeur, et qu'à ce sentiment avait succédé celui de la bienveillance et de l'amitié. »¹⁴⁸

La désignation « Voilà un Blanc » montre que, à défaut d'en avoir vu, ces femmes ont entendu parler de cet homme différent. Durant le XVIII^e siècle, bien que la traite s'exerce à partir des côtes, les esclaves provenaient de l'intérieur de l'Afrique. Ibrahima Seck, dans son article « Les Français et la traite des esclaves en Sénégambie », précise la localisation des populations réquisitionnées par les Français pour la traite. En effet, « [...] toute la région du Haut-Sénégal-Niger était intégrée à la mouvance de Saint-Louis »¹⁴⁹ par des caravanes d'esclaves. La figure n°1 en annexe démontre par ailleurs les actions européennes en Sénégambie entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. La connaissance de l'Homme blanc par ces femmes dans le royaume de Bondou n'est alors pas surprenante.

Le contact qui est tant recherché permet souvent de franchir les frontières culturelles entre le natif et l'explorateur. Par la rencontre que le Français fait avec les locaux, on remarque qu'il faut peu de temps pour que le sentiment de peur soit abandonné au profit de la confiance. La description faite par Mollien de cette interaction montre ainsi que le toucher est l'élément qui rompt les barrières de la peur pour permettre à l'amitié de se développer progressivement.

La découverte de l'individu étranger dans son essence-même se prolonge à travers l'utilisation d'un troisième sens : l'odorat. Alors qu'il est peu évoqué dans le récit de voyage, l'accent y est mis de façon particulière dans le reportage *First contact* : le film montre des images de Papous s'en allant sentir les excréments des frères Leahy.

Ces différents aspects de l'expression de la curiosité par les sens permettent de montrer comment les Africains, mentionnés dans le récit de voyage, passent de l'appréhension à la confiance face à l'homme blanc. Cela commence par la vue qui permet de se faire ses premières idées. L'interaction se poursuit ensuite avec le toucher puis l'odorat, qui amènent à comprendre que l'étranger est un homme non dangereux et finalement peu différent d'eux.

A travers, les démonstrations de la curiosité des locaux envers l'explorateur un autre élément se dessine : cet homme qui est loin d'être ordinaire, représente un

¹⁴⁸ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 160.

¹⁴⁹ SECK Ibrahima, *op.cit.*, p. 51.

bouleversement qui requiert tout leur attention et leur fait oublier leurs occupations. Cette constatation est notable et se réitère chaque fois que ce dernier arrive dans un nouveau village. Park l'illustre notamment à Dalli¹⁵⁰ : « Les habitants dansaient devant la maison du douty¹⁵¹, mais dès qu'ils apprirent qu'il y avait un homme blanc ils quittèrent la danse et vinrent dans l'endroit où je logeais, marchant deux à deux avec beaucoup d'ordre, et précédés de la musique. »¹⁵². Pour les populations de l'intérieur de l'Afrique, le temps routinier s'arrête pour se centrer sur la présence de l'explorateur.

Néanmoins, il s'agit d'un voyageur tellement inattendu, qu'il finit parfois par devenir trop encombrant pour les habitants. Mollien le ressent : « Il était temps que je partisse ; déjà l'on se plaignait dans le village que ma présence dérangeait tous les enfants de leurs occupations. »¹⁵³

La première représentation que nous fournissent les récits de voyage et le reportage *First contact* consiste à faire paraître l'explorateur comme une très grande curiosité aux yeux des natifs. Ils manifestent ouvertement leur questionnement par les moyens les plus primaires qu'ils ont à leur portée : leurs sens. Cette intrusion dans le vie des populations locales apporte une nouveauté qui présente des conséquences non pas seulement sur la vision du monde étranger mais aussi sur leur propre mode de vie. Celui-ci est bouleversé, les habitants oublient leurs occupations quotidiennes et leurs devoirs pendant un temps. L'arrivée du voyageur marque ainsi une rupture dans leur monde, tant matériel qu'immatériel. Il fait figure d'élément perturbateur, sans que l'on sache à ce stade si on peut le lier à un événement positif ou négatif. C'est à partir de cette constatation qu'on en déduit deux autres de l'explorateur, plus tranchées dans leur évaluation.

B. Un voyageur à humilier et à piller.

L'expédition dans l'intérieur de l'Afrique fut parfois très éprouvante pour Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien. L'homme blanc, comme on l'a vu dans la partie précédente, est considéré comme un être à part qui sort de l'ordinaire. Cependant l'image qu'il souhaite donner de lui-même n'est pas toujours perçue à l'identique par les

¹⁵⁰ Dalli se trouve non loin de Benown dans le royaume de Ludamar. Voir figure 2.

¹⁵¹ Le Douty est le chef du village

¹⁵² PARK Mungo, *op.cit.*, p. 137.

¹⁵³ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 99.

populations locales.

La lecture des récits de voyage montre que la vision du voyageur n'inspire pas toujours le respect, l'accueil, l'aide ou encore la bienveillance. Bien au contraire, par sa couleur de peau qui est, par son apparence physique « pas plus agréable aux yeux »¹⁵⁴ des locaux, par ses vêtements, mais aussi par sa religion, l'explorateur est souvent sujet aux moqueries, à l'humiliation et au pillage.

Ce constat se démontre autant chez Park que chez Mollien: tous deux sont régulièrement humiliés en raison de leur apparence jugée laide par les autochtones. Mollien en prend conscience dès le début de son périple : « Dans la journée nous traversâmes Thénine¹⁵⁵, où nous eûmes de grandes difficultés à nous procurer de l'eau. Ma couleur et les traits allongés de ma figure furent le sujet des plaisanteries des nègres. »¹⁵⁶. Hubert Deschamps accentue ce constat et précise qu'il n'est pas propre à l'explorateur français puisque que Mungo Park pourtant considéré comme bel homme dans les mœurs européennes¹⁵⁷, avait subi les mêmes humiliations pour son allure. En effet, lors de la captivité du Britannique chez les Maures, son nez pointu et ses yeux attiraient les moqueries et la répugnance des Africains. Un enfant vint même le voir un pour lui dire « que son oncle avait conseillé au roi son père de (lui) arraché les yeux, parce qu'ils ressemblaient à ceux d'un chat, et que tous les buschréens¹⁵⁸ avaient approuvé ce conseil [...] ». ¹⁵⁹. L'image extérieure du blanc est donc très souvent une source de désapprobation de certains habitants de l'intérieur de l'Afrique.

Par ailleurs, l'apparence physique ne représente pas le seul problème qui amène les locaux à piller et humilier l'explorateur. Ce comportement tient d'avantage à sa religion et au fait qu'il soit rapidement assimilé au christianisme.

Pour comprendre cela, il est nécessaire de retracer le contexte de l'époque. La région géographique qu'explorent Park et Mollien, la Sénégambie, connaît depuis le début du XVIII^e siècle un phénomène de conversion massive à l'islam. En effet, le commerce atlantique et, plus spécialement la traite négrière eurent des conséquences importantes dans les États de la Sénégambie tout au long du siècle. En renforçant le caractère violent des sociétés musulmanes qui s'étaient implantées au XVII^e siècle, cela permit à ces dernières de triompher véritablement à partir de la seconde moitié du

¹⁵⁴ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 231.

¹⁵⁵ Théninie est un village qui se trouve juste avant Coki. Voir figure 4.

¹⁵⁶ *Ibid*, p. 58.

¹⁵⁷ Voir note de bas de page n°1 dans MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 58.

¹⁵⁸ Les buschréens sont des musulmans

¹⁵⁹ PARK Mungo, *op.cit*, p. 148.

XVIII^e siècle. Ainsi une révolution musulmane toucha petit à petit la Sénégalie en commençant par le Bundu, puis le Fouta-Djalon et enfin le Fouta-Toro.¹⁶⁰ L'islam est donc très répandu au sein des populations que rencontrent Mollien et Park. Certains manifestent alors une révolte envers les chrétiens et les méprisent avec zèle puisqu'ils « étaient regardés comme les enfants du diable et les ennemis du prophète. »¹⁶¹. Cette abomination est plusieurs fois illustrée par le Français. L'exemple le plus marquant est à Diaba¹⁶² où le voyageur n'est pas invité à un repas : il en apprend la raison plus tard grâce à son guide : « Mais Boukari (lui) apprit depuis que cet homme, observateur zélé de sa religion, eût cru se souiller d'un péché en admettant un chrétien à sa table. »¹⁶³ Et ce n'est pas le seul endroit, très souvent il est accueilli avec des cris négatifs tels que « A bas le Nazaréen ! »¹⁶⁴

D'autre part, cet accueil hostile que Mollien remarque particulièrement dans le Fouta-Toro, peut s'expliquer également par les tensions qui existent entre Saint Louis et cette région au début du XIX^e siècle. En effet, entre 1801 et 1803 le trafic fut interrompu entre le Fouta-Toro et le comptoir de Saint-Louis. Ce dernier « non seulement refusa de payer les taxes habituelles mais aussi lança une expédition punitive, avec 12 bateaux, pour brûler une dizaine de villages du Fouta-Toro [...]. »¹⁶⁵. Cependant, du fait que l'arrêt commercial pénalisait les deux parties, un nouvel accord fut conclu en 1806 non pas sans tension.

L'explorateur écossais, quant à lui, subit particulièrement ce zèle musulman lors de sa captivité à Benown. Park y est en effet traité régulièrement avec la plus grande humiliation :

« Je vis presque aussitôt paraître deux jeunes gens qui traînaient un cochon sauvage, qu'ils attachèrent à l'un des piquets de la tente. Ali leur fit signe de le tuer et de le préparer pour mon souper. Quoique j'eusse grand-faim, je ne crus pas prudent de manger un animal que les Maures ont en horreur [...]. Alors les jeunes gens détachèrent le cochon, dans l'espoir qu'il courrait sur moi, car tous les Maures s'imaginent qu'il existe une grande antipathie entre les cochons et les chrétiens, mais ils se trompèrent. »¹⁶⁶

¹⁶⁰ Comité scientifique pour la rédaction d'une histoire générale de l'Afrique (UNESCO), OGOT. B. A. (dir.), *L'Afrique du XVI^e au XVIII^e siècle*, UNESCO, Paris, 1999, pp. 337-361.

¹⁶¹ *Ibid*, p. 158.

¹⁶² Diaba se situe dans la région du Bourb-Iolof. Voir figure 4.

¹⁶³ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 118.

¹⁶⁴ *Ibid*, p. 60.

¹⁶⁵ Comité scientifique pour la rédaction d'une histoire générale de l'Afrique (UNESCO), OGOT. B. A. (dir.), *op.cit*, p. 359.

¹⁶⁶ PARK Mungo, *op.cit*, p. 142.

La mention du cochon souligne l'insulte ultime que les musulmans adressent à l'explorateur. Rappelons que selon leur religion, le cochon représente l'insalubrité, la toxicité et in caractère impure. Les porcs sont jugés comme malpropres, obscènes par nature et mauvais pour la santé. Associer cet animal à l'explorateur écossais revient ici à les considérer de façon équivalente et témoigne de l'estime que ce peuple à envers Mungo Park.

Sujet à toutes ces critiques, voyageant sans présence européenne et sans défenseur, l'explorateur apparaît alors comme un voyageur que les locaux peuvent humilier et, par la même occasion, piller aisément. En effet, la vision qu'ils se sont forgés de lui comme étant un être laid et de religion infâme vient se compléter par la pensée qu'il est un homme riche. De manière général, les populations de l'intérieur de l'Afrique sont persuadées que les Européens sont fortunés, comme le souligne l'Imam Ali de Nièbel à Mollien : « Je suis allé à Saint-Louis ; je sais que les Blancs sont très riches [...] ». ¹⁶⁷. Ces préjugés, qui proviennent de l'installation européenne à Saint Louis pour le commerce et la traite, sont néanmoins faux dans le cas des voyageurs étudiés. Comme nous l'avons vu dans la première partie ¹⁶⁸ l'explorateur est un personnage voyageant léger, n'ayant dans ses bagages que le strict minimum afin justement d'éviter le pillage. Voici un fait que les locaux avides de richesse ignorent ou choisissent d'ignorer.

Si Mollien est victime de vols et qu'il termine son voyage dans un état misérable ¹⁶⁹, c'est néanmoins Mungo Park qui subit le plus les malveillances des populations rencontrées. Très vite, à Joag ¹⁷⁰ notamment, il est victime de pillage qui l'appauvrit très sérieusement. Des hommes du roi de la ville Maana ¹⁷¹ vinrent à lui car il était rentré dans ce territoire sans payer de droit :

« En achevant ces mots, je leur présentai cinq drachmes d'or que m'avait données le roi de Bondou et je les priaï de les offrir de ma part à leur monarque. Ils ne balancèrent pas à les prendre, mais ils insistèrent pour visiter mon bagage, et ce fut en vain que je m'y opposai. Mon portemanteau et mes paquets furent ouverts. Cependant les envoyés du roi, extrêmement étonnés de ne pas y trouver autant d'or et d'ambre qu'ils l'espéraient, s'en dédommagèrent en prenant tout ce qui leur fit plaisir ; et après s'être disputés avec

¹⁶⁷ *Ibid*, p. 207.

¹⁶⁸ Voir I. A. 1.

¹⁶⁹ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 290.

¹⁷⁰ Joag constitue selon Park la première ville qu'il rencontre dans le royaume de Kajaaga lorsqu'on sort de celui de Bondou. Voir figure 3.

¹⁷¹ Maana dans le royaume de Kajaaga. Voir figure 3.

moi toute la journée ils partirent, emportant au moins la moitié de mes effets. »¹⁷²

L'explorateur écossais se trouve dans une situation contre laquelle il ne peut lutter. Seul face « à un vingtaine de Nègres »¹⁷³ désireux de s'enrichir, il n'a pas d'autre choix que de se laisser piller. Cet événement constitue le premier acte de violence envers Park. Il s'ensuit plus tard d'autres pillages, puis une captivité longue de trois mois chez les Maures. Celle-ci a pour conséquence d'en faire un homme transformé, moins européenisé aux yeux des locaux, et ne suscitant même plus la pitié. Ces trois mois de maltraitance font de lui un être beaucoup moins enclin à être accueilli par les populations. Cela se ressent particulièrement avec les hôtes de grande marque. A Nyamée¹⁷⁴ tout d'abord où « le douty refusa (il) ne sai(t) pourquoi, de (le) recevoir »¹⁷⁵, ensuite à Kea¹⁷⁶ où « le douty, viellard morose qui était assis près de la porte, (le) reçut fort froidement »¹⁷⁷, puis dans toutes les villes qu'il continue à visiter jusqu'à la fin de son voyage. En vérité, les populations locales « observant la couleur de (sa) peau, devenue très jaune par l'effet de (sa) maladie, la longueur de (sa) barbe, (ses) habits en lambeaux et (son) extrême pauvreté, ne pouvaient croire qu'(il) f(ût) un Blanc [...] »¹⁷⁸. Ainsi, le voyage de l'explorateur britannique, rendu très difficile par les représentations négatives qu'il reçoit et engendrant de multiples pillages, humiliations et maladies, le métamorphose en un homme méconnaissable, ne ressemblant plus à un Européen et probablement à l'article de la mort.

Au-delà de ces exemples, l'image que les locaux se font de l'homme blanc comme étant un homme riche à piller n'est pas unique aux récits de voyage étudiés. En effet, lorsque les chercheurs d'or rencontrèrent les nouvelles populations de Nouvelle-Guinée (largement représenté dans *First contact*), certaines de ces dernières eurent la même réaction. James Leahy témoigne d'ailleurs de ce constat :

« Au début, en nous voyant ils étaient curieux et apeurés. Ensuite, ils se disaient : "Les revoilà. On ne va pas laisser échapper tous ces trésors". Ils voulaient d'avantage de couteaux, de haches, de tout ce qu'ils n'avaient pas. Un tomahawk en acier est quand même mieux qu'un tomahawk en pierre. Ils voulaient s'emparer de nos provisions. Ils nous croyaient faibles, incapables de les défendre. Ils se disaient : "la

¹⁷² PARK Mungo, *op.cit*, pp. 92-93.

¹⁷³ *Ibid*, p. 91.

¹⁷⁴ Nyamée est une ville qui se situe dans le royaume de Masina. Voir figure 3.

¹⁷⁵ PARK Mungo, *op.cit*, p.216.

¹⁷⁶ Kéa est une ville qui se situe dans le royaume de Masina. Voir figure 3.

¹⁷⁷ PARK Mungo, *op.cit*, p. 218.

¹⁷⁸ *Ibid*, p. 256.

prochaine fois, on les accueillera, on les tuera et on leur prendra tout." [...] C'était leur attitude. »¹⁷⁹

Les locaux veulent acquérir des richesses et le voyageur blanc représente, par ce qu'il a de nouveau, le symbole de la richesse. Le sachant de passage, cette richesse leur apparaît vite éphémère suscitant un empressement de leur part. Comme il est faible et n'a d'autres choix d'abdiquer, les autochtones le débarrassent de la plupart de ses effets, peu importe la nature de ceux-ci et l'usage qu'ils pourront (ou non) y trouver.

Cette représentation négative donnée par les explorateurs par les récits de voyage, et complétée par le reportage *First contact*, est donc complexe et trouve son origine dans divers arguments. Souvent considérés comme riches et jalouxés, Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien représentent aux yeux des locaux des êtres impurs de par leur apparence et leur religion. Cette pluralité de défauts les fait paraître comme méprisables et justifie les pillages, les humiliations et autres maltraitances qu'ils subissent. Néanmoins, les populations sont elles-mêmes d'une grande diversité et ces caractéristiques que certaines déprécient vont les élever aux yeux des autres.

C. Un être extraordinaire.

Paradoxalement à ce qui est évoqué plus haut, l'explorateur peut également être perçu comme un homme très puissant, comme un maître, un supérieur et parfois même comme un dieu. Il n'est pas rare de lire des témoignages d'hommes noirs, évoquant leur première rencontre avec les hommes blancs et les considérant comme des divinités ou des esprits. Ce constat est largement mis en valeur par Robin Anderson et Bob Connolly dans leur reportage. En effet, plusieurs témoignages de Papous permettent de saisir les représentations qu'ils se sont faits de cet homme blanc. L'un d'entre eux dit : « On a cru que l'homme blanc était l'éclair venu du ciel »¹⁸⁰. Un autre rajoute : « Ils n'étaient pas vivants, ils devaient être nos ancêtres revenus du pays des morts. [...] Nous pensions être les seuls humains. Nous avons pensé que nos ancêtres allaient là-bas, devenaient l'homme blanc et revenaient transformés en esprits. C'est ainsi que nous expliquons

¹⁷⁹ ANDERSON Robin, CONNOLLY Bob, *op.cit.*, Chapitre 3, 12 min 13 sec.

¹⁸⁰ *Ibid.*, Chapitre 3, 05 min 29 sec.

l'homme blanc »¹⁸¹. Dans ce cadre Mick Leahy raconte une anecdote tout à fait originale : « Parfois, on arrivait dans un village, et soudain une femme agrippait un de nos porteurs qui, paraît-il ressemblait beaucoup à son fils qui avait été tué dans une guerre tribale. Elle paraissait absolument sûre que son fils était revenu du pays des morts. Pour eux nous étions des esprits qui ramenaient ces gens »¹⁸².

Le fait, pour une personne n'ayant jamais vu d'homme blanc, de le considérer comme supérieur n'est donc pas un phénomène atypique, bien au contraire. Park et Mollien mettent en avant cette représentation lorsqu'ils en ont l'occasion. Ces images sont toutefois plus illustrées par l'explorateur français que par l'Écossais. Ce dernier ayant vécu en captivité pendant une longue période en avait perdu ces traits européens, comme cela a été démontré plus haut. Mais il a malgré tout, connu lui aussi des scènes de prosternation et d'élévation à un niveau supérieur, de la part des natifs.

Ces manifestations se remarquent très fortement dans le récit de Gaspard Théodore Mollien, à Ouamkrore¹⁸³ : « Le 16, au lever du soleil, le griot¹⁸⁴ du roi¹⁸⁵ vint me réveiller par ses chants ; il était suivi d'un grand nombre de chanteuses ; je n'ose répéter les éloges excessifs qu'ils me prodiguèrent : ils m'appelèrent le fils du roi des Blancs ; ils vantèrent la beauté de mes souliers, de mon chapeau ; tous les nègres étaient dans l'admiration des honneurs qu'on me rendait [...] »¹⁸⁶. Cette scène est une véritable démonstration d'éloges que les Africains rendent à l'homme blanc. Chaque habit qui le caractérise est soumis à des compliments. Il est d'ailleurs très souvent représenté en tant que « maître » notamment par les Serracolets¹⁸⁷ à Bentala¹⁸⁸ : « Aussitôt que l'on entre chez une Serracolet, il sort et dit à l'étranger : "Blanc, ma maison, ma femme, mes enfants t'appartiennent." En effet, on jouit, dit-on, dès ce moment, de toutes les prérogatives d'un maître »¹⁸⁹. Ce qualificatif se retrouve également dans le récit de l'explorateur britannique à Joag : « Le pauvre forgeron, qui était né dans le Kasson, prenant ce que je venais de dire pour un consentement réel, me tira à part et me dit qu'il s'était toujours conduit avec moi comme si j'avais été son père ou son maître [...] »¹⁹⁰.

¹⁸¹ *Ibid*, Chapitre 3, 05 min 40 sec.

¹⁸² *Ibid*, Chapitre 3, 09 min 23 sec.

¹⁸³ Ouamkrore est la capitale des États soumis au Bourb-Iolofs. Voir figure 4.

¹⁸⁴ Un communicateur traditionnel.

¹⁸⁵ Il s'agit du roi Bourb-Iolofs.

¹⁸⁶ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 94.

¹⁸⁷ Les Serracolets sont des descendants des fondateurs de l'ancien Empire du Ghana. Ils assuraient les échanges avec les pays Bambara, d'où venaient la plupart des esclaves de la traite.

¹⁸⁸ Village se situant dans le Fouta-Djalou. Voir figure 4.

¹⁸⁹ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 266.

¹⁹⁰ PARK Mungo, *op.cit*, p. 91.

Comment expliquer cette volonté de certains locaux de se figurer l'homme blanc comme étant un individu naturellement supérieur ?

Pour cela, il est important de rappeler que les Français sont installés à Saint Louis depuis 1659 et pratiquent le commerce triangulaire. Les commerçants voyaient dans les habitants de cette région de l'Afrique rien moins que des esclaves, une source de commerce, des êtres inférieurs. Il n'est alors pas surprenant que ces pensées, qui existent encore chez les Européens au moment de des expéditions des deux voyageurs se soient également répandues au sein des mentalités autochtones (eux ce sont les esclaves, les Blancs sont les maîtres). En effet, même si les philosophes des Lumières développent une pensée anti-esclavagiste, « on est au point culminant de dépréciation du Noir »¹⁹¹. Depuis le milieu du XVIIIe siècle, penseurs et biologistes commencent à montrer une distinction très nette entre le Noir et le Blanc. Diderot par exemple, dans son article « Nègre » de l'*Encyclopédie* souligne cette différence :

« Caractère des Nègres en général. Si par hasard on rencontre d'honnêtes gens parmi les Nègres de la Guinée (le plus grand nombre est toujours vicieux), ils sont pour la plupart enclin au libertinage, à la vengeance, au vol et au mensonge »¹⁹²

Kant ensuite, dans les années 1760 établit une hiérarchie culturelle « de la perception du beau et du sublime »¹⁹³ où les Noirs se trouvent au plus bas niveau. Propageant ces pensées aux Africains, il n'est alors pas anodin que ces derniers se pensent inférieurs aux Européens. Le terme « Nègre » en est par ailleurs la preuve puisque avec le développement du commerce atlantique, le mot prend un sens péjoratif, équivalent de l'esclave.¹⁹⁴

De plus, l'arrivée des Européens montrent aux populations de l'Afrique combien ils sont plus évolués (dans la médecine, dans les transports, etc.), justifiant par exemple que « les nègres, on le sait, regardent généralement les Blancs comme des médecins »¹⁹⁵. Dans ce contexte, il n'est alors pas étonnant de constater que les locaux ressentent, dans le fait d'apercevoir un blanc, un accomplissement. Mollien relève, à Séfoura¹⁹⁶ qu'un

¹⁹¹ COQUERY-VIDROVITCH Catherine, « L'esclavage une question noire » in *L'Histoire*, n°400, 2014, pp. 45.

¹⁹² *Idem.*

¹⁹³ *Idem.*

¹⁹⁴ *Ibid*, p. 43.

¹⁹⁵ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 232.

¹⁹⁶ Proche de Timbo dans le Fouta-Djalon. Voir figure 4.

vieillard témoignait « la plus vive satisfaction d'avoir vu un Blanc avant de mourir. »¹⁹⁷ Park montre quant à lui qu'un habitant « était si fier d'héberger un homme blanc qu'il (lui) pria de rester avec lui et ses amis le lendemain pendant la chaleur du jour, (lui) disant que le soir il (le) conduirait jusqu'au premier village »¹⁹⁸. Cette démonstration de fierté révèle ainsi le statut de l'explorateur face à certaines populations qu'il visite.

La supériorité de l'homme blanc pour les locaux se matérialise également par une aptitude du voyageur : celle de savoir écrire. Beaucoup sont très impressionnés par l'acte d'écriture considérant cela comme de la sagesse ou de la magie. Autant Park que Mollien insistent sur cette représentation. L'Écossais note tout d'abord que « tous ceux de cette partie de l'Afrique considèrent l'art d'écrire comme une espèce de magie »¹⁹⁹, et permettant plusieurs fois à l'explorateur de se sauver de situations complexes. Le fait d'écrire et de donner des *saphis*²⁰⁰ rend l'explorateur plus mystique aux yeux des locaux. Park remarque d'ailleurs qu'« un écrivain de saphis était une personne de trop grande conséquence pour rester longtemps cachée »²⁰¹. Le Français n'omet pas non plus de mettre en lumière la représentation d'érudit affectée à l'homme qui sait écrire, notamment à Sedo dans le Fouta-Toro²⁰² : « Les uns venaient affectueusement me prendre la main, ou me toucher la barbe ; d'autres exprimaient leur haute opinion de ma personne, en déclarant que j'étais un marabout, un savant, un docteur de la loi, puisque je savais écrire »²⁰³. Il faut savoir, pour comprendre cela, qu'à cette époque et dans cette région de l'Afrique, les marabouts constituaient une des seules catégories sociales qui détenaient la connaissance de l'écriture. En tant que guérisseurs, ils avaient recours à des savoirs très variés qui provenaient des sciences islamiques (allant généralement du copiste à peine lettré au dirigeant de confrérie islamique). Le marabout donnait souvent, pour guérir des maladies, des talismans ou des *saphis* à « écriture, curatif ou préventif »²⁰⁴. Ces derniers étaient très proches du chef du village ou encore du roi de la région. Une décision ne se prenait d'ailleurs jamais sans l'accord du marabout. Il avait

¹⁹⁷ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 233.

¹⁹⁸ PARK Mungo, *op.cit*, p. 138.

¹⁹⁹ *Ibid*, p. 65.

²⁰⁰ Il s'agit de morceaux de papiers où sont écrits des versets du Coran ou bien encore de talisman qui selon les traditions des peuples Africains permettent de se protéger en temps de guerre, de guérir les maladies, d'empêcher de ressentir la faim ou la soif etc.

²⁰¹ PARK Mungo, *op.cit*, p. 240.

²⁰² Voir figure 4.

²⁰³ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 124.

²⁰⁴ « Un art secret : les écritures talismaniques de l'Afrique de l'Ouest », http://www.canalu.tv/video/smm/un_art_secret_les_ecritures_talismaniques_de_l_afrique_de_l_ouest. 12319, 13 mai 2014.

alors un statut de dirigeant, de médecin, d'un homme fortement respecté par les habitants. Ainsi, l'irruption d'un voyageur blanc sachant écrire, pouvant faire des talismans et détenant un savoir supérieur à celui de leur marabout, le représentait, dans certaines régions de la Sénégambie, comme une personne extraordinaire.

Ce constat de supériorité devant les Hommes sachant écrire n'est cependant pas que présent dans cette partie de l'Afrique. Catarina Madeira Santos démontre, à travers une étude sur les archives ndembu en Angola entre le XVII^e et le XX^e siècle²⁰⁵, qu'au début de la colonisation portugaise, « l'écriture est perçue par les Ndembu comme l'expression et le symbole du pouvoir de l'autre [...] »²⁰⁶.

Le voyageur, par les descriptions que font de lui les populations de l'intérieur de l'Afrique qu'il rencontre, reçoit alors plusieurs images de l'être à part. Alors que dans un premier temps il est vu comme un voyageur rompant une routine quotidienne dans les villes qui l'accueillent, il paraît ensuite être sujet à la hantise de certaines populations dû la plupart du temps à la religion que le caractérise. Enfin, il peut être aussi vu comme un personnage extraordinaire, un maître, un savant, un érudit, un médecin, un homme dont l'apparition remplit de fierté le local qui n'a jamais vu de blanc.

Les représentations de l'explorateur fournies par les populations de l'intérieur de l'Afrique, au travers du récit de voyage, sont plurielles. Alors qu'il est perçu dans un premier temps comme un étranger qui rompt une routine quotidienne et une source de curiosité, la seconde représentation qu'il suscite est nuancée de contrastes et d'oppositions. Il apparaît tantôt comme l'objet d'une haine féroce, justifiée par les différences physiques et religieuses, tantôt comme un personnage extraordinaire, savant et médecin, érudit et maître, qui remplit de fierté l'habitant qu'il rencontre.

Ces représentations sont empreintes de préjugés et sont en partie liées au contexte que connaît l'Afrique en cette période. Ainsi, les conflits de religions sont déjà suscités, alors que le commerce des noirs est encore présent dans les esprits. L'explorateur s'insinue au milieu des environnements où s'entrecroisent diverses forces et influences, sans compter sur la nature de l'Homme qui peut se révéler imprévisible.

Néanmoins, il ne faut pas oublier que ces images sont déduites du récit de voyage, constituant une source européenne. « L'Histoire à parts égales » n'est pas

²⁰⁵ MADEIRA SANTOS Catarina, « Écrire le pouvoir en Angola » Les archives ndembu (XVIIe -XXe siècles), *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2009/4 64e année, p. 767-795.

²⁰⁶ *Ibid*, p. 768-769.

pratiquée dans cette étude qui relève d'un « européocentrisme »²⁰⁷ flagrant. Romain Bertrand s'est appliqué à démontrer, à travers la rencontre entre les Européens et les peuples de Malaisie et d'Indonésie à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle, que les travaux réalisés durant les dernières décennies ne relèvent pas d'une histoire qu'il qualifie de « symétrique »²⁰⁸. En conséquence, son étude sur cette rencontre à travers les sources des régions d'Asie du sud-est visitées, met en lumière « l'histoire d'une *indifférence* insulindienne à l'égard de l'Europe »²⁰⁹.

Suite à la lecture de l'ouvrage de Romain Bertrand, l'hypothèse du caractère non exceptionnel de l'arrivée de l'explorateur européen dans les sociétés de l'intérieur de l'Afrique peut être formulée. La confirmation de ce postulat n'est cependant possible que dans la consultation des archives de la région de Sénégal que Park et Mollien visitent.

Pour conclure, les acteurs du récit de voyage, en jouant les rôles qui leur incombent, nous transmettent des représentations multiples de l'explorateur. Celles-ci sont traduites par le voyageur lui-même au travers d'auto-descriptions, mais aussi par les réactions des populations rencontrées et les épisodes qu'elles lui ont fait connaître. Il est important de préciser que les images qui nous sont transmises sont le fruit d'interprétations, tant par le lecteur que par l'auteur lui-même. Le travail d'analyse que j'ai effectué se ressent au travers du choix des citations. Toutefois, cette analyse est marquée d'objectivité et légitimité par le caractère répétitif des faits exposés.

Cette première partie se concentre sur le visuel, sur le spectacle dépeint dans les récits de voyage, comme en témoignent les riches descriptions évoquées plus haut. Celles-ci fournissent multitudes de détails qui permettent d'élaborer les premières représentations de l'explorateur. Néanmoins, les images qui lui sont attribuées ne doivent pas s'arrêter à ces constatations. L'explorateur, qu'il en ait conscience ou non, peut être décrit et interprété par d'autres axes d'études : ses choix et ses actes, qui rythment les épisodes du récit de voyage.

²⁰⁷ BERTRAND Romain, *L'histoire à parts égales*, Paris, Seuil, septembre 2011, p. 14.

²⁰⁸ *Idem.*

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 18.

**Chapitre 2 : Donneur et receveur : le cas du don et du contre-don
dans l'exploration.**

Animé par la soif de découverte et par la recherche du succès, l'explorateur entreprend une aventure dont il a conscience des dangers. Son objectif est donc de survivre dans un milieu hostile tout en récoltant le plus d'informations sur les populations et les régions de l'intérieur de l'Afrique. Comment procède-t-il pour réussir dans cette mission ? L'analyse de ses actions met en exergue la multiplicité des moyens mis en œuvre.

Le premier élément qui apparaît clairement à la lecture de ces récits de voyage est que l'explorateur est un voyageur capable de parcourir (à pied ou sur une monture) de très longues distances. Pour avancer dans sa quête, il doit de plus faire face à la maladie et les conditions difficiles de son environnement (chaleur, pluie, bêtes féroces, etc.). Ainsi Gaspard Théodore Mollien a entamé son expédition en partant de Saint-Louis le 28 janvier 1818 pour la finir sept mois plus tard, le 6 août, à Bissao, capitale de la Guinée portugaise²¹⁰. Mungo Park quant à lui, partit le 2 Décembre 1795 de Pisania pour y revenir le 4 juin 1797²¹¹. Ces longues avancées pédestres soulignent le courage incontestable et la force de conviction de l'explorateur. Par exemple, à la lecture de *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* ou bien de *L'Afrique occidentale en 1818 vue par un explorateur français Gaspard Théodore Mollien*, le lecteur perçoit très rapidement le courage de l'explorateur au travers des descriptions qu'il fait, des obstacles qu'il rencontre et des conditions qu'il subit. Néanmoins, une analyse plus pointue des actions du voyageur incite à s'intéresser aux démarches qu'il entreprend auprès des populations rencontrées et qui lui permettent de progresser dans son voyage, jusqu'à atteindre l'objectif fixé.

Dès le commencement puis tout au long du périple, Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien ont tous deux adopté le statut de donneur et receveur. Comment cette position s'explique-t-elle ?

De manière à être respecté dans les villes qu'il visite, l'explorateur s'intègre et apprend les coutumes et les traditions des sociétés de l'intérieur de l'Afrique. Une relation d'échange s'installe alors. Celle-ci est qualifiée par le système du don et contre-don que l'anthropologue Marcel Mauss décrit dans son *Essai sur le don*²¹². Cette œuvre

²¹⁰ Voir figure 4 pour une meilleure représentation du trajet.

²¹¹ Voir figure 3 pour une meilleure représentation du trajet.

²¹² MAUSS Marcel, *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, PUF,

qui paraît dans la revue *L'année sociologique* en 1925 ouvre la sociologie à l'analyse ethnographique. En effet, travaillant dans des régions arriérées au début du XX^e siècle telles que la Polynésie, la Mélanésie ou encore le Nord-Ouest américain, Marcel Mauss rapporte et étudie les formes et les raisons de l'échange dans ces sociétés, l'amenant au système de don et contre-don. Il montre ainsi que dans certaines tribus, par exemple celle des Samoa, le fait de recevoir un don confère de l'honneur, du prestige, de l'autorité (qu'il désigne comme *mana*), mais aussi « l'obligation absolue de rendre ces dons sous peine de perdre ce "mana", cette autorité, ce talisman et cette source de richesse qu'est l'autorité elle-même »²¹³. Selon les observations de Marcel Mauss, il faut savoir recevoir et rendre un don car il touche à sa nature proche : « accepter quelque chose de quelqu'un, c'est accepter quelque chose de son essence spirituelle, de son âme »²¹⁴. Il démontre ainsi l'importance et la signification d'un système basé sur « l'obligation de donner, l'obligation de recevoir. »²¹⁵

Immergés au cœur de telles populations, qui ne connaissent pas la civilisation européenne, Mungo Park et Gapsard Théodore Mollien se retrouvent confrontés à ce système et se soumettent cette obligation de donner et recevoir. Ceci se retrouve par exemple dans le récit de Park, lorsqu'après avoir quitté Joag avec ses deux compagnons de voyage, Demba et Johnson, Park décrit le comportement de ce dernier :

« Lorsque nous fûmes arrivés près d'un arbre sur lequel mon interprète Jonhson avait déjà fait beaucoup de questions, il nous pria de nous arrêter un moment. Tirant alors de son panier un poulet blanc qu'il avait acheté à Joag, il l'attacha par le pied à une branche de l'arbre, puis il nous dit que nous pouvions avec sécurité nous remettre en marche, parce que désormais notre voyage serait heureux. Je ne fais mention de cette circonstance que pour faire connaître le caractère des Nègres et pour montrer combien la superstition a d'empire sur leurs âmes [...]. »²¹⁶

Park analyse cet acte comme étant un geste superstitieux mais ceci rejoint l'étude décrite par Marcel Mauss dans son ouvrage. En prenant l'exemple d'une société au Nord-est de la Sibérie, celui-ci montre que le système de don et contre-don peut également être entrepris avec la nature ou par les Dieux²¹⁷. Selon l'anthropologue, tous

Paris, 2012 (seconde édition), 2007 (édition originale), p. 241.

²¹³ MAUSS Marcel, *op.cit*, p. 74.

²¹⁴ *Ibid*, p. 82.

²¹⁵ *Idem*.

²¹⁶ PARK Mungo, *op.cit*, p. 94.

²¹⁷ Voir partie IV du chapitre premier : « Le présent fait aux hommes, le présent fait aux Dieux » in MAUSS Marcel, *op.cit*, pp. 86-96.

présents faits aux Dieux appellent un retour de leur part. Son peut donc établir une similarité avec l'action de Jonhson qui, par l'offrande du poulet à l'arbre, est persuadé qu'en retour le voyage sera un succès.

Cette seconde partie s'attachera ainsi à étudier une nouvelle vision de l'explorateur, celle du donneur et du receveur au sein des sociétés rencontrées. Alors que dans un premier temps, avec l'éclairage apporté par l'article de Michael T. Bravo, « Ethnographic navigation and the Geographical gift »²¹⁸, je décrirai le système interactif du don et du contre don. La suite de l'analyse portera sur les différentes natures de ce système et comment il s'actionne au cours du voyage de l'explorateur.

²¹⁸ BRAVO Michael, « Ethnographic Navigation and the Geographical gift » in LIVINGSTONE David N. and WITHERS Charles W. J., *Geography and Enligtenment*, London, The Univserity of Chicago Press, 1999, pp. 199-235. Traduction : « La navigation ethnographique et le don géographique ».

I. Don et contre-don : un système appartenant au rituel de l'interaction.

Parmi les rencontres de l'explorateur, l'une des plus récurrentes est celle qui s'établit avec les chefs des villes ou villages. En effet, très souvent, il doit, s'entretenir avec un roi ou un Imam pour progresser dans son voyage. L'importance de cette rencontre réside dans le fait que le voyageur, à l'issue de cette interaction, obtient l'accord du roi pour poursuivre son expédition, et une sorte de laisser-passer. Cet élément est extrêmement important puisque c'est lui qui va rythmer le voyage de l'explorateur.

Comment se déroule cette interaction ? Peut-on y voir une méthode particulière de l'explorateur lui permettant d'outrepasser cet obstacle sans encombre ? Afin d'aller plus loin dans cette analyse, il convient de faire appel à d'autres sources et éléments, telle que l'interprétation de Michael T. Bravo, dans « Ethnographic navigation and the geographical gift ». Le géographe utilise l'épisode de la rencontre de l'explorateur français Lapérouse²¹⁹ avec des pêcheurs Aïnou²²⁰ sur la baie de Tartarie²²¹ en 1787, pour démontrer comment se déroule cette interaction. Envoyé en ce lieu par l'Académie des Sciences de Paris pour résoudre l'énigme géographique de l'île de Sakhaline²²² (sujet de débat entre les géographes, cartographes et navigateurs français et anglais, mais aussi russes et japonais), Lapérouse fit comprendre aux pêcheurs qu'il souhaitait connaître la configuration géographique de l'île. Au grand étonnement du français, « un vieux pêcheur Aïnou dessina alors sur le sable de la plage, à l'aide d'un bâton, qui ne laissait aucun doute sur l'insularité de Sakhaline »²²³. Michael Bravo se concentre alors à décrire et à démontrer la méthode employée par l'explorateur français pour arriver à dépasser le fossé culturel et à récolter ce « don géographique » de la part des pêcheurs Aïnou. Il met en exergue une rencontre se déroulant en trois étapes : « l'établissement d'un lien », « la désignation » et la « reconnaissance ».

²¹⁹ Jean-François Lapérouse est un navigateur et chef d'expédition français. Il part en 1785 pour un long voyage dans le Pacifique prolongeant ceux de Bougainville et de Cook. Il disparaît en mer en 1788.

²²⁰ ELISSEEFF Vadime, « AÏNOUS », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 21 mai 2014.
URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/ainous/> : Les Aïnou ou Aïnous vivent en pays japonais depuis le XI^e siècle mais principalement à Hokkaïdo, sur l'île de Kourile et de Sakhaline. Très longtemps ils furent considérés comme les premiers habitants du Japon. Aujourd'hui il est difficile de dire cela car on pense qu'ils sont issus, comme les autres nippons, d'un métissage entre un type hypothétique Proto-Japonais et d'autres groupes venus d'ailleurs.

²²¹ Endroit qui se trouve sur l'île de Sakhaline baignée par la mer d'Okhotsk et la mer du Japon.

²²² Personne ne connaissait vraiment la localisation de cette île et surtout sa configuration géographique.

²²³ SURUN Isabelle, « Du texte au terrain : reconstituer les pratiques des voyageurs (Afrique occidentale, 1790-1880) », *Sociétés & Représentations*, 2006/1 n° 21, p. 213-223.

Cependant, il ne faut pas observer cette interaction et ce don géographique comme une exception qui arriva à Lapérouse durant son voyage. Avant lui, des explorateurs portugais ou espagnols avaient connu ce genre de phénomène. Il perdure également, comme le démontre Camille Lefebvre²²⁴, à travers des explorations dans le Soudan central au début du XIXe siècle où « treize cartes de ce type ont été récoltées entre 1798 et 1827 par quatre explorateurs, Friedrich Conrad Hornemann, George Francis Lyon, Dixon Denham et Clapperton. »²²⁵

Le parallèle peut être fait avec les explorateurs Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien. Il apparaît en effet que, même si le don qu'ils reçoivent n'est pas géographique dans les cas étudiés mais correspond plutôt à un droit de passage, même si Lapérouse est entouré d'un équipage²²⁶ alors que Park et Mollien sont seuls, la méthode est très proche de celle de leur homologue.

A. Les différentes étapes de l'interaction.

« Pour comprendre la structure du don géographique, (il) examinera les mécanismes de la rencontre avec beaucoup de détails »²²⁷. Cette citation souligne que Bravo relève les étapes qui, selon lui, sont déterminantes pour amener au don.

Tout d'abord, après un bref de repérage devant les huttes des pêcheurs, les hommes de Lapérouse laissent des cadeaux devant ces habitations (des métaux, des perles, etc.). Puis, alors que les Français étaient sur le point de partir, les pêcheurs vinrent à eux. L'explorateur français ne savait strictement rien d'eux, ni comment ils étaient organisés, leur histoire, leur population, ni s'ils étaient dangereux. Il s'empresse alors de les décrire. Par cette description, il montre qu'il ne s'agit pas de simples pêcheurs, et souligne même une certaine noblesse dans cette société. Les visiteurs continuent alors la procédure de dons car comme le dit Bravo « offrir des dons, encourage la confiance »²²⁸. Ainsi se termine la première étape de la rencontre, basée sur la découverte mais surtout l'apport de don par les voyageurs.

La deuxième partie de l'interaction se déroule le lendemain (élément temporel

²²⁴ LEFEBVRE Camille, « "Itinéraires de sable", Parole, geste et écrit au Soudan central au XIXe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2009/4 64e année, p. 797-824.

²²⁵ *Ibid*, p. 803.

²²⁶ Il était en effet un explorateur par la mer.

²²⁷ BRAVO Michael, *op.cit*, p. 219. Texte original : « In order to illuminate the framework of the geographical gift, I will examine the mechanics of the encounters in greater detail. »

²²⁸ *Idem*. Texte original : « Offering gifts, encouraging trust ».

important qui montre que les résultats ne viennent pas sur un temps court, mais après un certain temps). Les explorateurs, équipés de stylos et de papiers, viennent au contact des Ainu pour mettre en place une liste de vocabulaire. Cette étape marque un point important car, basée sur le dialogue, elle établit définitivement la relation de confiance entre le natif et l'Européen malgré le fossé culturel flagrant.

Enfin, durant la dernière partie, les officiers français expriment leur souhait de connaître la configuration de l'île de Sakhaline. Alors un vieux pêcheur âgé vient et dessine un croquis sur le sable montrant l'insularité de Sakhaline. Cela fut suivi par le dessin sur papier d'un jeune Ainu, puis des discussions géographiques très précises sur les distances, les rivières, etc., à partir de gestes, notamment avec les mains pour déterminer des mesures.

Au final, trois étapes et deux jours se passent pour établir l'interaction entre les pêcheurs Ainu et Lapérouse et ses hommes. Ils réussissent à obtenir ce qu'ils veulent en établissant une relation de confiance avec les habitants de l'île qu'ils rencontrent. Tout d'abord par le don, qui montre que « les explorateurs anticipent une forme de réciprocité »²²⁹ de la part des pêcheurs. L'analyse de Bravo rejoint ici le système de don et contre-don de Marcel Mauss. Il explique ainsi que le fait que les habitants de l'île reçoivent des cadeaux, déclenche un sentiment d'obligation de les rendre d'une autre manière (soit le dessin sur la plage), mais plus que cela, cette étape représente « l'établissement d'un lien »²³⁰, permettant de mettre en place une atmosphère plus détendue. Le dialogue ensuite, par la volonté de pouvoir communiquer par le langage et non plus par les gestes permet d'affirmer cette relation de confiance, mais aussi c'est une partie qui amène à la « désignation »²³¹ de l'autre par des mots. Enfin, le fait que les pêcheurs dessinent ce qu'attendent les explorateurs correspond à l'étape de « la reconnaissance »²³², permettant l'équilibre. Il s'agit ainsi des mêmes trois étapes de l'interaction que décrit Bravo sur l'épisode de la plage de Tartarie dans « Ethnographic navigation and the Geographical gift ». Lapérouse recevant un don géographique et les pêcheurs Ainu des connaissances européennes (aperçu des matériaux de navigation, stylos, papiers, etc.), l'interaction amène à une « co-construction du savoir »²³³, une

²²⁹ *Ibid*, p. 212.

²³⁰ *Ibid*, p. 202. Texte original : « attachment ».

²³¹ *Idem*. Texte original : « naming ».

²³² *Idem*. Texte original : « recognition ».

²³³ SURUN Isabelle, *op.cit*, p. 220.

satisfaction dans les deux sens.

Bien que Gaspard Théodore Mollien et Mungo Park cherchent également à connaître la configuration géographique de la région qu'ils visitent, leur demande auprès des populations (plus précisément des souverains) qu'ils rencontrent correspondent davantage à un droit de passage. En effet, la permission de s'aventurer au-delà d'une ville (étant vu comme une reconnaissance) résulte d'un long rituel dialogique finalement très proche de celui que développe le géographe Michael Bravo.

Comment se déroule alors l'interaction pour les deux explorateurs en Afrique ? L'ordre des étapes est-il le même ? Deux exemples sont utilisés ici pour démontrer les similarités avec la méthode de Lapérouse et affirmer l'idée que l'explorateur est obligé d'agir en tant que donneur et receveur.

B. L'interaction connue par Mollien.

Les exemples à travers le récit de voyage de Mollien sont nombreux, à Ouamkrore, à Niébel²³⁴ et bien d'autres. Cependant, de par son caractère décisif et marquant une interaction apparaît comme la plus représentative du rituel expliqué par Bravo : celle avec l'Imam de Sedo. Une fois dans la ville de Sedo, il doit avoir la permission de l'almamy et du chef du Fouta-Toro de la quitter afin de pouvoir continuer son voyage.

L'analyse qui suit a pour but de démontrer comment Mollien réussit à obtenir ce qu'il veut.

Quelques heures après être arrivé dans cette ville importante du Fouta-Toro, Mollien se fit appeler par ce chef religieux :

« Enfin l'almamy parut. Mamadou, c'est son nom²³⁵, pouvait avoir soixante ans ; sa figure ne manquait pas d'expression ; je dirai plus, son front annonçait un homme de génie, mais il portait aussi les traits de la cruauté. Dans un autre pays que le Fouta-Toro, c'eût été un despote. Son costume se composait d'une large culotte blanche ; il portait sur ses épaules une tunique de coton à grandes manches ; sa tête était couverte d'un bonnet d'écarlate ceint d'un pagne en forme de turban. »²³⁶

Au cœur de cette première phase de l'interaction, Mollien, comme l'a fait

²³⁴ Dans le Fouta-Djalou. Voir figure 4.

²³⁵ Hubert Deschamps, en note de bas de page, fait la supposition qu'il s'agit de Ciré Ahmadou, qui régna pendant un an.

²³⁶ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 123.

Lapérouse, décrit tout d'abord son hôte. Cette description montre qu'il est plus qu'un chef religieux, c'est aussi une personne brillante, que l'on sent riche et noble. Il cherche ainsi à donner plus de crédit à son interlocuteur, sachant que son récit sera, plus tard, lu par des Européens.

Après cette première approche physique, c'est l'étape de la désignation qui suit. On note ici que l'explorateur, étant toujours accompagné d'un interprète, il ne rencontre pas ce même obstacle que pourrait constituer la barrière de la langue qu'a connu Lapérouse.

« Dès qu'il se fut assis, je lui donnai la main, et nous nous adressâmes réciproquement des questions de politesse sur l'état de notre santé ; ensuite il s'informa de mon nom, et me demanda dans quel pays je portais mes pas. Je lui répondis que j'allais dans le Oulli pleurer sur la tombe de mon père, que les païens y avaient assassiné, que l'objet de mon voyage était de recueillir les restes de sa fortune et que j'espérais, à mon retour, pouvoir largement reconnaître les bons services qu'il me rendrait²³⁷. Il approuva ma résolution, donna de grands éloges à ma piété filiale et me dit que j'étais libre de partir. »²³⁸

Cette citation explicite précisément l'étape de la désignation. Les deux s'informent sur l'autre ; l'almamy souhaite en apprendre d'avantage sur cet étranger blanc, mais également sur le but de son voyage, afin de définir s'il est raisonnable de le laisser quitter la ville. Il s'agit principalement, comme le dit Mollien, de formules de politesses qui permettent aux deux acteurs de l'interaction de pouvoir s'appréhender et se désigner.

La seconde étape arrive plus tard : ce n'est que le lendemain que l'établissement d'un lien se perçoit.

« Au lever du soleil, l'almamy me fit dire de me présenter devant lui [...]. Mon interprète commença par lui dire à l'oreille qu'il avait à lui offrir un présent de ma part ; alors ils passèrent avec moi derrière un des murs de sa cour, et Moutoupha mit dans la main de l'almamy dix grains de corail. Nous fîmes ensuite appeler Aldondou, le plus puissant chef du Fouta-Toro ; comme l'almamy ne prend aucune décision sans le consulter, je lui donnai de même dix grains de corail. »²³⁹

Comme le dit Bravo, « offrir un don, encourage la confiance ». C'est exactement ce à quoi l'explorateur français Gaspard Théodore Mollien s'emploie. En offrant des

²³⁷ Fait que nous savons faux par la première partie.

²³⁸ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 123-124.

²³⁹ *Ibid.*, p. 125-126.

« grains de corail », il anticipe une forme de réciprocité de la part des hôtes avec qui il traite. Il souhaite par cette action établir un lien amenant à une atmosphère plus apaisée. Il s'agit de la seconde étape de l'interaction, qui comme pour Lapérouse se déroule le lendemain. Mollien sait très bien que le fait d'offrir un don a une grande influence sur l'estime que peut avoir le souverain envers le voyageur. Vers la fin de son voyage, lors d'une mésaventure avec un chef de village qui s'est conclue par un don, il exprime d'ailleurs qu' « (il) employ(a) à son égard un argument qui triomphe assez généralement partout : un présent qu'(il) lui fi(t) lui valut la liberté de partir. »²⁴⁰

Enfin, on peut se demander si la dernière étape, celle la reconnaissance est présente. Les chefs qui sont face à lui vont-ils faire preuve de ce sentiment ?

« J'étais surpris que des hommes qui occupent les plus hautes dignités de l'État acceptassent un don si mince ; mais les peuples de l'Afrique, comme ceux de l'Asie, n'attachent pas tant d'importance à la valeur intrinsèque d'un présent qu'au don même, qu'ils regardent comme un hommage rendu au pouvoir. Les deux chefs nègres, en recevant mon corail, me promirent leur appui, ajoutant que j'étais libre de retourner à ma case, et de partir quand je le jugerais à propos. »²⁴¹

Cette citation souligne que dans cette interaction entre l'explorateur français et les populations africaines, la reconnaissance est bien présente et a une importance. Par le don que l'explorateur fait aux chefs, il provoque une obligation de devoir rendre la richesse qu'ils ont reçu et pour Mollien, une obligation de recevoir. Cela se traduit par la liberté qui lui est donné de quitter Sedo.

Même si l'ordre des étapes n'est pas le même, le résultat obtenu est similaire à celui acquis avec la méthode de Lapérouse. On retrouve les trois étapes, la désignation, l'établissement d'un lieu et la reconnaissance, qui s'établissent dans un processus qui s'étend sur un temps régulé. Au final, Mollien, sans cacher une certaine surprise, atteint son but. L'interaction qui a lieu se compare donc avec celle connue par Lapérouse dans le fond et dans la forme : trois étapes, deux jours.

C. L'interaction connue par Park.

Différentes interactions dans le récit de Mungo Park sont également présentes, bien que moins régulière. L'exemple que je souligne pour démontrer le rituel dialogique

²⁴⁰ *Ibid*, p. 182.

²⁴¹ *Ibid*, p. 126.

se déroule dans la ville de Fatteconda capitale du royaume du Bondou²⁴² où, comme pour Sedo avec Mollien, le voyageur a besoin de l'autorisation de la personne qui gouverne pour pouvoir poursuivre son périple. Quel est le déroulement de l'interaction ?

Quelques instants après son arrivée dans la ville, un homme vint voir Park pour lui dire que le roi souhaite lui parler.

« Lorsque je fus près du roi, ce prince m'invita à me placer sur la natte où il était assis. Je lui dis quel était l'objet de mon voyage, sur quoi il ne fit pas la moindre observation, mais il me demanda si je voulais acheter des esclaves ou de l'or. Je lui répondis que non, et il en parut très surpris. Ensuite, il m'invita à venir le voir dans la soirée, parce qu'il voulait me faire présent de quelques provisions. »²⁴³

Cette première phase qui, comme on l'a vu avec Mollien, correspond à l'étape de la désignation. Il est en effet important pour le roi de savoir avec qui il traite, de connaître le nom de l'étranger et le but de son voyage. Cet élément est ensuite enclin à apporter la confiance ou non. Cette étape est l'équivalence du passeport en Europe comme nous avons pu le voir dans la première partie : les chefs Africains questionnent le « voyageur sur son nom, celui de sa famille et le lieu de sa naissance : c'est le salut d'usage ; n'y point répondre, c'est s'exposer à des soupçons [...] ». ²⁴⁴ Cette étape de la désignation semble alors fondamentale dans les pays de l'intérieur de l'Afrique.

Retournant voir le roi le soir même, une autre étape commence :

« Je lui offris de lui montrer mon portemanteau et tout ce qui m'appartenait ; alors il fut convaincu de la vérité de ce que je lui disais. [...] Il fut très content des présents que je lui fis. Mon parasol, surtout, lui fit un très grand plaisir. Il l'ouvrit et me ferma plusieurs fois et ses deux officiers, ainsi que lui, ne pouvaient se lasser de l'admirer. [...] Flatté de ma complaisance, il me fit donner beaucoup de provisions, et il me pria de revenir chez lui le lendemain matin. »²⁴⁵

L'établissement d'un lien est évident ici. Ce passage montre que grâce à ce qu'offre Park au roi, la confiance se met tout d'un coup en place (alors que les soupçons régnaient jusqu'à maintenant pour les raisons du voyage de l'Anglais²⁴⁶). Une première reconnaissance est d'ailleurs faite par les provisions données à l'explorateur.

Le lendemain, Park retourne alors chez son hôte : « En me rendant chez ce

²⁴² Voir figure 3.

²⁴³ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 78.

²⁴⁴ MOLLIEEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 90-91.

²⁴⁵ PARK Munfo, *op.cit.*, p. 79-80.

²⁴⁶ Voir première partie.

prince, je pris quelques grains de collier et du papier à écrire, parce que, quand on prend congé de quelqu'un, il est d'usage de lui faire un petit présent »²⁴⁷. Il saisit très bien que le don va lui permettre d'obtenir la liberté de partir. L'établissement du lien continue toujours au bout de la troisième et dernière rencontre. En effet, ce sont ces derniers dons qui vont permettre à l'explorateur de s'en aller :

« Le roi me donna cinq drachmes d'or, en observant que ce n'était qu'une bagatelle, offerte par pure amitié, mais qu'elle me serait utile dans mon voyage pour acheter des provisions. A cette marque de bienveillance, il en ajouta une plus grande. Il me dit que, quoiqu'on eût coutume de visiter le bagage de tous les voyageurs qui passaient dans ses États, on s'abstiendrait de le faire avec moi, et que j'étais maître de partir quand je voudrais. »²⁴⁸

C'est après un rituel de trois entrevues et deux jours que finalement Park obtient le droit de s'en aller. La reconnaissance est, comme on peut le voir par cette citation, mise en valeur. La confiance et la bienveillance étant clairement démontrées, l'explorateur peut, après ces mots, partir sans encombre.

Le rituel que Michael Bravo démontre pour expliquer le concept du « Don géographique » est finalement très proche de ceux que je viens d'illustrer. Ceux-ci sont comparables dans la forme et le contenu des étapes qui mènent au processus du don et du contre-don. Quelques différences demeurent et peuvent cependant être expliquées, n'apportant pas de contre-exemple à la démonstration.

Dans les exemples de Mollien et Park, il n'apparaît pas de « co-construction du savoir » : aucun échange ne s'établit sur un savoir réciproque. Mais cet élément est-il si important pour réussir l'interaction ? Dans les récits de voyage cités, l'importance est mise sur le fait qu'il y ait juste une co-construction entre deux hommes provenant d'une civilisation différente. Qu'il s'agisse du savoir ou du respect, le but du rituel dialogique est qu'au final les deux parties soient satisfaites (comme Lapérouse le fut avec sa carte de l'île et comme les pêcheurs le furent par les connaissances qu'ils reçurent ; comme Mollien et Park le furent avec leur droit de passage et comme les souverains de Sedo ou de Fatteconda le furent avec l'hommage à leur puissance qui leur a été fait).

D'autre part, est-ce que la différence dans l'ordre des étapes engendre-t-il une conséquence sur son accomplissement ? Dans le rituel de l'interaction décrit par Bravo

²⁴⁷ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 81.

²⁴⁸ *Idem.*

le processus commence par l'établissement d'un lien, la désignation puis la reconnaissance alors que pour Park et Mollien, la première étape est la désignation, puis l'établissement d'un lien et enfin la reconnaissance. Cette inversion de l'ordre, entre la première et la deuxième étape, s'explique par le fait que la barrière de la langue n'est pas à franchir. En effet, les explorateurs britanniques et français de l'intérieur de l'Afrique savent souvent déjà parler la langue du souverain auquel ils sont confrontés ou bien disposent d'un interprète²⁴⁹ à leurs côtés. Toutefois, je considère que l'ordre dans lequel interviennent ces phases importe peu dans l'accomplissement du processus interactif du don et du contre-don. Elles occupent un ordre logique qui s'adapte en fonction de la situation et il ne serait pas nécessaire de contraindre cette interaction dans un cadre trop délimité, au risque de ne pas atteindre le but recherché. Dans cette comparaison il est surtout primordial de relever que, quel que soit la population rencontrée et l'explorateur qui s'y confronte, le système interactif du don et contre-don est un système d'échange qui profite aux deux parties. Il s'effectue en étape successive et nécessite du temps.

L'explorateur, par son voyage, entre donc dans un processus d'interaction où il est obligé de se positionner en tant que donneur et receveur, c'est une nécessité pour progresser dans son voyage. On peut se demander dans quelles situations les explorateurs, Park et Mollien, se seraient retrouvés s'ils n'avaient pas participé à ce système de don et contre-don, mais la réponse est simple, ils n'auraient probablement pas pu revenir en Europe afin d'écrire leur récit de voyage et présenter leurs découvertes aux sociétés savantes (surtout géographiques). Ils seraient probablement devenus des esclaves de souverains, des captifs (comme le fut Park pendant plusieurs mois) ou bien plus simplement tués. Marcel Mauss confirme d'ailleurs en étudiant les régions arriérées, que l'acte de ne pas donner correspond à « violier l'étiquette et de perdre son rang »²⁵⁰, ne pas accepter de recevoir « c'est manifester qu'on craint d'avoir à rendre, c'est craindre d'être "aplati" tant qu'on n'a pas rendu. [...] C'est perdre le poids de son nom [...] »²⁵¹, tandis que « la sanction de l'obligation de rendre est l'esclavage pour dette. »²⁵² Pour résumer, ne pas accepter les trois obligations, donner, recevoir et rendre, correspond à perdre son honneur et sa liberté, or un explorateur sans une liberté de mouvement n'est

²⁴⁹ Johnson pour Park et Moutoupha pour Mollien.

²⁵⁰ MAUSS Marcel, *op.cit*, p. 145.

²⁵¹ *Ibid*, p. 148.

²⁵² *Ibid*, p. 151.

plus vraiment un explorateur...

Face aux souverains auxquels il est confronté, le voyageur de l'intérieur de l'Afrique doit donc impérativement assumer son statut de donneur et de receveur tout en appliquant un rituel dialogique qui lui permette de recevoir le droit de poursuivre son chemin.

Cependant, il est également intéressant de se rendre compte que dans le récit de voyage, le don et le contre-don ne reposent pas uniquement sur un système de méthode scrupuleusement méthodologique qu'appliquerait l'explorateur face à un souverain.

II. Autre dons et contre-dons et les diverses natures de ce système

À partir de la théorie de Marcel Mauss, Michael Bravo définit un système interactif et progressif du don et contre-don qui intervient lors de la rencontre d'un explorateur avec des populations autochtones. Cependant, tous les dons et contre-dons qui s'opèrent entre ces acteurs n'entrent pas dans un rituel de l'interaction à chaque rencontre. Bien que le dialogue soit régulier, les étapes de l'établissement d'un lien, de la désignation et de la reconnaissance ne sont pas obligatoirement réunies dans un échange. À la lecture du récit de voyage, surviennent également des dons et contre-dons qui s'établissent sur une durée très courte, au travers d'un simple geste, d'un simple regard.

Par ailleurs, la nature du système décrit par Bravo peut varier et n'est pas toujours identique à celle décrite en première partie. Comme le démontre le scientifique, elle peut être géographique, mais aussi historique, culturelle, politique, mystique, religieuse, magique, etc. Elle prend des caractères différents en fonction des habitants, de leurs traditions, et de l'explorateur lui-même. L'ensemble de ces éléments, de forme et à visée variables fait partie intégrante des dons et contre-dons vécus par l'aventurier durant son voyage ; ils peuvent donc être regroupés dans une même catégorie : « *le don de l'exploration* ».

A. Dons et contre-dons : des échanges de courtes durées

Les récits de voyage de Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien dénotent une certaine forme d'empressement : à la fin de chaque épisode, de chaque nouvelle rencontre d'importance, l'explorateur se hâte de retranscrire les scènes vécues en mentionnant une multitude de détails. Ainsi, les rencontres avec les souverains ou les chefs de village bénéficient d'une précision particulièrement marquée. Les moindres actions ou sentiments y sont mis en valeur permettant alors au lecteur de saisir l'importance et la puissance de l'interaction relatée, comme cela a été souligné dans la partie précédente.

Cependant, ces rituels « protocolaires » qui s'étendent sur un temps régulé, ne masquent pas la présence d'échanges brefs et tout aussi intenses. Ceux-ci interviennent ponctuellement, à des instants qui surprennent tant l'explorateur que le lecteur, créant la

surprise et souvent le réconfort. Leur véritable force réside dans le fait qu'ils paraissent improvisés. Ainsi, les règles changent. L'explorateur qui se positionne en général à l'origine du don, va se voir offrir un présent ou un service, et de donneur, son statut va passer à celui de receveur. Il n'est plus question d'échanges avec un riche souverain qui détient le pouvoir, mais plutôt avec un habitant du village, une femme pauvre, un travailleur. Une relation inattendue s'instaure, la position de l'autochtone prend une nouvelle dimension dans le récit et les hiérarchies s'inversent.

1. Un voyageur receveur.

Le voyageur se trouve toujours dans la position du receveur de façon inattendue et imprévisible. Comment cet échange intervient-il dans le récit ? Qu'il s'agisse de Park ou Mollien, tous deux sont bénéficiaires de ce genre d'épisode. Le français par exemple, mentionne une telle surprise en arrivant sur les terres du Bourb-Iolof après avoir passé Bahène²⁵³ :

« Lorsque la chaleur eut diminué, nous reprîmes notre marche. Je m'arrêtai en route devant un puits qu'on creusait, et je ne fus pas peu surpris d'entendre l'ouvrier qui était au fond chanter des paroles à ma louange : c'était un honneur bien inattendu, et d'un genre tout à fait délicat ; il méritait une récompense. Je donnai une feuille de tabac à mon panégyriste²⁵⁴ ; je l'aurai comblé d'or, qu'il ne m'eût pas prodigué plus d'éloges. »²⁵⁵

Cet éloge, figurant comme un don oral, amène à la reconnaissance de l'explorateur. On peut imaginer que cette interaction n'a duré que quelques minutes, le temps que l'explorateur entende le chant, qu'il sorte de son bagage la récompense et qu'il la remette à l'Africain. Cet événement marque ainsi la différence qu'il peut exister avec l'échange régulé et pourtant, sans rituel, le résultat est le même, la satisfaction est atteinte chez les deux acteurs. Ainsi, Mollien reçoit un hommage qui peut lui donner confiance et l'encourage à moins redouter la suite de son expédition. Quant à l'ouvrier, il ne s'attendait sûrement pas à recevoir une telle récompense par un simple chant et s'en trouve comblé.

²⁵³ Voir figure 4.

²⁵⁴ Individu faisant l'éloge de quelqu'un ou de quelque chose.

²⁵⁵ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 86.

L'explorateur s'en trouve d'autant plus satisfait que ce type de don survient souvent à la fin du voyage et lui apporte un grand réconfort. Alors qu'il est épuisé, dans une posture difficile, captif, sans effet personnel et parfois à la limite de la mendicité, un geste, une parole inattendue le surprennent et seuls ces dons lui permettent de croire encore au succès de son entreprise. Ce fut le cas pour Park notamment à Ségo dans le royaume de Bambara.²⁵⁶ Alors qu'il n'avait pas reçu de logement par le roi, il « aurai(t) été obligé de grimper sur l'arbre et de dormir sur quelqu'une de ses branches »²⁵⁷ si une femme, qu'il rencontra par hasard, ne l'avait pas accueilli :

« Remarquant que j'étais abattu et fatigué, elle s'informa de ma position, que je lui exposai en peu de mots ; sur quoi avec un grand air de compassion, elle prit ma selle et ma bride et me dit de la suivre. M'ayant conduit dans sa hutte, elle alluma une lampe, étendit une natte sur le sol et me dit que je pouvais rester là pour la nuit. S'apercevant ensuite que j'avais faim, elle dit qu'elle allait me procurer quelque chose à manger. [...] Ces détails peuvent paraître de peu de conséquence au lecteur, mais dans la position où je me trouvais j'en fus extrêmement touché. Ému jusqu'aux larmes d'une bonté si peu espérée, le sommeil fuit de mes yeux. Le matin, je donnai à ma généreuse hôtesse deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à ma veste. C'était le seul don que j'eusse à lui offrir en témoignage de ma reconnaissance. »²⁵⁸

La femme de Séga n'a apparemment pas besoin de toutes les étapes énoncées par Michael Bravo pour faire confiance à Park. Très vite, accueillir le voyageur lui semble naturel, il n'est pas nécessaire qu'un lien s'installe pour qu'elle lui propose son aide. Et à l'encontre de l'Écossais, il me semble important qu'à son tour il lui exprime sa reconnaissance même s'il ne dispose que de peu de biens : deux « boutons de cuivre » (montrant par ailleurs toute la misère dans laquelle il se trouve).

Ce don prend une symbolique particulière. Par exemple, il est permis au lecteur de se demander quel sort lui aurait été réservé s'il n'avait pas été accueilli par cette femme. La mort, en tout cas, l'aurait guetté de près car si, comme prévu, il avait dormi dehors, les « bêtes féroces »²⁵⁹ auraient au moins essayé de le tuer. Or cela n'a pas eu lieu, grâce à la bienveillance de la femme, et cet épisode démontre que les dons les plus simples et les plus spontanés, n'exigeant aucun long rituel, peuvent parfois être d'un bien plus grand secours à l'explorateur.

²⁵⁶ Voir figure 3.

²⁵⁷ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 207.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 207-208.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 207.

Il arrive parfois que des habitants, faisant dons de bienveillance par compassion, n'attendent même pas de retour. L'Écossais par exemple, après s'être fait volé tous ses effets dans la ville de Joag rencontra une femme :

« Vers le soir, j'étais assis sur le bentang, tristement occupé à réfléchir, lorsqu'une vieille femme esclave passa avec un panier sur la tête. Elle me demanda si j'avais dîné. Comme je crus qu'elle voulait se moquer de moi, je ne lui répondis pas. Mais mon domestique, qui était assis à mes côtés, parla pour moi et lui dit que des gens envoyés par le roi m'avaient dérobé tout mon argent. La bonne femme paraissait extrêmement touchée de mon désastre, mit son panier à terre et, me montrant qu'il contenait des pistaches, elle me demanda si je pouvais en manger. Je lui dis que oui. Aussitôt elle m'en donna quelques poignées, et s'éloigna avant que j'eusse le temps de la remercier d'un secours venu si à propos. Quoique cet incident fût de peu de conséquence, il me causa beaucoup de satisfaction. Je considérai avec plaisir la conduite d'une pauvre esclave privée d'instruction, laquelle, sans me connaître, n'avait eu besoin de me secourir que de céder à l'impulsion de son cœur. »²⁶⁰

La bienveillance de cette femme esclave témoigne d'une forme de générosité. Sans attendre un geste en retour, elle surprend l'explorateur écossais en lui offrant de quoi manger, comme si, à le voir désespéré, elle souhaitait également lui redonner du courage. Dans ce cas-là, la satisfaction ne s'opère-t-elle que dans un sens ? D'un point de vue matériel cela semble être le cas puisque qu'elle n'a pas reçu de récompense montrant la reconnaissance du voyageur. Cependant, on peut penser que son départ précipité est justifié par sa satisfaction d'avoir, même avec ses pauvres moyens, secouru un homme dans le besoin.

Ce genre d'épisode n'arriva pas souvent à Gaspard Théodore Mollien notamment parce qu'il n'a jamais atteint la situation misérable de Park. Accompagné de son guide permanent, moins pillé, moins maltraité, mais aussi faisant un voyage qui dura moins longtemps, le Français connut moins ce genre de don. Cependant, on retrouve quelques épisodes dans son récit de voyage qui montrent un habitant l'aidant.

Par ailleurs, l'action de la Femme est à analyser dans les récits de voyage car elle est très souvent perçue de façon positive par l'explorateur. Bienveillante, elle apporte souvent de l'aide (comme nous venons le voir) ou du réconfort. Durant la captivité de Park par exemple, la femme du roi Ali, est souvent décrite comme une personne

²⁶⁰ *Ibid*, p. 93.

amicale : « Fatima me regarda avec douceur, et me parut touchée de compassion »²⁶¹.

A travers le récit de voyage, la représentation de la femme prend une connotation particulière. Montrant de l'attention envers l'explorateur, elle fait souvent preuve de bienveillance. Cependant, l'explorateur, par le peu de temps qu'il passe dans chaque ville ou village, n'est pas en mesure de pouvoir établir une image objective de la femme, élément que Boukari, le guide du voyageur français, lui rappelle notamment : « "Vous ne pouvez pas imaginer comme les femmes de notre pays sont trompeuses [...]." »²⁶².

2. Un voyageur donneur.

Bien que receveur, l'explorateur apparaît également comme un donneur dans le système du don et contre-don de temps très court. L'exemple le plus représentatif de cette nature réside dans l'offrande relevant du sacré à travers ce que Park appelle le *saphi*, Mollien le *gri-gri* ou plus communément appelé le talisman.

Déjà explicité précédemment, ce genre de présent correspond à un véritable objet de valeur pour la plupart des habitants de l'intérieur de l'Afrique. Selon eux, il s'agirait d'un don qui permettrait de se protéger en temps de guerre, de guérir les maladies ou les blessures graves, de ne pas ressentir la faim ou la soif ou bien encore d'acquérir le savoir et la richesse de celui qui le donne. « Il est vrai que, relevant de la magie, les *gri-gri* sont parfois utilisés pour eux-mêmes, comme partout, sauf par celui qui les a confectionnés et qui en connaît la valeur symbolique. »²⁶³ Le talisman peut se matérialiser sous forme de morceaux de papier où le voyageur y appose une inscription, mais aussi par des choses appartenant à l'explorateur comme une mèche de ses cheveux. Il s'agit d'un don d'une grande valeur pour l'Africain, par ce qu'il représente et ce qui est écrit dessus, mais aussi par sa provenance : l'explorateur. Rappelons que ce dernier peut être considéré comme un être supérieur, un homme parfois à la limite du sacré²⁶⁴.

Néanmoins, une question demeure, quelle est l'origine sacrée de ces dons pour les populations africaines.

²⁶¹ *Ibid*, p. 165.

²⁶² MOLLIN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 135.

²⁶³ NANTET Bernard, *Dictionnaire de l'Afrique, Histoire, Civilisation, Actualité*, Larousse, Paris, 2006 (seconde édition, 1999 (première édition), p. 146-147.

²⁶⁴ Voir I. B. 3 : « Un être extraordinaire. »

Les *gri-gri*, saphis ou talismans ne proviennent pas de rituels africains. Ils découlent de croyances du Xe siècle dans le monde musulman. En réalité, le choc culturel qu'a engendré l'expansion musulmane « vers les terres byzantines et iraniennes puis indiennes, met les intellectuels en contact avec les différentes branches de la pensée hellénistique, non seulement discursives rationnelles, comme on tend à l'affirmer de façon exclusive, mais aussi ésotérique, en particulier astrologiques, divinatoires et magiques. »²⁶⁵. Ainsi, avec le début de la fabrication du papier et donc du livre manuscrit au IX^e, les traductions des textes grecs ou syriaques commencent. De plus, d'après les ouvrages rédigés à cette époque, le professeur Constant Hamès met en exergue que « le X^e siècle marque sans doute le point culminant des effets de la pénétration des idées magiques, hellénistiques, principalement astrologiques, dans la pensée musulmane. »²⁶⁶. Ainsi, il démontre, entre autres, l'utilisation des talismans à travers un extrait du chapitre 4 du livre *Ghâyat al-hakîm*, « le but du sage » du pseudo-Majrîtî, qui « s'attache à établir "le rapport universel entre les conjonctions astrales et la mise au point du talisman". »²⁶⁷ En effet, la confection des talismans est fortement dépendante de la position des astres. Voici un exemple relevé par Constant Hamès dans la traduction de l'ouvrage de l'auteur musulman :

« "Les gens de l'Inde disent que lorsque la lune se trouve cette mansion, on peut entreprendre [favorablement] un voyage et avaler les médications de facilitation. Applique cette règle au voyageur et confectionne un talisman pour sécuriser son voyage. Confectionne durant cette mansion un talisman pour détériorer la relation entre deux époux ou entre deux amis, par rupture et inimitié. Confectionne aussi à ce moment-là un talisman pour l'évasion d'un esclave ou pour sa conservation suivant ce qu'il est désiré, et également pour la dégration du contrat entre associés car c'est un moment néfaste placé sous le signe du feu." (Pseudo-Majrîtî 1933 : 14-15). »²⁶⁸

Les talismans sont réalisés en ces temps-là sur des métaux où on y représente des dessins. Par exemple, l'auteur du X^e siècle précise que pour la bonne entente entre un homme et une femme il faut fabriquer « un talisman avec l'image d'une femme esclave, sur un métal froid et sec, au moment de l'ascendant de Mercure dans la Vierge. »²⁶⁹. Une évolution est à noter vers le XII^e siècle, où le support devient le papier

²⁶⁵ HAMES Constant, « Problématiques de la magie-sorcellerie en islam et perspectives africaines », *Cahiers d'études africaines*, 2008/1 n° 189-190, p. 82.

²⁶⁶ *Ibid*, p. 83.

²⁶⁷ *Ibid*, p. 84.

²⁶⁸ *Idem*.

²⁶⁹ *Idem*.

et les illustrations laissent la place à l'écriture avec des mentions des versets du Coran, « du nom du Prophète, de ses quatre successeurs, des quatre anges prééminents, de tous les prophètes coraniques, [...] »²⁷⁰.

Cependant, l'utilisation des talismans, bien qu'ils soient entrés dans le monde musulman, n'est avérée que pour des raisons de la vie quotidienne. Cet élément est illustré par les extraits de l'ouvrage de l'auteur arabe, mais aussi par les nombreuses mentions dans les récits de voyages de Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien.

En conséquence de ces explications, il est aisé de comprendre la présence de tels objets en Sénégambie et le symbole de ce qu'ils représentent. Le début de la conversion à l'Islam au XVII^e siècle a apporté les croyances talismaniques dans cette région où leur utilisation a bien évolué.

Ainsi, on rencontre souvent, dans le récit de voyage, une manière particulière d'utiliser ce don. Très souvent les locaux précisent à l'explorateur sur quelle partie de leur corps ils vont l'attacher pour que le *gri-gri* ou le *saphis* fonctionne, c'est notamment ce que remarque Mollien après en avoir donné un : « [...] lorsqu'il fut achevé, il me dit, en le portant à son front, qu'il allait le coudre dans un morceau de pagne et le pendre à son cou, afin que ce charme opérât sa parfaite guérison. » Ici il s'agit du cou, mais cela peut également concerner le front, les hanches, etc. En général, il s'agit d'un endroit du corps à l'origine d'une souffrance. Enfin, il se peut également que les locaux attachent les *saphis* sur leurs chevaux apportant protection à l'animal durant la guerre. Il ne s'agit plus alors de fabriquer des talismans en fonction du placement des astres comme cela était indiqué au X^e siècle. L'utilisation reste en cohérence avec le calendrier musulman mais devient également plus libre.

Ainsi, autant Park que Mollien, doivent tout au long de leur voyage composer avec ce genre de présents afin de satisfaire les populations qu'ils rencontrent. Notons qu'il s'agit la plupart du temps d'une demande de l'autochtone : l'explorateur ne favorisant pas l'utilisation des talismans, n'est pas enclin à offrir spontanément ce genre de dons.

Park vit par exemple cette expérience à Sansanding dans le royaume de Bambarra²⁷¹, quand il est chez son hôte Counti Mamadi :

« Vers minuit, lorsque les Maures m'eurent quitté, il me fit une visite et me pria avec beaucoup

²⁷⁰ *Ibid*, p. 89.

²⁷¹ Voir figure 3.

d'insistance de lui écrire un saphi. "Si le saphi d'un Maure est bon, disait cet hospitalier vieillard, celui d'un Blanc doit nécessairement être meilleur." Je lui en donnai volontiers un, pourvu de toutes les vertus que je pouvais y mettre, car il contenait l'oraison dominicale²⁷². »²⁷³

Comme on le voit, il n'est pas rare, que les Africains demandent au voyageur d'inscrire des écritures de la religion chrétienne. Ce fait peut se remarquer également chez Mollien, notamment à Dandiolli dans le Fouta-Toro : « Pendant que j'écoutais attentivement leur conversation, l'un de ces nègres, s'adressant à moi, me pria de lui écrire le nom de Jésus-Christ, assurant à ses camarades que c'était en prononçant ce nom sacré que nous obtenions de grandes richesses [...]. »²⁷⁴. Le faiseur de talismans obtient toujours eu un statut particulier. Constant Hamès démontre ainsi qu'il est comparé avec les prophètes et les saints « qui eux aussi sont dotés du pouvoir de "changer le cours des choses". »²⁷⁵. Comme on a pu le voir auparavant dans les ouvrages d'auteurs musulmans du X^e siècle, le faiseur de talismans pouvait libérer un esclave, séparer un couple, des amis ou encore favoriser un voyage. Les natifs de Sénégal estiment l'explorateur de la même façon. A travers les talismans qu'il fabrique, il peut « changer le cours des choses » en amenant de la richesse, guérir des maladies et bien d'autres maux.

L'explorateur peut ainsi passer de longs moments à donner ce genre de présents. Toute personne sachant écrire devient très vite populaire dans les villes et villages. Comme le souligne Park, c'est une personne qui a trop d'importance pour rester dans l'ombre.²⁷⁶ Cela se justifie car à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, seuls les chefs religieux (les marabouts) et, comme le démontre Camille Lefebvre, les commerçants itinérants²⁷⁷ peuvent écrire. Ainsi, Park et Mollien rentrent dans une catégorie particulière par leur connaissance de l'écriture mais acquiert un statut encore plus important en prodiguant des talismans.

L'explorateur français, à Carcagné dans le Fouta-Djalon²⁷⁸, fut très occupé par cet exercice : « Je passai ma journée à composer des gris-gris, que les habitants venaient me demander pour avoir des richesses aussi considérables que celles des Blancs. Les uns me les payèrent avec du miel, les autres avec du lait. »²⁷⁹. Cet acte de don représente

²⁷² L'oraison dominicale correspond à la prière du « Notre Père ».

²⁷³ PARK Mungo, *op.cit*, p. 215.

²⁷⁴ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 145.

²⁷⁵ HAMES Constant, *op.cit*, p. 92.

²⁷⁶ PARK Mungo, *op.cit*, p. 240.

²⁷⁷ LEFEBVRE Camille, *op.cit*, p. 813.

²⁷⁸ Voir figure 4.

²⁷⁹ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 202.

finalement beaucoup d'avantages pour l'explorateur : par le simple fait d'écrire quelques mots sur un morceau de papier ou « sur une feuille de rondier²⁸⁰ »²⁸¹, il bénéficie de contre-dons qui se présentent sous la forme de provisions, mais surtout, cela lui permet de ne pas s'attirer les hantises des populations. En se forgeant cette vision de faiseur de talismans, il est accrédité d'une image sacrée créée par les locaux qui le respectent alors et le laissent en paix (lui permettant d'éviter pillage et autres malveillances pour continuer son voyage). Ce don de l'explorateur semble donc d'une importance capitale pour le bien de son exploration.

Le système du don et contre-don de temps très court montre donc de grandes différences par rapport à celui exposé par Michael Bravo, qui repose sur un processus rythmé par un temps régulé. Cependant l'importance qu'il symbolise est équivalente. Il est évident que l'explorateur a besoin des accords des souverains pour passer les villes et frontières des régions de la Sénégambie. Mais les gestes de compassion sont aussi primordiaux pour la poursuite de l'expédition. En effet, quand le voyageur se positionne en tant receveur, il bénéficie d'aides lui permettant parfois d'échapper à la mort. Quand il devient le donneur, à travers les talismans, il incarne le rôle d'un personnage supérieur, sacré, distribuant des richesses, des soins, l'amenant à recevoir des reconnaissances sous forme de provisions (par exemple).

Par ailleurs, en plus de la différence entre le système du don et contre-don dans un temps long et dans un temps court, il est important de mettre en avant les différentes natures qu'il peut représenter. En effet, à travers son voyage, l'explorateur s'applique à donner et recevoir des choses ayant des caractéristiques différentes.

B. Dons et contre-dons : les différentes natures du système

Michael T. Bravo décrit dans son article que la rencontre interculturelle entre les explorateurs français et les pêcheurs Ainu a formé un dispositif qu'il appelle « the Geographical gift » (ou le don géographique). Cela s'explique par le fait que Lapérouse voulait connaître la configuration géographique de l'île de Sakhaline, comme nous l'avons déjà expliqué à partir des connaissances des locaux. De plus, Isabelle Surun, dans son article « Du texte au terrain : reconstituer les pratiques des voyageurs (Afrique

²⁸⁰ C'est ce qu'on emploie en Afrique quand on n'a pas de papier.

²⁸¹ *Ibid*, p. 184.

occidentale, 1790-1880) »²⁸² confirme le dispositif de Bravo à travers le voyageur britannique Lucas, qui a été envoyé en 1790 en Afrique du nord par l'*African association*, en relatant sa rencontre avec le shérif²⁸³ Immhammed originaire du royaume saharien de Fezzan.²⁸⁴ Cet échange a permis à l'explorateur anglais de corriger les erreurs figurant sur une carte du Sahara qu'il possédait.

Cependant, le don géographique n'est pas la seule nature du don auquel est confronté l'explorateur. Comme nous l'avons décrit précédemment, nous retrouvons les mêmes étapes du rituel dialogique dans des interactions qui n'ont pas nécessairement rapport avec la géographie. Les deux exemples étudiés et comparés relèvent d'avantage d'un droit de passage. En effet, Park et Mollien rencontrent les souverains avec l'envie de recevoir l'autorisation de passer la ville ou la frontière sans encombre.

Par ailleurs, comme j'ai pu l'illustrer, la nature du système de don et de contre-don du temps court n'est pas non plus en liaison avec la géographie. Si l'on prend l'exemple des dons de talismans, le système se caractérise par la croyance, la superstition ou bien encore le mystique.

En conséquence, plusieurs natures peuvent caractériser le procédé de dons et contre-dons dont le voyageur fait l'expérience durant son expédition. L'ensemble est englobé par un système de « *dons de l'exploration* ». Les exemples qui suivent attestent de sa pluralité.

Tout d'abord, comme l'ont démontré Michael Bravo et Isabelle Surun, le don géographique fait partie intégrante du voyage de l'explorateur. Il est important de souligner cette nature car elle est très présente dans les récits de voyage. Cela a largement pu être vérifié à travers l'analyse des récits choisis. Park, notamment, reçoit des informations importantes de la part d'un schérif de passage à Benown, lorsqu'il fut en captivité.

« Voici ce qu'il m'apprit ensuite. " Houssa est la plus grande ville que j'aie jamais vue, Walet est plus grand que Tombouctou²⁸⁵ ; [...]. De Benown à Walet il y a dix journées de marche. [...] Il faut ensuite onze jours pour se rendre de Walet à Tombouctou. [...]." Le schérif de Walet me montra de la main le sud-est, ou plutôt l'est-quart de sud, disant que Tombouctou était de ce côté-là. Je lui fis plusieurs fois répéter cette

²⁸² SURUN Isabelle, « Du texte au terrain : reconstituer les pratiques des voyageurs (Afrique occidentale, 1790-1880) », *Sociétés & Représentations*, 2006/1 n° 21, p. 213-223.

²⁸³ Titre que les mahométans donnent à un prince arabe

²⁸⁴ Région méridionale de Libye (environ 400 000 km²).

²⁸⁵ Tombouctou

indication, et il ne varia jamais de plus d'un demi-rumb de vent, c'est-à-dire qu'alors il tourna sa main un peu plus vers le sud. »²⁸⁶

Par cette citation, on remarque toutes les informations géographiques que donnent le schérif à l'explorateur, d'une importance non négligeable puisqu'il indique avec précision la direction de la mystérieuse ville de « Tombouctou »²⁸⁷. En effet, « la ville n'est alors connue qu'à travers les récits très anciens de voyageurs, arabes pour la plupart, qui la décrivent comme une immense ville édifiée en plein désert, une capitale commerciale et intellectuelle, hérissée de mosquées remarquables »²⁸⁸. Il s'agit alors d'une véritable opportunité pour l'explorateur britannique. Il en prend lui-même conscience durant l'interaction : il fait répéter plusieurs fois au local à quel endroit se situe vraiment Tombouctou depuis Benown, il recherche la précision de la localisation.

En dehors du don géographique, Mollien, par la compagnie qu'il possède avec lui durant son voyage (guide permanent, guide occasionnel ou caravane les rejoignant) a souvent l'occasion d'échanger avec les locaux et de recevoir des informations relevant de l'ordre politique, concernant les conflits actuels touchant la Sénégalie. En voici un exemple :

« Nous fûmes bientôt joints par une caravane de Toucouleurs conduisant des ânes chargés de coton, et qui vinrent partager notre repas. Après le dîner, la politique fut le sujet de la conversation ; elle me mit à même de savoir que le Fouta-Toro, le Bondou et le Fouta-Djalon ont formé une alliance pour éteindre l'idolâtrie et combattre sans relâche les païens qui ne veulent pas se soumettre aux privations auxquelles la loi de Mahomet les astreindrait, s'ils l'embrassaient. »²⁸⁹

Par ailleurs, qu'il s'agisse de Park ou de Mollien, tous deux reçoivent des informations concernant leurs prédécesseurs, ayant exploré les mêmes régions. Par exemple Mollien à Bandéia²⁹⁰ est informé sur le passage de l'expédition anglaise dans la ville, en 1817, par des femmes africaines :

« L'une d'elles m'apprit que le capitaine anglais Campbell²⁹¹, dans son expédition pour pénétrer dans

²⁸⁶ PARK Mungo, *op.cit*, p. 159.

²⁸⁷ On dit aujourd'hui Tombouctou.

²⁸⁸ FOURNIE Pierre, « Un marcheur solitaire, la longue route de René Caillié vers Tombouctou » in FOURNIE Pierre (dir.), *Les aventuriers du monde, les archives des explorateurs français (1827-1914)*, L'Iconoclaste, Paris, 2013, pp. 31-53.

²⁸⁹ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 155.

²⁹⁰ Voir figure 4.

²⁹¹ Cette expédition était partie de Rio Nunez à la fin de 1816. Peddie mourut presque aussitôt. Son

l'intérieur de l'Afrique, en 1817, avait perdu tous ses ânes, et qu'il s'était vu obliger de jeter dans la rivière de Thomine ou Dunzo la plus grande partie de ses marchandises. Pour prix des renseignements qu'elle me fournissait, cette femme me demanda un gris-gris qu'elle destinait à mettre dans son bain [...]. »²⁹²

Il s'agit de données conférant à l'explorateur un supplément d'expérience pour la poursuite de son voyage, le mettant en garde, afin qu'il ne reproduise pas les mêmes erreurs que ces prédécesseurs. Park, quant à lui, apprend des détails sur le major Houghton et notamment les raisons de sa mort. Ces informations font figure de dons à caractère à la fois historique et pratique.

Enfin, un dernier type de don revient régulièrement dans le périple du voyageur celui de la tradition, de la coutume des peuples. Ce don prend une dimension sociale puisqu'il montre un respect de la part des habitants et une volonté d'intégrer l'explorateur à la vie du village. En retour, en acceptant de recevoir les dons, il montre à son tour qu'il souhaite comprendre leurs traditions et les adopter au cours de son séjour. Park en fait l'expérience lors d'un mariage dans la ville qui le retenait en captivité.

« Bientôt lassé de ce spectacle, je m'en retournai dans ma cabane, où je commençais à m'endormir, lorsqu'une vieille femme entra, tenant une gamelle dans sa main et me disant qu'elle m'apportait un présent de la part de la nouvelle mariée. Avant que j'eusse le temps de revenir sur la surprise que me causait un tel message la vieille eut versé sur mon visage ce que contenait la gamelle. Je reconnus alors que c'était la même espèce d'eau lustrale dont les prêtres hottentots arrosent les nouveaux mariés, mais elle m'assura très sérieusement que ce don venait de la nouvelle épouse elle-même, et qu'en pareil cas les jeunes Maures non mariés recevaient toujours avec reconnaissance une faveur aussi distinguée. Je me conformai donc à l'usage ; je m'essuyai, et je chargeai la vieille de faire mes remerciements à la jeune dame. »²⁹³

Il s'agit d'un don traditionnel très important. Verser une gamelle d'eau sur les jeunes qui ne sont pas mariés fait partie du rituel de la cérémonie de mariage chez les Maures. Park, en tant que captif à Benown et homme célibataire reçoit ce don comme s'il était lui-même un Maure. Mais plus que cela, à travers un geste symbolique, il reçoit la connaissance de ce rituel traditionnel.

Au cours de son expédition et de ses rencontres avec la population de l'intérieur

successeur Campbell, fut arrêté sur les pentes du Fouta-Djalou par le refus de l'almamy et mourut à son tour. Ce fut ensuite le major Gray qui prit le commandement.

²⁹² MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 220.

²⁹³ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 155.

de l'Afrique, l'explorateur est donc soumis à divers dons, se manifestant sous des formes variables et présentant des caractères différents. Ils peuvent être de nature géographique, politique, sociale, traditionnelle ou bien encore historique et présentant un aspect pratique lorsqu'il s'agit d'informations sur les expéditions européennes précédentes. D'autres dons sont encore participatifs lorsqu'ils donnent lieu aux populations autochtones et à l'explorateur d'échanger sur leurs connaissances et leurs coutumes.

Ainsi, les « dons de l'exploration » ne présentent pas une nature spécifique, ils sont pluriels, se concrétisent sous différentes formes, mais surtout le système de dons et contre-dons est indéniablement présent à chaque rencontre, anticipée ou improvisée.

Au cours de son voyage, l'explorateur prend complètement part à ce système. Alternant successivement de statut, se positionnant en tant que donneur mais se retrouvant receveur au détour d'une rencontre inattendue, il est l'acteur de ces échanges. Il œuvre dans un rituel régulier et patient pour atteindre la satisfaction mais se surprend à offrir des cadeaux au plus démuné en signe de reconnaissance. L'explorateur, intentionnellement ou non, se forge ainsi une nouvelle image et complète la représentation que l'on lit de lui à travers l'interaction avec les natifs. Ces derniers jouent un rôle déterminant : ils sont acteurs dans le voyage. Les échanges entre l'Européen et l'Africain forgent l'image de ces deux protagonistes, mais construisent également l'exploration.

L'image de l'explorateur se construit donc progressivement au fur et à mesure que nous découvrons les aventures vécues. Lui-même nous fournit de nombreux détails sur ce qu'il ressent et par sa façon d'agir. Pour approfondir encore d'avantage cette représentation, il convient de s'interroger sur les perceptions et descriptions qu'il dessine sur la Sénégambie et ses habitants et sur ce que cette analyse peut amener à présupposer de sa nature propre, de sa connaissance, de son savoir, ses opinions personnelles.

Chapitre 3 : La pluralité du personnage de l'explorateur.

Les représentations de l'explorateur ne s'étudient pas que dans les images données ou dans les actions qu'il accomplit durant son périple. Une dernière analyse permet d'amener encore plus de largeur dans ce que renvoie cet homme solitaire.

Ces récits de voyage, de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, sont nécessairement des sources où la description possède une place importante. Remémorons-nous que Park Mungo et Gaspard Théodore Mollien ont pour volonté d' « observer les productions d'un pays si peu fréquenté, et connaître par (eux)-même les mœurs et le caractère de ses habitants. »²⁹⁴. Tous deux doivent répondre à une certaine demande afin de satisfaire la demande britannique et française. En effet, c'est à travers une période où le questionnement géographique est en plein essor, que les sociétés savantes de géographie²⁹⁵ demandent aux explorateurs de rapporter le plus d'informations possibles sur les territoires qu'ils découvrent, afin d'améliorer les cartes de l'Afrique encore très incomplètes en cette période.

Il est cependant évident que ces voyageurs ne sont pas envoyés en terres inconnues juste par simple curiosité géographique. L'*African Association* se rend compte que l'industrie britannique a besoin de « marchés et de matières premières, plutôt que le monopole d'un négoce d'outre-mer. »²⁹⁶ En effet, dans un période où les industries de textiles en Amérique et en Inde prolifèrent²⁹⁷, ils souhaitent à travers l'Afrique se renouveler. Pour permettre alors de s'orienter dans une région riche en matières premières, Park Mungo, qui s'est porté volontaire, y est envoyé pour explorer.

N'oublions pas non plus que l'ordre de mission de Gaspard Théodore Mollien est donné par le capitaine de frégate M. de Fleuriau avec des instructions bien précises. Bien qu'il doit dans un premier temps repérer les sources du Sénégal, de la rivière de Gambie et du Niger, il a également pour obligation, dans le Royaume de Bambouk²⁹⁸, de « chercher à visiter les mines d'or, à (s)'assurer de leur richesse et de leur étendue. »²⁹⁹ Bien qu'en cette période, la Restauration ne montre pas véritablement d'intérêt pour l'aventure³⁰⁰, l'objectif de Mollien, en plus d'être géographique, est bien de décrire les richesses résidant dans la région qu'il explore.

Ainsi, il n'est pas impossible de concevoir que ces voyageurs partent pour

²⁹⁴ PARK Mungo, *op.cit*, p. 34.

²⁹⁵ *African Association* et société de géographie de Paris.

²⁹⁶ PARK Mungo, *op.cit*, p. 16.

²⁹⁷ L'industrie de coton dans le sud des Etats-Unis se développe avec une grande efficacité.

²⁹⁸ Voir figure 4.

²⁹⁹ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 45.

³⁰⁰ La Restauration n'a pas véritablement d'ambition dans l'exploration et surtout ne possède pas assez d'argent pour entreprendre de telles expéditions.

analyser ces régions afin de ramener des raisons de s'y installer.

L'explorateur en cette période est alors soumis à deux rôles. L'un scientifique, l'autre plus proche du colonisateur faisant de lui un homme avec une double personnalité.

I. Un voyageur avant tout scientifique.

Il est évident qu'après la lecture de *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique et l'Afrique occidentale en 1818 vue par un explorateur français Gaspard Théodore Mollien*, on comprend que, par leurs descriptions, les deux voyageurs sont des explorateurs scientifiques.

De plus, si l'on connaît leurs vies antérieures au voyage, ce constat paraît encore plus véridique. Rappelons que Park Mungo est « médecin, assez versé en botanique, ayant pratiqué certains instruments géographiques (le quadrant) »³⁰¹. Quant à de Gaspard Théodore Mollien, même si on n'en sait pas beaucoup sur lui, Hubert Deschamps³⁰² rapporte qu'il était « fort bien instruit, grand lecteur, épris de voyages depuis la lecture de Robinson Crusoé »³⁰³ et suppose qu'il « fit de bonnes études classiques. »³⁰⁴

Par ailleurs, leur voyage s'inscrit dans une période où la science se développe. En effet, au XVIII^e siècle (ou le siècle des Lumières) le mouvement scientifique connaît un essor remarquable. La première partie du siècle apparaît comme « la naissance et le développement tumultueux de l'entreprise scientifique européenne, l'institutionnalisation et la professionnalisation de la science moderne. »³⁰⁵ Tandis que la seconde moitié voit l'essor des académies scientifiques (avec une étendue de nouvelles disciplines qui apparaît : chimie, magnétisme, l'électricisme, etc.) où travaillent des hommes comme Lavoisier, Buffon, Daubenton, etc. Enfin, durant les vingt-cinq dernières années du siècle, l'étude des sciences naturelles deviennent beaucoup plus accessibles à travers les gazettes et les journaux. Il en naît, notamment en France et en Italie, des revues destinées strictement aux sciences. Parallèlement apparaît une croissance du nombre des prix et des concours lancés par les académies afin de favoriser la recherche³⁰⁶.

Ce développement de la science et surtout cette accessibilité du savoir peut se prouver par le nombre de publication : comme le dit Daniel Roche, « quand le siècle publie de plus en plus de livres – de 500 à 1 000 titres par an vers 1715, 4 000 à la fin

³⁰¹ DESCHAMPS Hubert, *L'Europe découvre l'Afrique, Afrique occidentale 1794-1900*, Berger-Levrault, Paris, 1967, p. 35.

³⁰² Spécialiste de l'Afrique, il est l'auteur de nombreuses études historiques et ethnographiques. Il est notamment titulaire, de 1962 à 1969, de la première chaire d'Histoire de l'Afrique contemporaine à la Sorbonne.

³⁰³ *Ibid*, p. 64.

³⁰⁴ DESCHAMPS Hubert, *L'Afrique occidentale en 1818 vue par un explorateur français Gaspard Théodore Mollien*, Calmann-Lévy, Paris, 1967, p. 7.

³⁰⁵ FERRONE Vincenzo, « Science » in ROCHE Daniel, FERRONE Vincenzo (dir.), *op.cit.*, p. 332.

³⁰⁶ *Ibid*, p. 333.

du XVIII^e –, il publie aussi de plus en plus de livres scientifiques »³⁰⁷. Ceci s'explique également par le fait que les ouvrages sont de moins en moins écrits en langues anciennes. De plus les traductions augmentent avec les débats et les dialogues à travers l'Europe.

Au final, vivant dans une telle période, et ayant sûrement pu avoir accès à toute la science possible pour préparer leur voyage, il n'est pas si anodin que Park Mungo et Gaspard Théodore Mollien soient vus comme des explorateurs scientifiques. Je démontrerai alors tout d'abord comment le récit de voyage montre un véritable héritage de ce siècle des Lumières. Pour ensuite expliquer que l'explorateur est très proche de l'anthropologue apparaissant au milieu XIX^e siècle.

A. Un voyageur héritier des Lumières

Comme dit précédemment, le XVIII^e siècle marque une grande évolution dans la science et sa diffusion. Il ne faut pas non plus négliger l'apparition d'une nouvelle mentalité due aux philosophes des lumières. Ces derniers, qui voient le triomphe de la raison sur la foi et la croyance, souhaitent que les sociétés européennes accèdent au bonheur.

Park Mungo et Gaspard Théodore Mollien, par leurs descriptions sur les sociétés qu'ils visitent laissent parfois échapper des avis sur les débats de ce siècle. Comment cela se matérialise-t-il ?

1. Un voyageur philanthrope ?

« Les philosophes des diverses nations embrassant dans leurs méditations les intérêts de l'humanité entière sans distinction de pays, de race ou de secte formaient malgré la différence de leurs opinions spéculatives une phalange fortement unie contre les erreurs, contre tous les genres de tyrannie. Animés par le sentiment d'une philanthropie universelle, ils combattaient l'injustice [...] ils s'élevaient en Europe contre les crimes dont l'avidité souille les rivages de l'Amérique, de l'Afrique ou de l'Asie. »³⁰⁸

En 1794, c'est ainsi que Condorcet résumait la vision des Lumières. En effet, durant le siècle, la philanthropie devient une idée apparaissant progressivement et étant

³⁰⁷ ROCHE Daniel, *La France des Lumières*, Fayard, Paris, 1993, page 456.

³⁰⁸ HUNT Lynn, « Philanthropie » in ROCHE Daniel, FERRONE Vincenzo (dir.), *op.cit.*, p. 328.
L'historienne reprend ici une phrase de Condorcet.

étroitement liée avec l'idée du bonheur. Lynn Hunt³⁰⁹ dans son chapitre sur la « Philanthropie » dans *Le Monde des Lumières*, démontre par ailleurs, que cette idée a pour lieu d'origine l'Angleterre. « Le terme *philanthropia* »³¹⁰ y apparaît dès le XVII^e siècle et c'est à partir de la moitié du XVIII^e siècle que « *philanthropy* est couramment employé »³¹¹. En revanche, l'usage du terme en France est moins fréquent. L'historienne, dans son étude montre que « l'analyse par ordinateur des 446 textes français du XVIII^e siècle contenus dans l'ARTFL³¹² [...] révèle treize emplois de "philanthrope" ou "philanthropie" »³¹³ à travers les œuvres de Fénelon, Diderot, Chamfort, Condorcet et Chateaubriand.

Cette idée de philanthropie s'associe très bien en Angleterre avec l'anti-esclavagisme. A partir du milieu du XVIII^e siècle, des mouvements se mirent en place à Londres « pour l'abolition de la traite des Noirs et de l'esclavage en tant que système économique. »³¹⁴ Ils furent, de plus, accompagnés par des réflexions philosophiques contre l'esclavage comme *The origin of Rank* de John Millar, le poème *Slavery* de Hannah Moore et également contre la traite, notamment à travers l'ouvrage *Essay on the Impolicy of the Slave Trade* (1788) de Clarkson et la volonté de Necker qui « pensait que seule une action internationale pouvait en finir avec la traite. »³¹⁵. Au final, « à la fin du XVIII^e siècle, dans un pays d'environ 8 millions d'habitants, plusieurs centaines de milliers de personnes pétitionnent en faveur de l'abolition de la traite »³¹⁶.

En France, l'engouement anti-esclavagiste ne fut pas le même. Ceux qui défendaient cette cause étaient principalement représentés par « des laïques, des nobles libéraux »³¹⁷ comme Condorcet, Lafayette ou bien encore Mirabeau, qui créèrent d'ailleurs la Société des amis des Noirs en 1788 afin de pouvoir se comparer avec les Anglais. Sur le sujet, les philosophes français furent plus divisés que les Anglais. Dans l'*Enclopédie* par exemple, « Jaucourt condamne l'esclavage alors que d'Alembert s'en accommode »³¹⁸.

Dans une période où les abolitionnistes se démènent pour « montrer combien la

³⁰⁹ Lynn Hunt est une historienne américaine de la politique et de la culture de la Révolution Française.

³¹⁰ *Ibid*, p. 325.

³¹¹ *Idem*.

³¹² American Resource / Treasury of the French Language.

³¹³ *Idem*.

³¹⁴ *Idem*.

³¹⁵ PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *Les traites négrières. Essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, 2004, p. 262.

³¹⁶ PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *La Traite des Noirs*, Paris, PUF, p. 59.

³¹⁷ HUNT Lynn, *op.cit*, p. 325.

³¹⁸ PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *op.cit*, p. 57.

traite est infâme »³¹⁹, quand est-il alors de la pensée de voyageurs explorant une région victime de l'esclavage et de la traite ?

Park, par des descriptions précises, met en exergue les conditions des esclaves dans les villes et villages qu'ils visitent notamment lorsqu'il rend compte du caractère et des mœurs des Maures dans le chapitre XII :

« Je dois observer, à cette occasion, que la condition de ces malheureuses Négresses est excessivement déplorable. Dès la pointe du jour, elles sont contraintes d'aller chercher de l'eau dans de grandes outres qu'on appelle des *guirbas*. Il faut qu'elles charrient assez d'eau pour l'usage de leurs maîtres et pour leurs chevaux car les Maures permettent rarement qu'on mène ces animaux à l'abreuvoir. Quand l'eau est charriée, les Négresses pilent le maïs et préparent à manger ; et comme cela se fait toujours en plein air elles sont exposées à la triple chaleur du soleil, du feu et du sable. Dans les intervalles, elles balaient la tente ; elles battent la crème pour faire du beurre, et font tout ce qu'il y a de plus pénible. Malgré cela, on les nourrit mal, et elles sont cruellement châtiées. »³²⁰

Décrivant essentiellement l'esclavage, il ne fait pas mention de la traite. Avec précision, il ne se prive pas de décrire la triste situation de ces femmes esclaves, maltraitées.

Cependant, ce n'est qu'à partir du chapitre XXII qu'on peut se rendre compte de ses positions face à l'esclavage. Ce dernier s'intitulant « Observation sur la servitude et la manière dont se font les esclaves en Afrique »³²¹, met en avant l'ambiguïté de son opinion.

Il commence tout d'abord ce chapitre par une réflexion globale sur la servitude qui montre une première opinion :

« Nulle société, à quelque degré de civilisation qu'on la suppose, ne peut se passer d'une subordination quelconque, et d'une certaine inégalité, mais, toutes les fois que ces différences sont portées au point qu'une partie de la société dispose arbitrairement et des services et des personnes d'une autre portion, on peut donner à cet ordre des choses le noms de servitude. »³²²

Cette citation pose le constat que l'Écossais se fait de la servitude et permet de comprendre qu'il n'adhère pas à l'esclavage. En suivant, le champ lexical utilisé dans ce

³¹⁹ *Ibid*, p. 62.

³²⁰ PARK Mungo, *op.cit*, p. 169-170.

³²¹ *Ibid*, p. 284.

³²² *Idem*.

chapitre est très proche de l'injustice. Il y décrit une « triste condition »³²³, la « dureté »³²⁴, des « malheureux esclave(s) »³²⁵, etc. En finissant de décrire « ce système d'esclavage »³²⁶, le lecteur peut sentir son envie de changement face à cela, notamment lorsqu'il déclare qu'il ne s'agit pas d' « une institution moderne. »³²⁷

En revanche, que pense-t-il de la traite négrière ? La dernière phrase du chapitre révèle une position qui n'entre pas en accord avec la pensée abolitionniste en Angleterre.

« Si l'on me demandait ce que je pense de l'influence qu'une discontinuation de ce commerce produirait sur les mœurs de l'Afrique, je n'hésiterais point à dire que, dans l'état d'ignorance où vivent ses habitants, l'effet de cette mesure ne serait, selon moi, ni si avantageux ni si considérable que plusieurs gens de bien aiment à se le persuader. »³²⁸

Cette citation montre l'ambiguïté qui réside dans la pensée de Park. Dénonçant l'esclavage, il n'exprime cependant pas que l'abolition de la traite engendre des effets bénéfiques pour les sociétés qu'il visite et pour l'Europe.

Au final, comme le relève Adrian Adams, ce qu'il dit « sur la question du jour, celle de la traite des esclaves, qui divise l'Association » ne peut plaire à personne : « ni aux Abolitionnistes », notamment par sa phrase concernant le peu d'effet avantageux qui produirait l'abolition de la traite, « ni aux pro-esclavagistes, parce que son témoignage montre qu'en Afrique la condition d'esclave relève d'un rapport social qui subvertit la traite en transformant des hommes en choses. »³²⁹

Gaspard Théodore Mollien, essaye d'aborder la question avec un certain recul. Il est important de comprendre que depuis 1807 une succession d'abolition de la traite des Noirs semblent se faire, tout d'abord impulsé par la Grande-Bretagne. Suit ensuite les États-Unis en 1808, puis la France par le décret du 29 mars 1815, confirmer ensuite par l'ordonnance royale le 8 janvier 1817 et le 15 avril 1818. Ces derniers n'abolissent pas véritablement la traite puisque jusque dans les années 1820, des négriers français perdurent encore depuis Nantes et Bordeaux, bafouant ouvertement la loi.

Bien que des lois d'abolitions soient édictées et que les revendications des

³²³ *Idem.*

³²⁴ *Idem.*

³²⁵ *Ibid*, p. 285.

³²⁶ *Ibid*, p. 293.

³²⁷ *Idem.*

³²⁸ *Idem.*

³²⁹ ADAMS Adrian, « Préface » in MUNGO Park, *op.cit*, p. 18.

mouvements abolitionnistes semblent avoir des conséquences, il demeure toujours, cependant, des commerces de traite des Noirs pendant le voyage de Mollien. C'est notamment à travers ce sujet qu'il essaye d'apporter sa pensée.

« On peut juger par ce trait, comme par beaucoup d'autres que l'abolition de la traite des Noirs n'est pas près de produire encore les heureux résultats qu'on attend. En effet, en Afrique comme en Asie, partout il n'y a ni prisons, ni hôpitaux, ni bagnes, ni travaux publics, l'esclavage doit subsister encore longtemps [...].

L'abolition de la traite des Noirs est une mesure grande, généreuse, digne d'un siècle éclairé, mais illusoire, jusqu'à ce que l'on puisse forcer les Maures à s'y souscrire. Je m'explique : les nègres vendent à ceux-ci³³⁰ les captifs qu'il est défendu aux Blancs d'acheter ; et tel roi, qui avait un revenu suffisant pour l'entretien de sa cour avec deux cents prisonniers vendus six cents francs pièce aux Européens, fait à présent de plus fréquentes incursions chez ses voisins, et chez ses sujets même, pour doubler le nombre de ses esclaves et avoir toujours le même revenu, puisque les Maures ne paient un captif que la moitié du prix qu'en donnait un Européen. L'humanité gémit de ces vérités affreuses, mais la raison est obligée de les publier, afin qu'on trouve des moyens plus sûrs pour réaliser un plan que l'humanité a tracé. »³³¹

Mollien est en accord avec le fait de vouloir abolir la traite. Mais il y présente cela comme une mesure « illusoire ». En effet, il y explique que l'abolition de cette institution dans les pays européens n'engendrera en rien la fin de l'esclavage en Afrique, qui continuera notamment par l'action des Maures. Il voit la réalisation de cette mesure s'accomplir sur le long terme, « jusqu'à ce que l'on puisse forcer les Maures à s'y souscrire ». En conséquence, bien qu'il voit dans la fin de la traite des Noirs une mesure « grande, généreuse, digne d'un siècle éclairé », il démontre qu'elle engendrerait le développement d'un commerce encore plus important à l'intérieur de l'Afrique.

À travers cette opinion, il rejoint ainsi de nombreux hommes qui défendaient l'idée d'une immaturité et d'une infériorité des Africains, expliquant ainsi pourquoi la traite devait continuer. Le philosophe anglais David Hume était de cet avis, Saint-Simon « eut des mots très durs à l'encontre des Noirs », mais également Hegel « ne croyait pas que les peuples d'Afrique noire pussent avoir une véritable histoire »³³².

Bien que la traite finisse par se terminer et que l'abolition de l'esclavage ne soit réalisé bien des années plus tard (les Britanniques y arrivent le 28 août 1833 avec le *Slavery abolition act* tandis que les Français ne signent le décret de l'abolition de

³³⁰ Les pays européens.

³³¹ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 76.

³³² PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *Les traites négrières. Essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, 2004, p. 254-255.

l'esclavage que le 27 avril 1848), la colonisation qui suit est loin d'avoir supprimé les inégalités. La distinction des races y est largement effectuée. En effet, la supériorité des Blancs à l'égard des Noirs fut une pensée qui dura encore longtemps dans le XIX^e puis le XX^e siècle.

On sent alors, à travers les récits de voyage, des sentiments de philanthropie *via* des descriptions dénonçant la situation des esclaves en Sénégambie (surtout par Park). Néanmoins, ni le Britannique, ni le Français ne montrent une volonté d'abolir la Traite des Noirs. Le premier y explique que cela ne présenterait aucun avantage pour les pays qui en sont victimes et pour les Européens. Mollien, ensuite, met en exergue que la discontinuation de cette mesure engendrerait un développement de ce commerce par les Maures qui profiteraient de cette situation.

En conséquence, l'explorateur de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, imprégné d'un débat du siècle des Lumières concernant la traite des Noirs ainsi que l'esclavage, démontre la sensibilité de ce sujet en ne s'établissant ni pour les abolitionnistes, ni pour les pro-esclavagistes.

2. L'explorateur et la connaissance des Lumières.

Probablement par leurs études, que l'on sait (pour Park) ou que l'on devine (pour Mollien), les explorateurs ont des connaissances développées lors du XVIII^e siècle. Par les nombreuses mentions d'auteurs ou de scientifiques, je suis parvenu à comprendre qu'au-delà de l'image du voyageur, l'explorateur était un homme au savoir scientifique étendu.

A partir du récit de voyage, on peut saisir que la connaissance de Mollien et de Park est très élaborée dans le domaine des sciences naturelles (botanique, géologie, minéralogie et zoologie). Le Français, tout d'abord, montre cet aspect en essayant de défaire une idée reçue très européenne :

« L'âne de Cayor est très fort et très sobre. Le mien était de ce pays ; les services qu'il m'a rendus exigent de ma reconnaissance quelques mots pour venger l'honneur de sa race, constamment outragée par l'Européen, malgré l'éloquent plaidoyer de Buffon en sa faveur. Il est même l'objet continuel des plaisanteries des nègres, qui cependant retirent de grands avantages de ses services pour traverser leurs

contrées désertes. »³³³

Cette analyse de l'âne semble montrer une chose importante. En faisant mention de Buffon, il exprime sa connaissance de l'ouvrage le plus réputé de Georges Louis Leclerc comte de Buffon : *Histoire naturelle* publié entre 1749 et 1767, dont le plaidoyer qu'il évoque doit faire partie du tome *Histoire des quadrupèdes*. L'auteur est un naturaliste, écrivain et philosophe français. Il n'a pas été un philosophe comme a pu l'être Voltaire ou d'autres, mais son rôle dans le siècle des Lumières fut tout de même essentiel puisqu'il a développé une science débarrassée de la religion « en affirmant l'unité de l'espèce humaine, en parsemant son œuvre de remarques inspirées de l'esprit philosophique. »³³⁴

Cependant, la connaissance de cet ouvrage n'est finalement pas si exceptionnelle que cela, puisque comme je l'ai dit auparavant, la fin du XVIII^e siècle marque une période où la publication des ouvrages scientifiques augmente considérablement. Or, l'*Histoire naturelle* de Buffon représente un exemple de publication spectaculaire durant la seconde moitié du siècle : « 38 volumes rétribués par l'État, 600 livres, une édition étalée de 1749 à 1789, rééditions et contrefaçons immédiates »³³⁵. En revanche, Mollien démontre véritablement sa connaissance appuyée des sciences de la nature, lorsqu'il fait mention d'un autre scientifique de l'époque :

« Ce fut pour la première fois que j'aperçus le baobab, cet arbre énorme qu'Adanson a décrit, et qui porte son nom³³⁶. J'en mesurai un ; il avait quarante pieds de circonférence. Dépouillé en ce moment de son feuillage, il ressemblait à une immense tour en bois. Cette masse imposante est le seul monument d'antiquité qu'on rencontre en Afrique. »³³⁷

Mollien part déjà avec la connaissance de certains arbres, notamment ici le baobab que Adanson décrit. Ce dernier est un grand naturaliste et botaniste français du siècle des Lumières qui séjourna notamment au Sénégal de 1749 à 1753. De retour en France, il a pour ambition de répertorier toutes ces connaissances qui sont pour le moins gigantesques. Il publie en 1757 *Histoire naturelle du Sénégal. Coquillages. Avec la*

³³³ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 70.

³³⁴ ROGER Jacques, « BUFFON GEORGES LOUIS LECLERC comte de (1707-1788) », *Encyclopædia Universalis*[en ligne], consulté le 4 avril 2014. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/georges-louis-buffon/>

³³⁵ ROCHE Daniel, *op.cit*, p. 457.

³³⁶ *Adansonio digita*.

³³⁷ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 58-59.

relation abrégée d'un voyage fait dans ce pays, Famille des Plantes en 1763-1764 et enfin des études sur les arbres avec des monographies notamment sur le Baobab³³⁸. Cependant, son projet fut loin d'être abouti tant il avait à faire savoir. Il est pourtant considéré comme un scientifique fondamental dans l'histoire des sciences de la nature. Il a permis à cette dernière de véritablement se développer car il « fut le premier à donner *effectivement* une méthode *naturelle* de classification botanique »³³⁹. Il s'engage par ailleurs dans une concurrence assez vaine avec *l'Encyclopédie* de Diderot et *l'Histoire Universelle* de Buffon. Adanson, par sa volonté de faire progresser la science de la nature, est donc un homme profondément ancré dans le siècle des Lumières.

Le fait que Mollien ait lu au moins une partie de l'œuvre de ce scientifique montre tout d'abord une nouvelle preuve dans sa préparation méticuleuse avant son voyage, mais également qu'il possède un héritage important des hommes des Lumières.

Cependant, les mentions de Buffon et d'Adanson ne se suffisent pas à elles-mêmes. La connaissance de Mollien en sciences naturelles doit également se confirmer par les analyses qu'il pratique.

En effet, son texte est fortement nourri de descriptions très précises relevant de savoirs naturalistes. En voici par exemple une :

« Parmi les espèces nouvelles d'arbres, je ne remarquai que la rote, dont la fleur répandait un parfum aussi délicieux que celui de la rose ; le beb, dont le feuillage ressemble à celui de notre platane ; son écorce est tendre et blanche ; son bois est rouge et sert aux marchands pour fabriquer les entraves qu'ils mettent aux pieds de leurs esclaves. L'arbre à encens s'y trouvait aussi, son écorce est d'un brun foncé ; il est épineux. Les ébéniers, les gommiers étaient surtout très communs. Il est assez singulier de voir des arbres de la même espèce être dans le même temps, les uns en fleurs, les autres sans feuilles, quelques-uns même avec des fruits. »³⁴⁰

Sa façon claire de décrire ne laisse pas vraiment de doute sur ses connaissances. Il énumère les arbres qu'il voit et en donne des observations assez concises.

Parallèlement, pendant la lecture du récit de voyage de Park Mungo, j'ai pu me rendre à l'évidence de la grande curiosité que le Britannique avait pour les sciences naturelles. Cette passion dépasse celle de Mollien puisqu'en plus de décrire les plantes

³³⁸ CARTERET Xavier, « Michel Adanson au Sénégal (1749-1754) : Un grand voyage naturaliste et anthropologique du Siècle des lumières », *Revue d'histoire des sciences*, 2012/1 Tome 65, p. 18.

³³⁹ *Ibid*, p. 3.

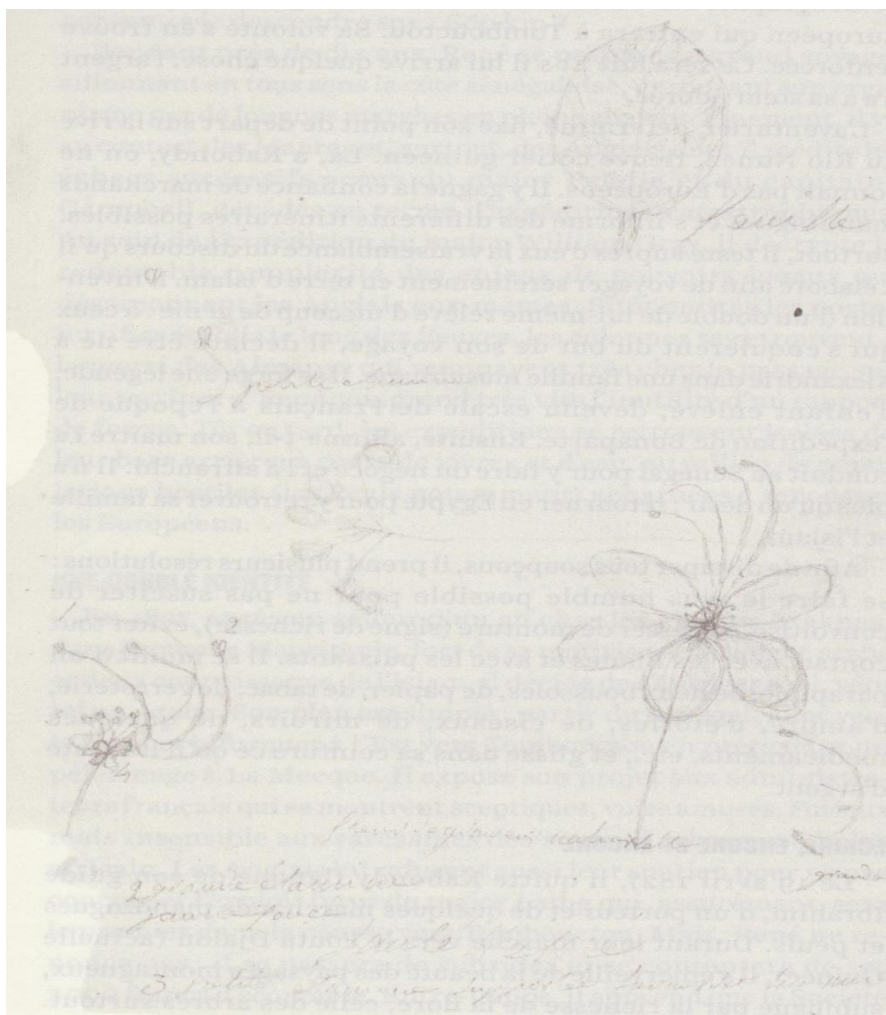
³⁴⁰ MOLLIEN Gaspard Théodore, p. 154-155.

ou les animaux, son côté « assez versé en botanique »³⁴¹ se démontre clairement par une démarche scientifique.

« Cependant cette fièvre n'était pas aussi violente qu'auparavant, et au bout de trois semaines je fus en état de profiter des beaux jours pour renouveler mes excursions botaniques. Lorsque la pluie ne me permettait pas de sortir, je m'amusais à dessiner des plantes. »³⁴²

Bien que je n'ai pu retrouver des croquis de végétaux qu'il avait dessinés, l'accès à ceux de René Caillé, l'autre explorateur français du début du XIX^e siècle, m'a permis de me donner une idée de ce que pouvait être les dessins de Park.

Croquis extrait des notes de voyage de René Caillé



Source : FOURNIE Pierre (dir.), *Aventuriers du monde. Les archives des explorateurs*

³⁴¹ DESCHAMPS Hubert, *L'Europe découvre l'Afrique, Afrique occidentale 1794-1900*, Berger-Levrault, Paris, 1967, p. 35

³⁴² PARK Mungo, *op.cit.*, p. 40.

français – 1827-1914, Paris, l'Iconoclaste, 2013, p. 36.

Ces croquis révèlent la volonté de l'explorateur de représenter les fleurs. On perçoit l'envie de diffuser ce qu'il voit. Cependant, Caillé était considéré comme un voyageur n'ayant que très peu de connaissances en botanique. Il ne donne pas le nom scientifique des plantes qu'il dessine et les reproduit maladroitement. On imagine alors que les croquis réalisés par Park, qui est un connaisseur en sciences naturelles, sont bien plus scientifiques.

On sent alors que les connaissances du Britannique en botanique sont encore plus approfondies que celles de Mollien. Rappelons qu'Adrian Adams le décrit comme un homme « ayant une formation médicale... et des connaissances en histoire naturelles »³⁴³. S'il a pu compléter ses informations pendant la rédaction du récit, il est cependant indéniable qu'il possède un savoir dans ce domaine. La suite du texte montre qu'il connaît en effet très bien les végétaux, leurs noms latins et leurs caractéristiques, comme le démontre notamment cette description :

« Il me parut très singulier que, dans la saison où nous étions, les bords du Falémé fussent couvert de beaux champs de millet. Mais en examinant ce millet de plus près je m'aperçus qu'il n'était pas de la même espèce que celui qu'on cultive sur les bords de la Gambie. Les gens du pays l'appellent *manio*. Il croît dans le temps sec, et on le recueille dans le mois de janvier. Cette plante produit beaucoup, et comme sa tête est très inclinée les botanistes lui ont donné le nom de millet recourbé³⁴⁴. »³⁴⁵

Cette citation démontre la connaissance indéniable de l'explorateur dans ce domaine. Il sait reconnaître différentes plantes d'une même espèce, leurs caractéristiques particulières et les noms que les scientifiques leur donnent.

N'ayant mis en exergue que des exemples démontrant les savoirs en botanique, il ne faut pas oublier que les deux voyageurs s'appliquent également à décrire tout ce qui concerne la zoologie (c'est-à-dire les différents animaux qu'ils peuvent croiser), la minéralogie (Mollien ramène d'ailleurs avec lui des échantillons de minéraux³⁴⁶) ou bien encore ils ne lésinent pas sur les analyses géologiques.

Afin de mieux comprendre pourquoi ces descriptions font de l'explorateur un héritier du siècle des Lumières, il faut savoir qu'à partir de la seconde moitié du XVIII^e

³⁴³ ADAMS Adrian, *op.cit*, p. 16.

³⁴⁴ Ou bien *Holcus cernuus* comme le dit Park en note de bas de page.

³⁴⁵ PARK Mungo, *op.cit*, p. 76.

³⁴⁶ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 35.

siècle, les sciences naturelles sont devenues grâce aux journaux et aux gazettes un « phénomène à la mode »³⁴⁷. En effet, toutes les nouveautés comme la découverte de planètes ou les succès des ballons aérostatiques étaient mises en lumière au grand public. Cette mode s'explique également par le fait qu'« au XVIII^e siècle, les missions naturalistes furent particulièrement nombreuses »³⁴⁸. Ainsi, par les informations qu'il rapporte, l'explorateur montre une volonté de rester sur la continuité du XVIII^e siècle.

Cependant, les sciences naturelles ne constituent pas le seul domaine de connaissance que met en valeur le siècle des Lumières. D'autres mentions d'auteurs, cependant plus rares, montrent l'étendue du savoir de l'explorateur. La lecture et l'analyse du récit de Mollien ont notamment dévoilé qu'il avait lu La Fontaine³⁴⁹.

Quant à Park, il mentionne deux fois un grand auteur anglais, Samuel Richardson³⁵⁰. Ce dernier est reconnu comme un des plus grands écrivains britanniques du XVIII^e. Alors qu'il fut apprécié en Angleterre, il le fut encore plus en France. Diderot d'ailleurs le considérait fort bien et écrivit *Éloge à Richardson* en 1762. L'auteur anglais a fortement participé aux mouvements des Lumières en Angleterre (*The Enlightenment*), notamment avec son œuvre *Pamela* et a participé, comme l'exprime Park à l'écriture d'une grammaire arabe.

Ainsi, les deux explorateurs par de nombreuses citations et mentions dans leurs récits montrent tout le legs du siècle des Lumières. Cela donnant en conséquence l'impression que le voyageur effectue un véritable travail de naturaliste. Cependant, ce domaine d'étude ne représente pas le seul pouvant intéresser Park et Mollien. En effet, ces derniers participent à travers leur exploration à étudier une science qui ne prendra son essor véritable qu'à partir de la moitié du XIX^e siècle, celle de l'Homme.

B. L'explorateur, proche de l'anthropologue ?

Dans une période où la science de l'Homme commence à prendre jour, le voyageur dans son récit de voyage effectue un véritable travail anthropologique sur les sociétés qu'il rencontre dans l'intérieur de l'Afrique.

Même si l'on sait que le développement de cette science s'accélère

³⁴⁷ ROCHE Daniel, FERRONE Vincenzo (dir.), *op.cit.*, p. 333.

³⁴⁸ CARTERET Xavier, *op.cit.*, p. 8.

³⁴⁹ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 105.

³⁵⁰ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 73.

particulièrement à partir de la moitié du XIX^e siècle, avec notamment en France la création de la société d'anthropologie de Paris en 1859, déjà commence à partir du milieu de 1770 un intérêt pour ce domaine.

En effet, le tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle constitue une période charnière dans l'histoire des sciences et des idées. Beaucoup de scientifiques aujourd'hui (historien, linguiste, anthropologue, etc.) s'intéressent à ces années pour comprendre l'origine de leur discipline. Un des éléments pertinent qui ressort de ces intérêts est que « l'homme et les diverses sociétés humaines deviennent, pendant ces années les objets d'une attention foisonnante qui se traduit par la multiplication des approches d'étude : de l'analyse des langues primitives ou orientales aux récits de voyage, de la médecine à l'histoire, de la pédagogie à la statistique départementale, "la science de l'homme" s'impose progressivement comme une notion centrale dans l'arbre des connaissances »³⁵¹. Buffon dans son *Histoire naturelle*, le britannique William Jones en créant en 1784 la société asiatique du Bengale (*The Asiatick Society of Bengal*), et bien d'autres scientifiques, participent au commencement de l'étude sur l'homme. De plus apparaît en France « la société des Observateurs de l'homme dont le personnel se regroupe à partir de 1800 autour d'un ambitieux projet scientifique ; la construction d'une Anthropologie, c'est-à-dire d'une connaissance de l'homme considéré comme un objet physique, moral et intellectuel »³⁵². Bien que cette société disparaisse en 1810 elle introduit véritablement la science de l'homme.

Voyageant durant cette période ou juste après (Mollien en 1818), il semble alors normal que l'explorateur soit influencé par cette nouveauté. Il en ressort d'ailleurs, à travers le récit de voyage, de longues descriptions sur les sociétés Africaines mais aussi sur l'apparence de ces habitants (même si ce n'est pas aussi précis que cela pourra l'être à la fin du XIX^e siècle) mettant en exergue les deux types d'anthropologie, physique et sociale.

1. Les sociétés africaines décrites avec précision.

Autant Mollien que Park, les deux explorateurs ne lésinent absolument pas quant à la description des peuples, des villes et villages, de tout ce qui touche les sociétés

³⁵¹ CHAPPEY Jean-Luc, « De la science de l'homme aux sciences humaines : enjeux politiques d'une configuration de savoir (1770-1808) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2006/2 n° 15, p. 44.

³⁵² CHAPPEY Jean-Luc, « L'anthropologie et l'histoire naturelle de l'homme en 1800. Les enjeux d'un héritage », *Annales historiques de la Révolution française*, 320 | avril-juin 2000, p. 47

africaines qu'ils peuvent rencontrer. Les descriptions que l'on peut appeler anthropologiques correspondent d'ailleurs aux plus nombreuses que l'on peut trouver dans le récit de voyage. Le lecteur peut d'ailleurs ressentir un véritable engouement pour toutes les analyses qu'ils font, chaque description d'un peuple peut prendre plusieurs pages.

Dans le récit de Gaspard Théodore Mollien, ces observations commencent avec le pays de Cayor³⁵³ et ses habitants Iolofs. Très peu de choses manquent à la description. Le voyageur commence par les décrire physiquement : « Ces Iolofs sont tous d'une taille élevée ; leurs formes et leurs traits ont beaucoup de régularité et de noblesse »³⁵⁴. Cette citation montre ainsi l'intérêt premier qu'il y avait pour l'anthropologie physique. Ensuite, une analyse de leur caractère est explicitée : « Le peuple de Cayor est vif, très gai, réfléchit peu, ne pense jamais à l'avenir pour ses besoins. C'est toujours au lendemain qu'il remet ses affaires »³⁵⁵. Il continue ensuite sur leur mode de vie durant l'année, leur manière de faire la guerre, les droits du souverain de Cayor, les esclaves, leur manière de se vêtir, de se nourrir, leurs activités où « la danse est leur passion favorite »³⁵⁶, « l'éducation des enfants »³⁵⁷, les réactions face à la mort, face à leurs origines, leurs habitations, les aspects du commerces et de la justice. Enfin, l'analyse se termine par leurs pratiques religieuses (avec notamment une longue description sur les marabouts³⁵⁸). On perçoit, en vérité, une volonté de décrire chaque aspect des villes, des habitants, des peuples qu'il rencontre.

La description est même parfois illustrée par une gravure, notamment lors de son passage dans le Fouta-Toro. Alors que ce peuple était en pleine guerre Mollien en profita pour y décrire l'armée et la dessiner :

« Cette petite armée présentait un coup d'œil assez imposant, car tous les hommes du Fouta-Toro ont pour la guerre un costume semblable à celui des mamelouks. Tous ces turbans blancs et ces robes de la même couleur, ces chevaux, qui au nombre de trois cent, marchaient sur deux lignes, comme dans un de nos escadrons, produisaient un effet magnifique. Par derrière la cavalerie venaient les fantassins, la plupart armés de fusils. Toutes ces troupes pouvaient s'élever à douze cents hommes. »³⁵⁹

³⁵³ Voir figure 4.

³⁵⁴ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 72.

³⁵⁵ *Ibid*, p. 73.

³⁵⁶ *Ibid*, p. 77.

³⁵⁷ *Idem*.

³⁵⁸ *Ibid*, p. 84.

³⁵⁹ *Ibid*, p. 145.

Pour illustrer cela, voici la gravure de l'armée, très similaire à la description qu'en fait Mollien :

L'armée du Fouta-Toro.



Source : DESCHAMPS Hubert, *L'Afrique occidentale en 1818, vue par un explorateur français*, Gaspard Théodore Mollien, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1967.

En effet, on y retrouve la cavalerie, les fantassins, tous vêtus de robes et de turbans blancs. De plus, l'effet de nombre est d'ailleurs très bien représenté sur cette gravure, donnant une vision comme le dit Mollien « assez imposante ». En même temps, l'image illustre également les cases en arrière-plan que le voyageur décrit de nombreuses fois.

Au final, on peut se rendre compte d'une véritable envie d'informer à travers son récit sur les cultures des sociétés qu'il rencontre. Alors que les anthropologues du milieu du XIXe siècle avaient la photographie pour saisir l'image représentative de leurs études, le Français, qui ne peut utiliser que la gravure, montre cependant qu'il avait saisi l'importance de l'image comme source pour approfondir la science de l'homme.

Bien évidemment, il ne décrit pas que le peuple du pays de Cayor et l'armée du Fouta-Toro à travers son récit. Toutes les autres villes et sociétés que l'explorateur visite ont fait l'objet d'une attention: les Poules, les Toucouleurs, les villes du Fouta-Djalon ou bien encore sur le Bondou.

Park Mungo montre tout autant d'engouement pour la description sociale. Les exemples sont également trop nombreux pour tous les citer. Le Britannique relate notamment au début de son récit un aperçu sur « les habitants des bords de la rivière de la Gambie »³⁶⁰. Il y décrit « les Feloups, les Yolofs, les Foulah et les Mandingues. »³⁶¹.

Cependant, l'exemple qui m'a paru le plus apte à montrer le caractère anthropologique de l'explorateur britannique est celui des Maures. Étant captif chez ce peuple, il fut en effet très bien placé pour donner une analyse précise de cette société. Il intitule même la première partie de son chapitre XII : « Réflexions sur le caractère et les mœurs des Maures. »³⁶². Il y décrit tout d'abord l'organisation des tribus de ce peuple dans la partie de l'Afrique qu'il explore, les armes qu'ils possèdent, la religion qu'ils pratiquent ; en effet ce sont des « mahométans rigides »³⁶³. Vient ensuite l'éducation des enfants, en distinguant fille et garçon. Il s'interroge également sur la notion de beauté des femmes chez ce peuple, mais aussi les occupations de ces dernières. Il poursuit avec « l'habillement des Maures »³⁶⁴, les maladies qui les touchent, le droit qu'ils pratiquent et les richesses qu'ils possèdent. Enfin Park termine par décrire le roi qui « est toujours vêtu d'étoffes bien plus belles que celles des autres Maures. »³⁶⁵, les différents impôts qu'il perçoit et l'armée constituant ses forces. Tout cela représente plus de la moitié du contenu du chapitre XII.

Bien que le récit de voyage de Mungo Park ne possède pas d'image représentative des sociétés qu'il rencontre, la description, très précise et complète, se suffit à elle-même. C'est d'ailleurs une caractéristique particulièrement marquante que l'on peut également distinguer chez Mollien. On perçoit une volonté chez l'explorateur de décrire chaque domaine de la société. Qu'il s'agisse d'une analyse physique (proche d'ailleurs de l'anthropologie du corps qui se développe particulièrement à partir de la moitié du XIX^e siècle), des mentalités, des coutumes ou bien encore des pratiques, le voyageur possède une volonté de « faire du terrain »³⁶⁶ comparable, de nos jours, aux anthropologues.

³⁶⁰ PARK Mungo, *op.cit*, p. 45.

³⁶¹ *Idem*.

³⁶² *Ibid*, p. 166.

³⁶³ *Ibid*, p. 167.

³⁶⁴ *Ibid*, p. 170.

³⁶⁵ *Ibid*, p. 171.

³⁶⁶ LEMONIER Pierre, « L'anthropologue du lointain : vie quotidienne et rituels dans une société de Papouasie Nouvelle-Guinée », conférence de l'UTLA à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, 11/04/2014.

De plus, les descriptions de l'explorateur se rapprochent des études de l'anthropologue de la fin du XIX^e siècle. Bien que les analyses ne soient pas aussi approfondies, deux thèmes centraux de l'anthropologie reviennent régulièrement à travers les écrits de Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien : la croyance et la parenté. Le premier domaine, qui fut déjà l'objet d'une analyse à travers les talismans, représente une importante part dans la curiosité du voyageur. « La croyance d'un Dieu »³⁶⁷ constitue la déduction principale que relatent les récits de voyage. Cependant, suivant les peuples, la foi est plus ou moins prononcée, ainsi que, comme on a pu le voir, le rejet du chrétien.

La parenté ensuite, constitue une approche retranscrite à travers le mariage. Plusieurs cérémonies y sont décrites par les deux explorateurs. Mollien, par exemple, lors de la traversée du Bondou dans la ville de Santimatou est témoin d'un de ces épisodes :

« Je revenais, lorsqu'un bruit confus que j'entendis me fit juger que la mariée allait quitter ses parents pour passer dans les bras de son époux ; je hâtai le pas, et je fus témoin de la douleur de la jeune personne ; je la trouvai enveloppée dans ses pagnes, moins parée que ses compagnes, et couchée entre les jambes de sa mère. Les vieillards et les femmes les entouraient, et les grands-parents étaient assis à leurs côtés. »³⁶⁸

Cette citation met en exergue la grande curiosité de Mollien a assisté à ce genre de cérémonie. Mais de plus, démontre que la fille, une fois mariée, est obligée de vivre à son époux. Enfin, sa réaction laisse supposer qu'il s'agit d'un mariage arrangé.

Mungo Park, quant à lui, apporte des informations sur la vie de ces ménages :

« Les Nègres, comme on l'a dit souvent, soit mahométans, soit païens, adoptent le système de la pluralité des femmes. Les mahométans seuls sont, par leur religion, bornés à quatre. Comme le mari paie pour chaque femme qu'il prend un très grand prix, il exige de toutes beaucoup de déférence et de soumission et les traite plutôt comme des servantes à gage que comme des compagnes. Ce sont elles cependant qui ont la conduite des affaires domestiques. [...] et, quoique les maris, en Afrique, exercent sur leurs femmes une grande autorité, je n'ai point observé, en général, qu'ils les traitassent durement. [...] Ils permettent à leurs femmes de jouir de tous les divertissements publics, et rarement elles abusent de cette liberté, car, quoique les femmes nègres soient gaies et vives, elles ne sont nullement adonnées à l'intrigue. »³⁶⁹

³⁶⁷ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 272.

³⁶⁸ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 183.

³⁶⁹ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 268.

Dans un premier temps, on note à travers cette analyse qu'une polygamie limitée est pratiquée dans les régions de la Sénégambie. Dans un second temps, il remarque que malgré la soumission que les femmes doivent porter à leur mari, elles ont une certaines indépendances dans le ménage. Élément qui est d'ailleurs confirmé par Mollien lorsqu'il assiste à une scène de ménage chez les Poules où la femme domine indéniablement son mari :

« La soumission de cet homme aux ordres de sa femme, malgré le désir qu'il avait de me suivre, me surprit beaucoup. Au reste, cette scène me fit voir que, chez les Poules, les femmes ont plus d'ascendant sur les hommes que dans les autres États nègres. »³⁷⁰

Ce constat rejoint ainsi celui défendue par Goody dans *Production and reproduction* (1976) qui explique qu'une plus grande égalité sociale et une relative indépendance des femmes existe en Afrique, notamment dans les régions très pauvres économiquement³⁷¹.

Il convient maintenant de s'interroger sur la méthode qui leur permette de donner des descriptions aussi précises. Bien que la simple observation constitue une pratique de l'explorateur, j'ai pu comprendre après d'attentives analyses du récit de voyage que l'interaction et l'utilisation des locaux comme témoins permettent véritablement d'approfondir les descriptions.

2. Pratiques scientifiques de l'explorateur.

Afin d'analyser correctement les sociétés qu'il rencontre, comment l'explorateur s'y prend-il ? Comme tout voyageur, ses yeux constituent un outil primordial quant à l'analyse. Il me semble cependant que ceci constitue une première phase de l'observation. Afin de compléter cette dernière, une seconde est requise permettant d'amener une réflexion plus profonde dans les informations que donne l'explorateur ; il s'agit alors de l'interaction.

³⁷⁰ MOLLIEN Gasprd Théodore, p. 256.

³⁷¹ DELIEGE Robert, *Anthropologie de la famille et de la parenté*, Paris, Armand Colin, 2011 (troisième édition), p. 106.

Ann Laura Stoler et Frederick Cooper, dans *Repenser le colonialisme*, mettent en avant une étude à partir de l'expérience des dominants et des dominés et où ils invitent « les chercheurs à aborder plus directement la tendance des politiques coloniales à opérer une nette distinction entre colonisateurs et colonisés, sans toutefois tomber eux-mêmes dans une conception aussi manichéenne »³⁷². A travers l'exploration, il s'agit alors de participer à ce renouveau en étudiant ce thème à travers l'expérience des visiteurs et des visités. Il ne s'agit plus de se poser des questions uniquement sur l'explorateur mais également de se demander quel rôle joue le natif, en quoi son jugement est-il important dans la vision du voyageur européen.

A travers les récits de voyage de Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien, j'ai pu constater une grande volonté chez l'explorateur d'en apprendre toujours plus au près des locaux sur les sociétés de l'intérieur de l'Afrique. Les nombreuses discussions notamment qu'il peut avoir avec les populations africaines lui permet d'en savoir plus. Par exemple, lorsque Mollien se retrouve avec une caravane de Toucouleurs qui les avait rejoints sur le chemin :

« Après le dîner, la politique fut le sujet de la conversation ; elle me mit à même de savoir que le Fouta-Toro, le Bondou et le Fouta-Djalou ont formé une alliance pour éteindre l'idolâtrie et combattre sans relâche les païens qui ne veulent pas se soumettre aux privations auxquelles la loi Mahomet les astreindrait, s'ils l'embrassaient.

Cette guerre sacrée, plus que toute autre cause, fournit la quantité innombrable d'esclaves que les marchands nègres vendent aux Maures ; elle est devenue aussi un puissant moyen pour les sectateurs du Coran d'étendre leur religion ; la rapidité de leurs succès doit faire présumer que les missionnaires chrétiens du cap de Bonne-Espérance rencontreront des musulmans bien avant qu'ils aient eux-mêmes pu pénétrer dans le centre de l'Afrique. »³⁷³

Au final, après une simple rencontre, une discussion avec des locaux permet à l'explorateur français d'en savoir plus sur la cause des guerres qui règnent dans la partie de l'Afrique qu'il visite et les conséquences que ces dernières peuvent avoir.

Quant à Park, il précise régulièrement, avant de faire des descriptions, que c'est une information qu'il a su d'un local. Il emploie régulièrement en effet des phrases comme : « J'apparis par ce marchand »³⁷⁴. Il profite souvent de ce type d'homme qui circule dans l'Afrique pour en apprendre toujours plus. L'un des exemple les plus

³⁷² COOPER Frederick et STOLER Ann Laura, *Repenser le colonialisme*, Paris, Payot, 2008, p. 13.

³⁷³ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 155.

³⁷⁴ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 314.

illustratifs de cet apprentissage par le local se trouve vers la fin du récit de voyage lorsque l'explorateur se situe à Malacotta dans le royaume Manding³⁷⁵ :

« Une troupe de ces habitants était revenue depuis peu d'une expédition de commerce de ce genre et avait apporté des détails concernant une guerre entre Almami Abudalkader, roi de Fouta-Torra, et Damel, roi des Jallofs. Les événements de cette guerre devinrent bientôt le sujet favori des chants de nos musiciens et fournirent matières aux conversations de tous les pays qui bordent le Sénégal et la Gambie. Comme l'histoire en est assez singulière, je vais présenter au lecteur le récit abrégé. »³⁷⁶

Ainsi, par une rencontre qu'il fait dans le village, il en apprend beaucoup sur la guerre s'exerçant entre deux rois de la région qu'il explore. C'est l'interaction avec les locaux qui lui permet ainsi de découvrir plus d'informations et de posséder plus de connaissance.

Cette analyse rentre en relation avec celle de Camille Lefebvre dans « Itinéraires de sable, parole, geste et écrit au Soudan au XIX^e siècle ». La scientifique y démontre que la collecte d'informations faite par les explorateurs provient essentiellement des autochtones. Elle explique que « les savoirs locaux sont reconnus, font partie intégrante des préoccupations des explorateurs et font l'objet en tant que tels, de procédure de recueil. »³⁷⁷

Cependant, une catégorie de personnage durant le récit de voyage sert véritablement de témoin tout au long du périple de l'explorateur. Il s'agit tout simplement des guides du voyageur. Comme je l'ai déjà dit, plusieurs guides peuvent être présents. On peut distinguer tout d'abord Boukari pour Mollien et Demba et Jonhson pour Park, qui sont eux des guides Africains permanents et qui sont également caractérisés « par (leur) attachement envers les Européens »³⁷⁸. D'autres sont plus passagers (comme par exemple Ali avec le Français). Le rôle de ces personnages est déterminant dans le récit de voyage puisqu'ils représentent de véritables intermédiaires culturels entre l'explorateur et les populations que ce dernier visite, comme le montre par exemple la gravure ci-dessous.

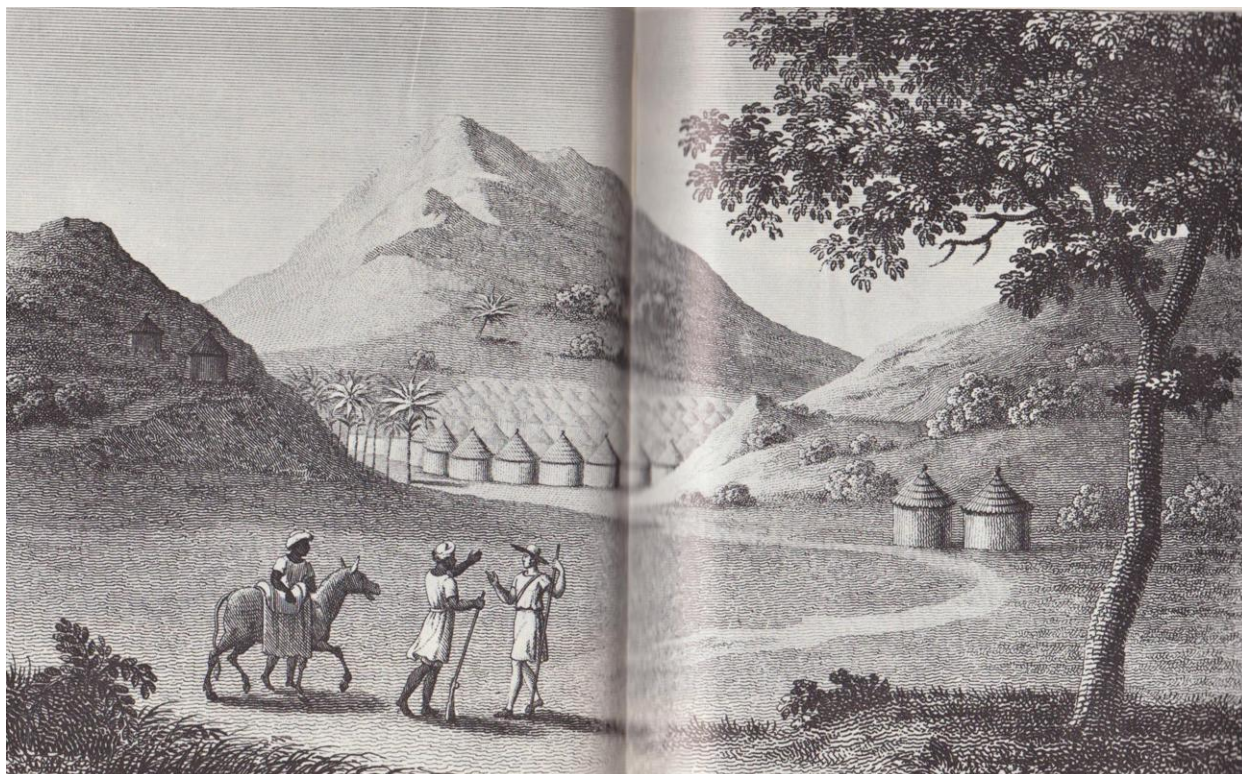
³⁷⁵ Voir figure 3.

³⁷⁶ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 329.

³⁷⁷ LEFBVRE Camille, « "Itinéraires de sable", Parole, geste et écrit au Soudan central au XIX^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2009/4 64^e année, p. 802.

³⁷⁸ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 46.

Timbo. Au premier plan, Mollien, ses guides et son âne.



Sources : DESCHAMPS Hubert, *L'Afrique occidentale en 1818, vue par un explorateur français*, Gaspard Théodore Mollien, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1967.

Ce dessin, réalisé par Mollien, met en valeur l'utilisation du guide. L'explorateur, tourné vers Boukari ou son guide de passage, Ali, donne l'impression par un geste de la main droite de poser une question. L'un des guides lui répond en montrant Timbo³⁷⁹ avec affirmation de la main gauche, qui comme le décrit le Français est « situé au pied d'une haute montagne ». ³⁸⁰ Par cette gravure, on peut facilement imaginer le guide donnant plus de précision sur la ville. De plus, l'image est exactement en rapport avec la description qu'il fait avant d'arriver à Timbo. L'arbre que l'on peut observer sur la droite doit être « un *teli*³⁸¹, où tous les voyageurs s'arrêtent »³⁸² pour se reposer. Les premières habitations que l'on voit appartiennent probablement au « frère de l'almamy »³⁸³. Ensuite, il semble évident que la série d'arbre que l'on voit juste devant la ville correspond à l'« avenue de bananiers »³⁸⁴ par laquelle Mollien et ses guides sont entrés.

³⁷⁹ Ville situé dans le Fouta-Djalou. Voir figure 3.

³⁸⁰ *Ibid*, p. 240.

³⁸¹ Il s'agit d'un très grand arbre.

³⁸² MOLLIN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 240.

³⁸³ *Ibid*, p. 241.

³⁸⁴ *Idem*.

Enfin, on sent que l'explorateur a voulu montrer que Timbo était une « grande ville »³⁸⁵ par le nombre d'habitation qu'il a représenté. La précision dont fait preuve le Français donne alors encore plus de réalisme à la scène d'interaction illustrée qui montre l'importance du guide et la confiance que le voyageur lui accorde.

Durant le voyage, le personnage du guide (et surtout du permanent), peut dépasser ce rôle. En plus d'accompagner l'explorateur à travers un pays qu'il connaît mieux. Il le conseille, le renseigne et lui sert parfois d'interprète, cela permettant au voyageur d'en apprendre d'autant plus sur les sociétés qu'il rencontre. Par exemple, lorsque Boukari et Mollien se retrouvent à Sénopale dans le Fouta-Toro, qui représente la ville où vit la famille du guide, le Français ne peut s'empêcher une description sur les femmes qu'il rencontre :

« Les deux parentes de Boukari étaient jolies [...]. La modestie de ces deux femmes m'enchantait ; chaque fois que je les regardais, elles baissaient les yeux et se couvraient de leur voile de mousseline. Cette vertu farouche me surprit tellement que j'en parlais avec admiration à mon marabout ; mais ce philosophe africain ne tarda pas à dissiper mes illusions, en me disant à l'oreille : "Vous ne pouvez imaginer comme les femmes de notre pays sont trompeuses ; cette modestie qu'elles affectent, jointe à la régularité de leurs traits et à la vive passion qu'elles semblent ressentir pour leurs amants, enflamme ceux-ci à tel point qu'elles les mangent" : ce qui voulait dire, dans son langage, qu'elles les ruinent : c'est à peu près comme chez nous. »³⁸⁶

Boukari renseigne Mollien sur le caractère des femmes. Il lui apporte des informations que l'explorateur n'aurait pu découvrir seul. Par cette citation, on remarque également quelle estime porte le français à son guide. En le désignant de « philosophe africain », il montre que c'est un homme sage qui l'aide beaucoup par ses conseils instructifs.

Comme cela fut explicité en introduction, ce guide possède un rôle d'intermédiaire. Il est payé (cent quatre-vingt par mois³⁸⁷) par le gouverneur de Saint-Louis pour aider l'explorateur à mieux appréhender la région.

Qu'il s'agisse des guides de Park ou de Mollien, aucun ne fut choisi au hasard. Il fallait qu'ils possèdent les compétences nécessaire pour participer à l'exploration (interprète et connaissance du terrain), mais surtout qu'ils soient liées d'une façon ou d'une autre à l'Europe afin que l'explorateur puisse avoir confiance en ce natif. Jonhson

³⁸⁵ *Ibid*, p. 240.

³⁸⁶ *Ibid*, p. 134-135.

³⁸⁷ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 46.

par exemple a vécu plusieurs années en Angleterre³⁸⁸ et Boukari a été recommandé à Mollien « pour son attachement envers les Européens et pour sa probité. »³⁸⁹

Bien que Park n'ait pas bénéficié de la présence de ses guides durant tout le voyage³⁹⁰, leur accompagnement dans la première partie du récit montre tout de même qu'il furent d'un grand soutien. En effet, Demba lui sert d'« interprète »³⁹¹ mais lui apporte également des données sur la manière dont il doit se comporter avec les souverains qu'il rencontre.

Boukari, Demba et Johnson, au-delà d'être des guides, représentent de véritables intermédiaires culturelles, mais aussi des témoins pour les « anthropologues » que sont Mollien et Park. Ils sont alors des acteurs légitimes du voyage ; ils participent à la construction de la représentation de l'explorateur, mais aussi à celle de l'exploration.

Enfin, il me semble qu'un autre phénomène joue en faveur (ou en défaveur) de l'explorateur par les descriptions qu'il fait : le hasard. Lorsqu'il arrive dans une ville, un événement peut se passer alors que s'il était arrivé la veille, il n'aurait pas pu observer la même chose. Mollien, a notamment pu décrire une scène musicale à Landieni dans le Fouta-Djalon :

« Une foule assez considérable était rassemblée sur la place publique autour d'un mandingue qui jouait du violon. Les cordes et l'archet de cet instrument sont en crin ; le musicien tenait l'archet de la main gauche ; les sons qu'il tirait de son violon étaient aussi doux et aussi purs que ceux d'une flûte. »³⁹²

Alors que Park, lui, a pu avoir le bénéfice d'assister à un divertissement sportif dans la ville de Koujar³⁹³ :

« [...] et l'après-midi ils m'invitèrent à me rendre au Bentang pour y voir un *néobering*, c'est-à-dire un combat à la lutte. C'est un amusement dont on jouit souvent dans tous les pays des Mandingues. Les spectateurs forment un grand cercle autour des lutteurs, qui sont toujours des hommes jeunes, agiles, robustes, et sans doute accoutumés dès l'enfance à cet exercice. »³⁹⁴

³⁸⁸ PARK Mungo, *op.cit*, p. 56.

³⁸⁹ MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 46.

³⁹⁰ Jonshon et Demba ne purent s'enfuir avec le Britannique durant la captivité.

³⁹¹ PARK Mungo, *op.cit*, p. 77, p. 78.

³⁹² MOLLIEN Gaspard Théodore, *op.cit*, p. 203.

³⁹³ Ville se situant dans le Woulli. Voir figure 3.

³⁹⁴ PARK Mungo, *op.cit*, p. 67.

L'explorateur aurait-il pu assister à ce genre d'événement s'il était arrivé la veille ou le lendemain ? Aurait-il pu en découvrir d'autre ? Il me semble que lorsqu'un scientifique souhaite découvrir une ou plusieurs sociétés en très peu de temps, il doit faire avec ce qu'il voit quand il arrive. Comme l'analyse du récit de voyage le révèle, parfois il ne se passe rien pendant un son court passage dans un village alors que d'autrefois, il peut découvrir des événements comme ceux qui je viens de citer. Par ailleurs, cela montre une différence importante entre l'explorateur et l'anthropologue. Ce dernier requiert à une méthode basée sur le long terme afin de pouvoir analyser les sociétés. Le voyageur n'est présent dans les villes qu'à très court terme : il n'y reste que quelques jours. La seule exception réside dans la captivité de Park chez les Maures. Ce dernier a vécu plusieurs mois dans un même camp et a pu ainsi analyser les comportements des Maures avec beaucoup de précision auxquels il consacre d'ailleurs un chapitre.

La volonté de l'explorateur de décrire très précisément toutes les sociétés qu'il voit a également pour but de démystifier l'image que l'on avait de l'Afrique à l'époque. En effet, la représentation que l'Europe avait au XVIII^e siècle du continent visité par Park et Mollien était surtout très négative (alors qu'il n'était pratiquement pas visité). C'est une chose dont on peut particulièrement se rendre compte à travers un ouvrage de Jean Gaspard Dubois-Fontanelle, *Anecdotes Africaines, depuis l'origine ou la découverte des différents royaumes qui composent l'Afrique*, qui fait partie d'une collection d'histoires anecdotiques publiées en France entre 1769 et 1778. Ce livre, dont l'auteur ne cite pas toujours les sources, est cependant documenté par quelques récits de voyages dont l'objectivité, comme déjà expliqué, n'est pas toujours fiable. Au final, « le bilan est un portrait de l'Afrique qui n'est guère flatteur. Superstitieux, barbares, soumis à des tyrans affreux, les Africains sont constamment en proie à des maux, victimes de leurs ignorances, de leurs propres tendances violentes, et de l'influence souvent néfaste des Européens. »³⁹⁵ Mais surtout, cette ouvrage montre que l'Européen au XVIII^e siècle ne sait pas grand-chose sur l'Afrique.

Park et Mollien, par une démarche scientifique rigoureuse, s'occupent alors à faire connaître ce continent et à démontrer les fausses et négatives descriptions faites à l'égard de cette région. Bien qu'il ne néglige pas le fait que de terribles tyrans soient à la

³⁹⁵ IVERSON John R., « L'Afrique mise en anecdotes », *Dix-huitième siècle*, 2012/1 n° 44, p. 138.

tête de certains royaumes, ils mettent bien en valeur les qualités des sociétés qu'ils rencontrent. Mollien par exemple démontre que la violence n'est en vérité pas si présente que cela :

« Les guerres de nation à nation sont rares. Les rois font seulement les uns chez les autres des incursions pour enlever des esclaves. On dirait qu'ils ont conclu un pacte entre eux pour piller réciproquement les terres qui ne sont pas sous leur domination et éviter, en s'enrichissant par ces pillages, la haine qui finirait par les écraser, s'ils ravageaient eux-mêmes les terres de leurs propres sujets. »³⁹⁶

Plusieurs fois, il s'applique également à expliquer que « l'hospitalité est pratiquée si généralement parmi les nègres qu'ils ne la regardent pas comme une vertu, mais comme un devoir imposé à tous les hommes ; ils l'exercent avec une générosité qui n'a pas de bornes, et ne s'en font pas un mérite. »³⁹⁷. En vérité, l'explorateur montre bien les caractéristiques d'une région qui n'est pas aussi barbare et violente que certains auteurs comme Dubois-Fontanelle ont pu l'écrire. Il désire alors vraiment amener, en cette fin du XVIII^e et début du XIX^e siècle, une image bien plus réaliste, fondée sur des analyses et des témoignages, de l'Afrique.

En plus d'être alors désigné comme un voyageur bénéficiant d'un héritage du siècle des Lumières, il semble alors que l'explorateur possède plusieurs aspects qui font de lui un scientifique. Le retour en France de Mollien montre d'ailleurs que ce côté savant perdure toujours, et qu'il souhaite par ailleurs partager son savoir ; « il devint l'idole non seulement des réunions savantes où il entra en rapport avec des hommes tels que Cuvier³⁹⁸ et Humboldt³⁹⁹, mais aussi des salons mondains. »⁴⁰⁰

Cependant, les descriptions savantes ne sont pas les seules donnant de lui une

³⁹⁶ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 103.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 105.

³⁹⁸ PIVETAU Jean, « CUVIER GEORGES - - (1769-1832) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 2 juin 2014. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/georges-cuvier/> : Georges Cuvier est un grand naturaliste du début du XIX^e siècle, c'est notamment à partir de ses travaux que l'anatomie comparée et la paléontologie des Vertébrés sont devenues de véritables domaines de l'histoire naturelle.

³⁹⁹ MINGUET Charles, « HUMBOLDT ALEXANDER VON - - (1769-1859) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 2 juin 2014. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/alexander-von-humboldt/> : Alexander Von Humboldt représente typiquement le type de savant complet du XIX^e siècle. A la fois naturaliste, voyageur, géographe et géologue, historien et homme politique, il côtoie les plus grands esprits scientifiques d'Europe de son époque. Ses travaux scientifiques couvrent trois domaines : les sciences de la Terre, les sciences naturelles et les sciences de l'homme.

⁴⁰⁰ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 24-25.

représentation spécifique. D'autres amènent de nouvelles images montrant que l'explorateur est un personnage à plusieurs facettes.

II. Un précurseur des explorateurs coloniaux de la fin du XIXe siècle ?

« A cette transformation des figures de l'explorateur qui s'opère dans la presse tout au long du XIXe siècle correspond une profonde modification de la fonction de l'exploration. Alors qu'elle participe encore, dans la première moitié du siècle, d'une collecte de spécimens géologiques, botaniques, zoologiques ou anthropologiques, [...] elle prend progressivement le sens d'une série d'actes érigés en événements au sein du grand récit qui met en intrigue la découverte du monde et le dévoilement de la surface de la terre comme appropriation symbolique, avant de se confondre avec le récit de son appropriation effective par la conquête. L'exploration devient alors un stade réflexif où elle cesse de rapporter des images du monde qu'elle découvre pour ne plus donner à voir qu'elle-même. »⁴⁰¹

Isabelle Surun met en avant la mutation que subit le rôle de l'explorateur entre le début et la fin du XIX^e siècle. Alors que ceux que j'étudie, en la personne de Gaspard Théodore Mollien et Park Mungo, sont clairement présentés comme des scientifiques voulant faire découvrir le monde et notamment l'intérieur de l'Afrique, les explorateurs de la fin du siècle semblent eux ne mettre en valeur que leur propre personne à travers la conquête et non plus la découverte.

En vérité, ces derniers deviennent de véritables héros dans leurs propres pays. Dans une période où la course à la colonisation bat son plein (particulièrement entre la France et l'Angleterre qui deviennent les deux plus importants empires coloniaux) les explorateurs jouent un rôle primordial dans la compétition pour la conquête (notamment entre Brazza et Stanley).

Logiquement, la mutation qui s'effectue entre les explorateurs scientifiques et les coloniaux intervient à partir de 1870 avec le voyageur Henri Duveyrier. Cet homme, véritable anthropologue de la région du Sahara, voyage à partir de 1858. Il y décrit avec précision les sociétés qu'il explore dans un but Saint-Simonien. C'est-à-dire qu'il souhaitait établir un contact entre l'Occident et l'Orient « afin de développer une union commerciale et spirituelle »⁴⁰². Cependant, très vite son travail fut utilisé à des fins impérialistes pour la conquête coloniale. Déçu et se sentant coupable d'avoir engendré la colonisation, il finit par se suicider⁴⁰³. En conséquence, le rôle de l'explorateur prend une nouvelle dimension. Moins scientifique, plus conquérant, il devient une véritable icône

⁴⁰¹ SURUN Isabelle, « Les figures de l'explorateur dans la presse du XIXe siècle », *Le temps des médias*, 2007/1 n°8, p. 70-72.

⁴⁰² HEFFERNAN Michael, « The limits of Utopia : Henri Duveyrier and the exploration of the Sahara in the Nineteenth Century », *The Geographical Journal*, Vol. 155, n°3, 1989, pp. 343.

⁴⁰³ *Ibid*, p. 348.

de la colonisation⁴⁰⁴.

Cela se traduit notamment par les destinataires des récits de voyages que les explorateurs publient après leurs expéditions. Un des exemples les plus démonstratifs est celui d'Henri Morton Stanley⁴⁰⁵ :

« Le livre de Stanley, en particulier, se vendit à un grand nombre d'exemplaires : il était adressé à un lectorat populaire plutôt que professionnel ou scientifique. Mais les ventes de son livre ne dépassaient pas les centaines de milliers, tandis que sa renommée atteignait les dizaines de millions de personnes. Les récits héroïques des *best-sellers* de Stanley furent rapportés et romancés à souhait dans les revues littéraires, les hebdomadaires illustrés, les magazines pour les garçons, les couvertures de journaux annonçant ses retours triomphaux, les réceptions dans la grande société et les tournées de l'auteur. »⁴⁰⁶

Alors qu'au début du XIX^e siècle, les récits de voyage n'étaient lus que par les sociétés scientifiques⁴⁰⁷, ceux de la fin du siècle représentent de véritables romans à succès permettant d'amener un nouveau soutien à la colonisation. En effet, tandis que la popularité des dirigeants politiques en France ou en Grande-Bretagne était au plus bas, des aventuriers comme Stanley, ou bien Brazza en France, semblent convaincre leurs pays de la nécessité des poussés impérialistes, notamment en Afrique⁴⁰⁸. Par leurs actes d'héroïsmes qu'ils relatent à travers leurs récits de voyages (devenus des romans d'aventures), et l'aura que ces derniers ont pu leur procurer, ils donnent un nouvel aspect de la colonisation à la population.

La différence entre les explorateurs scientifiques et les explorateurs coloniaux est marquée par le rôle qu'ils jouent pour leur pays. D'une part, ceux de la fin du XIX^e siècle légitiment l'action de la colonisation, d'autre part, ceux du début du XIX^e siècle découvrent l'inconnu afin d'amener des connaissances géographiques. Cependant, l'analyse plus précise des récits de voyages de Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien révèle une toute autre représentation de ces derniers, proche du caractère impérial des explorateurs coloniaux.

⁴⁰⁴ *Infra*, p. 110.

⁴⁰⁵ Grand explorateur anglais qui est principalement connu pour avoir retrouvé Livingstone dans le cœur de l'Afrique comme il le décrit dans son ouvrage *How I Found Livingstone* publié en 1872, il représente l'une des plus grandes icônes de la colonisation britannique.

⁴⁰⁶ BERENSON Edward, « Le charisme et la construction des héros de l'Empire en Grande-Bretagne et en France,

1880-1914 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2010/5 n° 185, p. 71.

⁴⁰⁷ *African Association* ou bien la Société de Géographie de Paris.

⁴⁰⁸ BERENSON Edward, *op.cit.*, p. 64.

A. Les représentations des explorateurs coloniaux.

Comme cela fut déjà expliqué, le récit de voyage constitue une des seules sources permettant de donner des représentations de l'explorateur au commencement du XIX^e siècle. Élément qui change au fur et à mesure du siècle avec au final, une bien plus grande variété de documents. Isabelle Surun montre dans son article « Les figures de l'explorateur dans la presse du XIX^e » que la presse à grand tirage en France comme *Le petit journal*, *Le petit parisien*, *le Matin* et *le Journal* joue un rôle particulièrement important quant à la représentation nationale de l'explorateur durant son voyage. D'autre part, les écrits des explorateurs, plus nombreux, changent de nature. En effet, ce ne sont plus les mêmes récits de voyages que Park Mungo et Gaspard Théodore Mollien. Ces derniers, comme j'ai pu le démontrer auparavant, avaient principalement pour but de décrire le maximum d'éléments permettant d'apporter de nouvelles connaissances. Ce que l'on note dans les dernières décennies du XIX^e siècle, c'est que les écrits des explorateurs n'ont plus les mêmes objectifs. Par exemple, les récits de voyages de Stanley, *How I Found Livingstone* ou bien encore *In Darkness Africa* publié en 1890, sont, comme on a pu le voir, destinés aux catégories populaires de la société et sont en conséquence, plus romancés et bien moins descriptifs que l'ouvrage de Mollien durant la première moitié du XIX^e siècle. Enfin, les sources écrites comme les correspondances entre les explorateurs et les gouvernements européens, les rapports ou bien encore les traités se multiplient, donnant une image de l'explorateur colonial assez claire.

1. L'omniprésence de l'explorateur dans la société : le besoin d'un héros.

La principale différence à discerner entre les explorateurs scientifiques du début du XIX^e siècle et les explorateurs coloniaux de la fin du même siècle correspond au statut qu'ils possèdent dans la société pendant et après leur expédition.

Les expéditions réussies de Gaspard Théodore Mollien et de Park Mungo n'eurent pas véritablement de retentissement sociale et si reconnaissance il y a eu, c'est plutôt du côté scientifique. Dans la presse du début du XIX^e siècle, l'explorateur était « absent de l'exploration », car il ne mettait pas en avant le caractère exceptionnel de son voyage. Il y avait en revanche plus d'intérêt pour l'exploration et les découvertes qu'elle a engendré. Pendant le voyage, on ne savait pas ce que devenait l'explorateur puisqu'il n'y avait pas de moyen de communiquer même par correspondance.

De retour en France, Mollien et son récit connurent du succès, notamment au côté des esprits scientifiques de l'époque. Cela est prouvé par une réédition en 1822 et par une traduction allemande et une anglaise en 1820. Quant à Park, même si son livre a eu du succès, sa vie n'en change pas pour autant. Il décide de pratiquer la médecine dans une petite ville d'Écosse tout en ayant des relations avec la bonne société et notamment le philosophe Adam Ferguson et le romancier Sir Walter Scott. Au final, à part « raconter (eux)-même(s) (leurs) étranges aventures »⁴⁰⁹ le rôle d'explorateur de Park et Mollien n'a plus vraiment de sens une fois qu'il retourne dans leurs pays. Ce que note d'ailleurs Adrian Adams dans la préface au récit de voyage du Britannique : « Il semble que le cours de sa propre vie est suspendu, qu'il s'use dans la routine et les intempéries. »⁴¹⁰. On imagine alors assez facilement l'explorateur scientifique dans une sorte de mélancolie du voyage après son retour d'Afrique.

Le statut dans la société de voyageurs comme Pierre Savorgnan de Brazza ou Stanley montre un changement important dans les dernières décennies du XIX^e siècle, mettant en lumière un paradoxe posé par Isabelle Surun. Alors que l'Afrique est totalement découverte et que l'exploration touche à sa fin, c'est à ce moment-là « qu'elle fait l'objet de la médiatisation la plus large. »⁴¹¹. L'explorateur est partout dans la presse, devenant même un héros :

« Personne n'incarnait ce personnage mieux que Stanley. A travers ses *best-sellers* et ses articles de presse expressifs, sa vigueur était devenue légendaire. Aucun détail n'était épargné aux lecteurs britanniques et américains sur les aventures du courageux Stanley, sa capacité quasi surnaturelle à survivre aux attaques de féroces tribus africaines, aux ravages des maladies tropicales, à la chaleur brûlante de la jungle, à la terreur de l'inconnu. [...] Les journalistes faisaient régulièrement l'éloge de sa "persévérance", de son "intrépide esprit d'entreprise", de sa ténacité à remplir ses "obligations de façon très viriles"⁴¹². »⁴¹³

Cette représentation de l'explorateur Stanley était une manière de donner une image positive dans l'action coloniale anglaise. L'empire britannique, bien que connaissant une forte croissance, a connu quelques épisodes de crise dans la phase d'expansion. En effet, depuis le milieu du XIX^e siècle, cet empire a été quelques fois remis en question. A la fin des années 1850, « la guerre de Crimée et la révolte des

⁴⁰⁹ DESCHAMPS Hubert, « Introduction » in MOLLIEEN Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 25.

⁴¹⁰ ADAMS Adrian, « Préface » in PARK Mungo, *op.cit.*, p. 22-23.

⁴¹¹ SURUN Isabelle, *op.cit.*, p. 68.

⁴¹² *Edinburgh Review*, 171, octobre 1890, in BERENSON Edward, *op.cit.*, p. 75.

⁴¹³ BERENSON Edward, *op.cit.*, p. 75.

Cipayes en Inde mirent le doigt sur la vulnérabilité de l'empire et la pression économique et diplomatique de plus en plus forte exercée par les puissances européennes rivales. »⁴¹⁴.

Il est vrai que la guerre de Crimée, entre 1854 et 1856, marque un premier traumatisme dans l'empire britannique. Allié avec la France contre la Russie, cette guerre est dénoncée par la presse de Grande-Bretagne qui met en avant les « mauvaises conditions de vie des soldats »⁴¹⁵. De plus, bien que coûteuse, cette guerre a surtout renforcé la puissance de l'empire français puisqu'« elle a scellé un renversement d'alliance qui facilité l'entrée de la France dans le camp des puissances favorables au libre-échange en 1860. »⁴¹⁶. En effet, la France fait alors partie du projet du canal de Suez, endroit pourtant stratégique dans les relations entre l'Angleterre et l'Inde.

Vient ensuite une deuxième crise en 1857 : la grande mutinerie en Inde. Il s'agit d'une révolte grave puisqu'« elle souligne la fragilité de l'Empire en Asie et la nécessité des réformes dans les modes de gouvernement pour préserver non seulement la domination en Inde mais aussi celle des autres colonies les plus lointaines. »⁴¹⁷. Les raisons de cette révolte sont dues à l'intervention britannique, très envahissante, dans la vie indienne. Les officiers y interdisent plusieurs coutumes, essayent d'ancrer un mode d'éducation à l'occidental, christianisent le peuple par l'intermédiaire de missionnaires ou bien encore perturbent la vie des communautés rurales. La mutinerie prend fin à l'été 1859, après des châtiments atroces des officiers envers les indiens. Au final, cette révolte a permis de mettre au grand jour la faiblesse de l'Empire britannique à gérer une colonie importante, en ayant recours à « la répression la plus brutale pour réaffirmer la supériorité naturelle des civilisées face aux barbares. »⁴¹⁸

La remise en question est également présente à l'intérieur du pays que ce soit en Grande-Bretagne ou en France, notamment sur un sujet précis :

« La question de la virilité était devenu une question centrale en France et en Grande-Bretagne. Une foule de commentateurs parlaient avec inquiétude et fureur de la "crise de la masculinité" qui frappait leur pays au tournant du XIX^e siècle. La féminisation apparente de la vie familiale, le développement du travail de bureau ne requérant pas de force physique, l'accent nouveau mis sur la consommation plutôt

⁴¹⁴ *Ibid*, p. 74.

⁴¹⁵ CHARLE Christophe, « Le monde britannique, une société impériale (1815-1919) ? », *Cultures & Conflit*, 77 | Printemps 2010, p. 24.

⁴¹⁶ *Idem*.

⁴¹⁷ *Ibid*, p. 24-25.

⁴¹⁸ *Ibid*, p. 26.

que la production, les peurs grandissantes relatives à la "dégénérescence" et l'avènement des femmes libérées – tous ces phénomènes semblaient menacer le pouvoir, l'indépendance, l'esprit d'initiative, et même la puissance sexuelle des hommes. »⁴¹⁹

Alors que les guerres Européennes cessent à partir de 1871, la Grande-Bretagne et la France (qui a connu une défaite conséquente face à l'empire Prusse) en profitèrent pour mettre en avant les héros de la colonisation afin de démontrer à nouveau leur puissance. Cela s'explique également par les critiques envers l'argent investi dans la conquête. L'exemple qui illustre parfaitement ces contestations est le discours de George Clemenceau prononcé le 30 juillet 1885 à la Chambre des députés. Il y dénonce, entre autre, l'aspect économique de la colonisation engendrant des coûts considérables.

L'explorateur de la fin du XIX^e siècle a donc pour objectif de revaloriser cette image de la colonisation et de la légitimer. Parce que les gouvernements ont besoin de l'appui des masses, la presse met alors en exergue tous les exploits de l'explorateur. L'extension des journaux au grand public en cette période permet également la grande médiatisation du voyageur. En effet, des journaux comme *Edinburgh review* ou *Queen, the Lady's Newspaper* en Grande-Bretagne et *Le petit journal, le petit parisien, Le matin* ou encore *Le Journal* en France mettent en lumière les exploits de l'explorateur. Cette diffusion de la presse montre une grande différence avec celle du début du XIX^e siècle. Cette dernière n'a en effet que pour objectif de vulgariser les connaissances utiles.

L'étude de Jean-Pierre Bacot dans *La presse illustrée au XIX^e siècle. Une histoire oubliée* démontre notamment l'évolution de l'extension de la presse tout au long du siècle. Il note « quatre générations » dont la première constitue la période de Park et Mollien qui trouve des difficultés à diffuser les connaissances dans la population. La quatrième, durant la période des explorateurs coloniaux et représentée par les journaux cités plus haut, est marquée par une extension populaire très importante⁴²⁰.

Les media de la fin du XIX^e siècle s'appuient sur les exploits de l'explorateur largement relaté dans les récits de voyage. Ces derniers changent, en réalité, véritablement de nature. Même s'ils continuent de raconter l'expédition, il s'agit plus de mettre en avant les aventures et les exploits de l'explorateur. Par conséquent, on ne peut plus vraiment parler de récit de voyage, mais plus de romans d'aventures. Par exemple,

⁴¹⁹ BERENSON Edward, *op.cit.*, p. 71.

⁴²⁰ BARCOT Jean-Pierre, *Histoire de la presse illustrée au XIX^e siècle. Une histoire oubliée*, Limoges, PULIM, 2005, p. 237.

Henri Morton Stanley, dans son ouvrage *How I found Livingstone*, décrit toutes les péripéties qui l'ont mené à retrouver le célèbre explorateur Livingstone. Un exploit ayant un retentissement considérable puisque son ouvrage est devenu un grand best-seller et « le journaliste et explorateur devint une célébrité internationale et fut invité à donner des conférences dans le monde entier. »⁴²¹

Enfin, les écrits touchent bien plus les populations anglaises et françaises à la fin du XIX^e siècle car le taux d'alphabétisation a largement évolué durant le siècle. Alors que la première moitié du siècle montre un taux de scolarisation très limité en Europe, les années 1870 marquent une volonté d'inverser la tendance. En Grande-Bretagne, « l'*Education Act* de 1870 officialise un système scolaire mi-laïque, mi religieux »⁴²². En France, « sous l'impulsion de Paul Bert, de Ferdinand Buisson et de Jules Ferry, l'école primaire publique devient gratuite en juin 1881, puis obligatoire (de 6 à 13 ans) et laïque en mars 1882 »⁴²³. Ces changements engendrent le développement du taux d'alphabétisation, permettant à la population d'avoir accès plus aisément aux documents écrits.

Au final, alors que Park et Mollien, au début du XIX^e siècle, n'existaient pratiquement pas dans la société en tant qu'explorateur, des hommes comme Stanley ou bien encore Brazza, plusieurs décennies plus tard, étaient des voyageurs considérés comme de véritables héros. Ils représentent au final leur pays et sa puissance, à travers leurs actions, leurs exploits et leurs virilités, largement racontés dans leurs romans d'aventures. Ce changement de statut s'explique par les changements que connaît le XIX^e siècle. En effet, par le taux d'alphabétisation augmentant et les journaux se diffusant à plus grande échelle, la masse populaire était plus apte à recevoir les voyages des explorateurs.

Néanmoins, cette représentation de l'explorateur qui a pour but de rassurer une société en plein questionnement, ne souligne pas entièrement le rôle qu'il possède.

2. L'explorateur colonial : la conquête avant tout.

En cette fin du XIX^e siècle, alors que la course à la colonisation est en plein essor, il paraît évident que l'explorateur « est un conquérant [...], pas un

⁴²¹ *Ibid*, p. 72.

⁴²² KERIGNARD Sophie (cord.), COLANTONIO Laurent, FAU-VINCENTI Véronique et PRIMI Alice, *100 fiches de l'histoire du XIX^e siècle*, Paris, Bréal, 2004, p. 167.

⁴²³ *Idem*.

anthropologue. »⁴²⁴. En effet, l'étude de certaines sources permet de souligner que l'objectif principal de ce voyageur est de conquérir les territoires africains.

La lettre de Jules Ferry à Pierre Savorgnan de Brazza le 26 juin 1883⁴²⁵ démontre tout à fait cette image de l'explorateur. Alors que Brazza est au Congo, cette correspondance lui donne des instructions sur les territoires qu'il a partagé avec son concurrent, Stanley, qui s'est mis au service du roi des Belges. Il est bien stipulé dans la lettre que l'explorateur ne doit se focaliser que sur certain territoire : « la rive droite du Sanley Pool et sur toute la route de l'Ogooué »⁴²⁶.

Également, le 20 juillet 1881, la lettre d'Alfred de Valois, alors consul de France à Lisbonne, à Jules Ferry permet de montrer les avancées de Stanley et de Brazza en Afrique, comme le souligne ci-dessous un extrait de la lettre :

« M. Stanley et ses compagnons ont pénétré plus avant dans l'intérieur de leur régions, ils ont construit des chemins provisoires et noué des relations commerciales avec plusieurs peuplades. [...] On a également des nouvelles de M. Brazza qui fait de grands efforts pour reconnaître le territoire de l'Ogooué et du Congo. Il a acheté, à bas prix, près des sources de ce dernier fleuve, un vaste terrain où il a installé une station, laissant un Blanc chargé de la maintenir ; cette station domine plusieurs petites bourgades d'indigènes. »⁴²⁷

Cette lettre démontre avec clarté la rivalité existante entre l'explorateur français et le Britannique dans la conquête du Congo. Tous deux, par divers moyens, s'appliquent à soumettre des territoires avec rapidité et efficacité.

Par ailleurs, les correspondances relatant des explorations à la fin du XIX^e siècle, ne constituent pas les seules sources permettant de définir l'explorateur en tant que conquérant. Bien plus illustratifs, les traités qu'ils établissent avec certains rois soulignent avec pertinence ce caractère.

Le personnage qui démontre le mieux cet aspect est Louis Gustave Binger. Ce dernier, qui part en 1887, puis en 1891 pour établir la soumission de la Côte d'Ivoire, « incarne l'archétype des officiers explorateurs, bâtisseurs d'Empire »⁴²⁸. En effet, il s'applique à nouer des liens d'amitiés avec certains chefs, en parlementant, négociant et

⁴²⁴ RUFIN Jean-Christophe, « Un explorateur de légende » in FOURNIE Pierre (dir.), *Aventuriers du monde, les archives des explorateurs français, 1827-1914*, Paris, L'Iconoclaste, 2013, p. 115.

⁴²⁵ Voir document 1 en annexe. Il s'agit d'un extrait de la lettre.

⁴²⁶ RUFIN Jean-Christophe, *op.cit.*, p. 126-127.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 132-133.

⁴²⁸ M'BOKOLO Elikia, « Le bâtisseur d'empire » in FOURNIE Pierre (dir.), *Aventuriers du monde, les archives des explorateurs français – 1827-1914*, L'Iconoclaste, Paris, 2013, p. 325.

promettant. En conséquence, de nombreux traités sont signés qui permettent de consolider la présence française dans ces territoires de Côtes d'Ivoire. Un exemple de ce type d'accord est celui signé entre Binger et le roi de Diammala le 24 juin 1892⁴²⁹ établissant de nombreux articles, dont le premier est : « Le roi du Diammala déclare placer ses États sous le protectorat de la France. »⁴³⁰.

Au final, le rôle des explorateurs dans le continent africain a bien changé depuis les voyages de Park et Mollien. Alors que ces derniers devaient découvrir, les explorateurs coloniaux de la fin du XIX^e siècle assurent un rôle de héros et de conquérant dans un contexte de colonisation. Ce constat permet d'établir ainsi une frontière réelle entre deux types d'explorateur, l'un lié au mouvement scientifique, l'autre attaché au mouvement impérialiste.

Néanmoins, on ne peut penser qu'une véritable rupture s'est formée durant le XIX^e siècle dans le rôle de l'explorateur. En vérité, il s'agit plus d'une continuité. L'analyse des récits de voyage de Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien permet de montrer cet aspect. En dehors du fait que la découverte constitue l'objectif le plus important pour ces voyageurs, les raisons impérialistes de l'expédition sont régulièrement soulignées ou sous-entendues.

B. « L'explorateur scientifique », comparable à l'explorateur colonial ?

En Europe, la conquête de nouveaux territoires n'est pas soudainement apparue au milieu du XIX^e siècle. Envoyer des explorateurs découvrir l'organisation spatiale du continent africain laisse deviner que derrière des objectifs scientifiques se cachent des ambitions économiques et territoriales.

A travers cette dernière partie, je m'emploierai à mettre en exergue le caractère conquérant des expéditions de Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien.

1. Mungo Park enfant de l'African association.

En Grande-Bretagne, la création de l'*African Association* en 1788 est composée de ce que Park appelle des « *noblemen et gentlemen* ». Ils appartiennent à « l'alliance

⁴²⁹ Voir document 2 en annexe. Il s'agit de la première partie du traité.

⁴³⁰ M'BOKOLO Elikia, *op.cit*, p. 339.

des classes qui domine alors l'Angleterre et l'Écosse : grands propriétaires terriens, bourgeoisie marchande et financière. »⁴³¹. A travers cette organisation, l'objectif de ces hommes est de découvrir l'intérieur de l'Afrique et non plus les côtes qui ont déjà été fréquentées. Rappelons que jusqu'à la création de l'*African Association*, les connaissances sur l'Afrique n'étaient que très minces et ne reposaient que sur certaines côtes. L'intérieur de l'Afrique représentait une « vaste page blanche »⁴³².

L'intérêt premier repose sur l'exploration des sources des fleuves du Niger ainsi que l'emplacement de Tombouctou. Il est cependant évident que derrière ces buts géographiques, l'*African Association* voit à long terme, l'intérieur de l'Afrique comme un marché de choix. Ils se rendent compte que ce qui leur « faut désormais, ce sont des marchés et des matières premières, plutôt que le monopole d'un négoce outre-mer favorisant l'accumulation de la richesse-argent. »⁴³³. En effet, la Grande-Bretagne se repose de plus en plus sur des industries de textile (donc de matière première) représentant des marchés plus avantageux. L'exemple du développement de l'industrie du coton aux sud des Etats-Unis confirme cette pensée. Il est alors nécessaire à la Grande-Bretagne de posséder d'autres industries de matières premières, « une autre Amérique, comme il lui faudra bientôt une autre Inde, artisanat textile détruit. »⁴³⁴ Pour l'*African Association*, l'Afrique constitue le lieu idéal. Cependant, ce continent encore trop méconnu, a besoin d'être exploré. C'est pourquoi afin de s'orienter dans cette région, ils font appel à des voyageurs comme Mungo Park.

Dès le début de son récit le Britannique démontre une fierté et une envie profonde de répondre aux attentes de l'Association Africaine, comme le met en lumière la citation ci-dessous :

« Je crus que si j'avais le malheur de périr dans mon voyage toutes mes espérances à cet égard devaient périr avec moi ; mais, en même temps, je pensai que si je réussissais à faire mieux connaître à mes compatriotes la géographie de l'Afrique, et à ouvrir à leur ambition, à leur commerce, à leur industrie, de nouvelles sources de richesses, je pensai, dis-je que ceux à qui j'avais affaire étaient des hommes d'honneur qui ne manqueraient pas de m'accorder tout ce qui mes utiles travaux leur paraîtraient mériter. »⁴³⁵

⁴³¹ ADAMS Adrian, *op.cit*, p. 14.

⁴³² SURUN Isabelle, « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré coloniale au regard des *postcolonial studies* », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* 32 | 2006, p. 29

⁴³³ ADAMS Adrian, *op.cit*, p. 16.

⁴³⁴ *Idem*.

⁴³⁵ PARK Mungo, *op.cit*, p. 35.

L'explorateur britannique est conscient de ce qu'il représente dans l'intérêt de l'*African Association* pour l'Afrique. Cette citation montre que son voyage répond à une demande qui ouvrirait à la Grande-Bretagne de nouvelles colonies pour son propre marché.

Durant son récit, Mungo Park s'applique à préciser ce qui justifierait l'implantation de nouveaux débouchés britanniques dans les territoires qu'il visite. Tout d'abord, comme cela est mentionné dans sa mission, il apporte des renseignements d'ordre géographiques, en décrivant les fleuves dont il doit trouver les sources.

« Regardant devant moi, je vis avec extrême plaisir le grand objet de ma mission, le majestueux Niger que je cherchais depuis si longtemps. Large comme la Tamise l'est à Westminster, il étincelait des feux du soleil et coulait lentement *vers l'orient*. »⁴³⁶

Ce fleuve a souvent fait l'objet de nombreuses interrogations au cours des siècles passés. Les géographes ne connaissaient pas le sens de son écoulement et il le confondait avec le fleuve du Sénégal. Avant la création de l'*African Association* et ses premières expéditions, les scientifiques pensaient d'ailleurs qu'il s'orientait vers le sud. Cependant, le major Houghton, bien que mort durant son expédition, avait déjà rapporté que le Niger se dirigeait vers l'ouest, ce que confirme Park.

Au fil de son récit de voyage, les recherches de l'explorateur continuent et apportent encore plus de renseignements sur ce fameux fleuve. Voici un exemple de son aptitude à persévérer :

« A onze journées au-dessus de Kabra, le fleuve passe au sud de Houssa, qui en est à deux journées. Quant à la marche du fleuve au-delà de ce point et à son embouchure définitive, tous les naturels avec qui j'ai conféré n'en ont aucune connaissance. [...] Il est cependant très probable que le Niger fournit une communication sûre et facile à des nations très éloignées les unes des autres. [...] Mais ces marchands eux-mêmes ignorent, ce me semble, où se termine le Niger [...]. »⁴³⁷

Le voyageur britannique mène une enquête sur le Niger. Par ses propres observations et les informations soutirées aux autochtones, il effectue un travail précis qui puisse apporter des renseignements précieux à l'organisation qui l'a envoyé. Il s'agit d'une investigation qui lui est chère, à laquelle il s'emploie durant les deux longues

⁴³⁶ *Ibid*, p. 205.

⁴³⁷ *Ibid*, p. 222.

années de son expédition. Un échec serait une grande déception puisque « retourner en Angleterre sans avoir rempli l'objet de (s)a mission était à (s)es yeux un bien plus grand malheur. »⁴³⁸ L'intérêt de la connaissance du fleuve est important puisque le commerce serait facilité par des voies de communication en pleine évolution à la fin du XVIII^e siècle. En effet, l'industrialisation britannique a démarré depuis peu (1770-1880) et les machines à vapeur commencent à apparaître. Le Niger pourrait alors constituer un endroit idéal pour l'établissement de tel moyen de transport.

En revanche, la découverte des villes de Houssa et Tombouctou constituerait un authentique exploit qu'il ne réalisa pas⁴³⁹. Néanmoins, l'explorateur est loin de revenir sans des indications géographiques précises. Sa rencontre avec un schérif lors de sa captivité fut essentielle. Par le don de l'interaction, le local lui apprit notamment qu'« il faut onze jours pour se rendre de Walet à Tombouctou »⁴⁴⁰ (Walet se trouvant à dix journées de marches de Benown). Puis par des renseignements gestuels, il lui indiqua l'orientation de la ville énigmatique.

L'intérêt de Tombouctou pour les Européens s'explique par les descriptions relatées dans les récits de voyage de Léon l'Africain. En effet, l'Europe s'en tenait encore, au début du XIX^e siècle, aux images vieilles de trois siècles retranscrites par ce voyageur : « ses palais princiers, la multitude de ses métiers, la richesse de ses marchands, la cour de son roi ruisselante d'or, la renommée de ses savants et de ses manuscrits, la gaîté de sa vie nocturne, l'abondance d'esclaves. »⁴⁴¹

Park n'est jamais parvenu à cette ville qu'il imaginait grandiose. Épuisé, malade, sans effets, il dut faire demi-tour à Silla⁴⁴² en juillet 1796. Il rapporta cependant quelques précisions géographiques quant à la localisation de cette ville.

En plus d'essayer de réaliser la mission que lui a confiée l'*African Association*, le caractère conquérant de l'explorateur britannique se note également par la nature de certaines descriptions qu'il retranscrit dans son récit. Connaissant les ambitions économiques de son pays dans l'intérieur de l'Afrique, il s'empresse régulièrement de rendre compte des ressources traitées.

En effet, Park consacre tout le chapitre XXIII à la description de l'or et de

⁴³⁸ PARK Mungo, *op.cit*, p. 182.

⁴³⁹ La découverte de Tombouctou fut faite par René Caillé le 20 avril 1828.

⁴⁴⁰ PARK Mungo, *op.cit*, p. 158.

⁴⁴¹ DESCHAMPS Hubert, *L'Europe découvre l'Afrique, Afrique occidentale 1794-1900*, Berger-Levrault, Paris, 1967.

⁴⁴² Voir figure 2.

l'ivoire que l'on trouve dans les pays qu'il visite et renseigne notamment sur la localisation de ces ressources. Par exemple, voici des renseignements sur l'or :

« On a remarqué que ne se trouvait presque jamais que dans les pays monstrueux et stériles. La nature, a-t-on dit, compense ainsi, par la richesse d'une de ses productions, ce qu'elle nous refuse en fertilité. Cette observation, cependant, n'est pas exacte. L'or se trouve en quantité considérable dans toutes les parties du Manding [...]. On en trouve aussi en abondance dans le Jallonkadou [...]. »⁴⁴³

Quant à l'ivoire, il précise que celui « que l'on vend sur les rivières de Gambie et du Sénégal y vient des pays intérieurs » tout en indiquant que les « éléphants sont très nombreux »⁴⁴⁴.

Néanmoins, l'or et l'ivoire ne constituent pas les seules ressources indiquées par l'explorateur. Il note que les « principales productions du royaume de Woulli sont le coton, le tabac et les légumes »⁴⁴⁵ et mentionne assez régulièrement la production du sel durant son voyage.

Mungo Park, à travers son récit de voyage, met tout en œuvre pour satisfaire les besoins de l'*African Association*. Essayant de rapporter le maximum d'information sur le fleuve du Niger et la ville de Tombouctou, il précise également la nature des ressources traitées dans l'intérieur de l'Afrique tout en amenant des informations sur leur localisation.

L'explorateur britannique montre donc par ses descriptions qu'il souhaite jouer un rôle important dans les objectifs de l'organisation londonienne.

2. Gaspard Théodore Mollien, explorateur individuel et impérialiste.

Lorsque Mollien part en 1818, le gouvernement français sous la Restauration n'éprouve pas d'intérêt pour l'exploration. Il voit, à travers ces voyages de découverte, plus de dépenses que d'intérêt. Le Français essuie d'ailleurs des refus de soutiens dans son entreprise. Cependant, la reprise des comptoirs du Sénégal en 1816 aux Anglais, permet au jeune explorateur de s'appuyer sur de solides bases pour s'aventurer dans l'intérieur de l'Afrique. Probablement inspiré par les expéditions anglaises de l'*African Association*, il est cependant difficile d'expliquer, hors la passion du voyage, les

⁴⁴³ PARK Mungo, *op.cit.*, p. 294.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 301.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 61.

véritables raisons de Mollien à partir découvrir un territoire inconnu en ayant pour objectif de renseigner la France sur l'emplacement économique de choix que représente l'intérieur de l'Afrique. D'ailleurs, « il est très probable que M. de Fleuriau n'a pas eu d'intention du tout et qu'il a simplement cédé aux sollicitudes d'un jeune homme enthousiaste et persuasif. »⁴⁴⁶ En effet, sans grande motivation de la part de son pays, l'explorateur s'applique avec panache et précision à décrire le territoire économique que représente de l'intérieur de l'Afrique.

Comme Park avant lui, Mollien s'emploie à participer à la progression des découvertes géographiques de l'Afrique. Il y découvre notamment les sources des fleuves de la Gambie et du Rio Grande, en bas « de hautes montagnes nommées Badet » non loin de Toulou dans le Fouta-Djalon. Il les décrit avec précision : « Ces deux sources situées dans un entonnoir entre de hautes montagnes couvertes de pierres ferrugineuses et de cendres, et dépouillées presque entièrement de verdure, me portent à supposer qu'elles occupent le cratère d'un volcan éteint [...]. »⁴⁴⁷ Il découvre également plus loin la source du fleuve de Falémé sur la route de Timbo⁴⁴⁸.

De plus, le récit du Français renseigne également les lecteurs sur les ressources des territoires qu'ils visitent. Par exemple, dans le Fouta-Djalon, il y décrit le « sol des plaines », ce qu'il y a dans « les forêts », les caractéristiques des « terres qui se trouvent entre Toulou et Tombo » : « les plus fertiles »⁴⁴⁹.

En revanche, la véritable innovation dans les descriptions de Gaspard Théodore Mollien, réside dans le fait qu'il donne son propre avis sur les endroits où la France devrait établir des colonies. Un des exemples les plus représentatifs de son récit de voyage en est l'analyse qu'il met en lumière sur la ville de Canel dans le Fouta-Toro :

« Je crois que, si l'on voulait former un établissement dans l'intérieur de ce pays, on ne pourrait choisir une position plus agréable que celle de Canel, dont la population peut monter à cinq mille âmes. Au nord s'élèvent de hautes montagnes pelées que couronnent des sangrés entièrement dépouillés de verdure ; à l'ouest coule une rivière dont la vue est dérobée par les arbres qui l'ombragent [...]. Après avoir admiré le riant aspect qu'offre cet immense village, je voulus me rendre sur les bords de la rivière ; je fus obligé, pour y arriver, de traverser une vaste plaine ; c'est une terre d'alluvion de la plus grande fertilité ; elle était alors couverte de gros mil qui promettait d'abondantes récoltes. »⁴⁵⁰

⁴⁴⁶ DESCHAMPS Hubert, « Introduction » in MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 21.

⁴⁴⁷ MOLLIEU Gaspard Théodore, *op.cit.*, p. 229.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 237.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 268.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 147-148.

En présentant son opinion, il met en valeur un territoire idéalement placé et très fertile. Il souhaite donner à son pays une vision positive de cet emplacement qui pourrait être bénéfique d'un point de vue territorial et économique. L'explorateur continue par ailleurs à « vendre » la région du Fouta-Toro :

« Le fouta-Toro, que je venais de quitter, est un des plus grand États de cette partie de l'Afrique ; bordé à l'ouest par le pays du Bourb-Iolofs et le royaume de Brack, le Sénégal le sépare, au nord, des contrées habitées par les Maures ; à l'est-il a le Bondou, enfin le Oulli au sud. La fécondité du sol procure à ses habitants des richesses considérables. Plusieurs petites rivières qui le traversent pourraient fournir au commerce des facilités pour le transport des marchandises, si on les joignait par des canaux. Les terres situées sur le long de ces rivières sont, pour la fertilité, comparables aux meilleurs terres de France. »⁴⁵¹

Dans cette citation, l'explorateur français développe une argumentation largement exagérée des terres qu'il décrit. Il met en exergue notamment des « petites rivières » où pourraient s'établir des « transports de marchandises ». Cela est-il seulement possible ? Est-ce que ces « petites rivières » seraient-elles de taille pour permettre l'établissement de voies de communications ? Mollien décrit également « des richesses considérables » et des productions « comparables aux meilleurs terres de France ». Comment peut-il connaître le rendement de ces cultures en n'y restant que quelques jours ? Comment peut-il comparer des terres d'Afrique où le climat est aride avec celles Françaises où le climat est océanique ?

Son propos, plutôt fragile, démontre cependant la volonté de Mollien de convaincre un gouvernement ignorant l'exploration, de s'établir dans l'intérieur de l'Afrique.

Au final, Gaspard Théodore Mollien participe à une exploration individualiste mais répond aux mêmes objectifs que ceux attribués au voyageur britannique par l'*African Association*. Par sa seule volonté il décrit les sources des fleuves et les ressources que l'on trouve sur les terres qu'il visite. De plus, il amène une plus grande argumentation que celle de Park puisqu'il essaye de convaincre l'établissement de marchés à travers des suggestions parfois, certes, un peu fragiles.

Les différences entre les « explorateurs scientifiques » et les explorateurs

⁴⁵¹ *Ibid*, p. 160.

coloniaux sont évidentes. Ces derniers répondent tout d'abord à une demande de la société du pays qu'ils représentent. Ils justifient en effet l'acte de la colonisation par les exploits qu'ils relatent dans leurs romans d'aventures, effaçant par la même occasion les traumatismes des années passées. Enfin, par leurs expéditions, ils s'appliquent à servir leur pays en soumettant les pays africains, comme le montre par ailleurs les expéditions et la concurrence de Brazza et Stanley. La comparaison, dans un premier temps, semble inutile avec les « explorateurs scientifiques » dont le charisme et les récits de voyage n'engendrent pas de véritables changements dans la société de leur époque.

Dans un second temps, l'analyse plus précise des récits de voyage de Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien permet d'établir des parallèles avec les explorateurs coloniaux. Bien que les descriptions les plus nombreuses soient scientifiques, il n'est pas rare de trouver des analyses à caractères impérialistes. Mungo Park, tout d'abord, démontre sa personnalité dévouée en répondant aux instructions de l'*African Association* souhaitant trouver un nouveau territoire de matières premières. Gaspard Théodore Mollien, ensuite, par son entreprise individualiste, démontre une vision impérialiste probablement inspirée des expéditions anglaises. En effet, les descriptions faites concordent avec celles de l'explorateur écossais et amènent même plus de précisions et de réflexions quant à la possibilité d'établir des colonies dans l'intérieur de l'Afrique.

Ainsi, ces analyses démontrent la volonté qu'éprouvent Park et Mollien de voir leur pays s'établir dans la région d'Afrique qu'il visite. Le Britannique répond à la demande que l'*African Association* lui a sous-entendue. Le Français essaye, avec une argumentation parfois fragile, de convaincre son gouvernement de s'y installer. L'esprit de conquête submerge alors l'explorateur au début du XIX^e siècle, le rapprochant ainsi de celui de la fin du XIX^e siècle.

Pour conclure, les descriptions que Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien s'appliquent à présenter dans leur récit de voyage permettent de distinguer de nouvelles personnalités de l'explorateur en ce début de XIX^e siècle. Animés d'une culture du siècle des Lumières, ils prouvent par leur connaissance, en particulier dans les sciences naturelles, qu'ils possèdent un aspect scientifique indiscutable. De plus, la volonté de précision dont ils font preuve dans les descriptions des sociétés qu'ils visitent en font des scientifiques proches des anthropologues de la fin du XIX^e siècle.

En revanche, bien que d'un point de vue extérieur, « l'explorateur scientifique »

ne possède aucun point de comparaison avec les explorateurs coloniaux de la fin du XIX^e siècle, en particulier d'un point de vue social, l'analyse précise de nombreuses descriptions dans le récit de voyage permet pourtant d'établir des similarités. Ayant pour objectif de découvrir l'intérieur de l'Afrique, Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien s'appliquent également à renseigner leur pays au travers de précisions et d'argumentations (parfois fragiles) justifiant l'implantation d'établissements traitant les matières premières. Ainsi, dès les premières véritables explorations de l'intérieur de l'Afrique par les Européens au début du XIX^e siècle, l'expansionnisme était déjà un objectif.

CONCLUSION

L'étude sur les représentations de l'explorateur à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle amène donc plusieurs visions. Ces dernières proviennent d'une méthode qu'Isabelle Surun commence à réaliser depuis les années 2000⁴⁵². Il s'agit de l'étude de la science du terrain, dont l'origine est l'article « Science in the field » publié en 1996 par Henrika Kuklick et Robert E. Kohler dans la revue *Osiris*. Ils se focalisent sur les pratiques des scientifiques sur le terrain au détriment de celles des laboratoires. En conséquence, c'est en travaillant sur deux explorateurs, Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien pendant leur expédition en Sénégambie, à travers leur récit de voyage, que j'ai relevé plusieurs représentations.

Les images qui sont apparues, dès les premières analyses des sources utilisées, ont pour but de décrire l'explorateur à travers les nombreuses descriptions faites par les acteurs du récit de voyage. Au nombre de deux, ils se distinguent d'une part par le voyageur lui-même et d'autre part par les habitants que ce dernier visite durant son expédition.

L'explorateur par sa préparation, par les objets qu'il prend mais aussi par sa façon de voyager avec prudence, montre l'image d'un aventurier pragmatique ne voulant pas être un héros. Il a conscience de la difficulté de son entreprise et des risques qu'il prend. En cette fin de XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, très peu de voyage d'exploration se sont soldés par un succès. Or les raisons de la réussite de Park et Mollien découlent à fortes raisons de la précaution dont ils font preuve, mais pas seulement.

Ces voyageurs démontrent une véritable envie de satisfaire les instructions qu'on leur a données. Rester en vie ne suffit pas. Il faut également qu'ils apportent les renseignements sur l'intérieur de l'Afrique qui complétera le « blanc des cartes ». La détermination à accomplir cette tâche est grande et le différencie des autres voyageurs européens qui n'ont pour motivations que leur passion personnelle.

⁴⁵² SURUN Isabelle, « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré coloniale au regard des postcolonial studies », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 32 | 2006, mis en ligne le 03 novembre 2008, p. 21-39.

Mais la réussite, ne s'explique pas, selon l'explorateur, que par sa seule volonté. Dans une période où les philosophes des Lumières rejettent les dogmes traditionnels du XVIIIe siècle, la croyance en un Dieu bon et garant du bonheur prime. Le voyageur, bien que ne démontant pas une grande piété, se dit cependant sous la surveillance de l'action de Dieu, ce qui expliquerait, selon son propre avis, le succès de son entreprise.

Le récit de voyage met en exergue un autre acteur à travers les multiples péripéties de l'explorateur : le natif. Ce dernier reçoit la visite du voyageur européen découlant sur une rencontre qui représente parfois la première vision de l'homme blanc pour un autochtone.

La peur puis la curiosité constituent les premiers sentiments de ce contact pour le visité. Le voyageur représente un personnage inhabituel pour les sociétés de l'intérieur de l'Afrique. Sa présence et son apparence attirent toute l'attention de la ville ou du village, déclenchant un arrêt dans le temps de la vie quotidienne des natifs.

Cependant, très vite, d'autres sentiments se développent. L'explorateur renvoie l'image d'un voyageur riche, mais seul et donc faible. À travers le vol et la maltraitance, ce dernier subit les actions malveillantes des habitants que ces derniers justifient par la religion du visiteur.

Mais l'accueil bienveillant existe également. De nombreux éloges de supériorités lui sont exprimés. Vu comme un savant, un médecin ou encore un érudit, son apparition remplit de fierté le natif qui le reçoit.

Au-delà de ces images, il découle de cette rencontre entre l'Européen et l'Africain, de nombreuses interactions rythmant le voyage de l'explorateur.

Face aux souverains ou aux chefs religieux, il entre dans un rituel dialogique qu'il doit respecter pour continuer l'expédition. La pratique du voyageur se détermine alors par les raisons qu'il apporte à sa venue et par sa capacité à satisfaire son hôte à travers des dons. Lorsque les présents conviennent à l'autochtone, ce dernier accepte alors la requête du voyageur (qui correspond la plupart du temps à un droit de passage). À travers cette interaction, le système du don et contre-don constitue une partie intégrante du processus que l'Européen ne peut ignorer.

Cependant, la nature des échanges varient selon la hiérarchie des autochtones. L'explorateur, en plus d'être donneur, peut devenir receveur de multiples dons : géographique, religieux, traditionnel, historique etc. En somme, la nature des présents

n'est jamais déterminée. Ils appartiennent à ceux pratiqués par l'explorateur durant son voyage ; ce sont les « dons de l'exploration ».

En dehors des actions de l'aventurier, le récit de voyage met en exergue ses descriptions. L'aspect scientifique de l'explorateur se révèle ainsi. Sa connaissance des sciences naturelles et son opinion partagée sur l'esclavage démontrent un personnage ancré dans le XVIII^e siècle et influencé par les philosophes et les scientifiques des Lumières. Élément qui se caractérise également par sa volonté de décrire les populations de l'intérieur de l'Afrique et de pratiquer à travers son voyage la Science de l'homme, qui n'est pas véritablement reconnu en ce début du XIX^e siècle.

Cependant, étudié l'explorateur qu'à travers ses analyses scientifiques constituerait un travail incomplet. En effet, ses descriptions révèlent également les raisons de son expédition qui se rapprochent de celles de l'explorateur colonial de la fin du XIX^e siècle. À première vue les points communs entre ces deux voyageurs, qu'un siècle sépare, sont difficiles à distinguer, notamment dans les rôles que leur société leur adjuge. Néanmoins, une volonté impérialiste se manifeste déjà chez Park et Mollien, qui souhaitent voir leur pays s'établir dans l'intérieur de l'Afrique.

Ainsi, par les représentations que les acteurs du récit de voyage lui donnent, par les actions qu'il exerce durant son expédition et par les descriptions auxquelles il s'emploie, plusieurs images permettent de définir l'explorateur au cours de son entreprise.

La déduction de ces perceptions, liée au contexte des relations entre l'Europe et l'Afrique à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, informe sur les sociétés de la Sénégambie que Mungo Park et Gaspard Théodore Mollien visitent. Par les interactions, le natif joue un rôle déterminant dans la construction de l'image de l'explorateur. Il est un acteur important du récit de voyage, mais pas seulement.

L'étude faite par Ann Laura Stoler et Frederick Cooper dans *Repenser le colonialisme*⁴⁵³, met en exergue les échanges réciproques entre dominants et dominés, entre colonisateurs et colonisés, permettant de construire la colonisation. Ces chercheurs amènent une nouvelle manière d'aborder ce processus d'expansion territorial en opérant à « une nette distinction entre colonisateurs et colonisés »⁴⁵⁴ sans toutefois l'étudier de

⁴⁵³ COOPER Frederick, STOLER Ann Laura, *Repenser le colonialisme*, Paris, Payot, (2013), p. 174.

⁴⁵⁴ *Ibid*, p. 13.

façon manichéenne.

Qu'il s'agisse alors d'un terrain d'étude différencié, l'exploration peut cependant être traitée de cette manière. Le premier contact, puis les interactions qui suivent entre le visiteur et le visité amènent à la construction du processus de découverte européen. Afin de comprendre ce phénomène, il s'agit d'écarter l'ethnocentrisme qui réside dans la seule action du voyageur, au bénéfice de l'étude des comportements de tous les acteurs du récit de voyage. L'explorateur ne se rend pas dans un espace vierge, il visite une région où des sociétés vivent depuis des siècles. Ces dernières réagissent face à son arrivée et modèlent son voyage par de multiples interactions. L'explorateur et l'exploration ne peuvent alors être étudiés sans un intérêt particulier pour les autochtones.

D'autre part, ce travail fournit des renseignements sur le développement du voyage et des sciences durant le siècle des Lumières en Europe et principalement entre 1770 et 1810 qui constitue une période charnière dans l'origine de l'établissement des différentes disciplines scientifiques.

Enfin, la comparaison faite entre les explorateurs scientifiques et les explorateurs coloniaux amènent à s'interroger sur leur impact et les images qu'ils incarnent dans la société, notamment à travers l'évolution de la diffusion de la presse tout au long du XIX^e siècle.

Le point de vue de l'explorateur ne suffit pas. L'objectivité de la source utilisée ne dépend que du témoignage du voyageur ; or, malgré la précision dont il fait preuve dans ses descriptions, permettant le développement de la science géographique, son écrit est toujours à remettre en question. Il porte avec lui un savoir qui oriente et configure sa vision de la réalité, faisant du récit une interprétation. De plus, par le temps qu'il passe à rédiger son écrit et par la nécessité de répondre à une demande scientifique sa vision est en partie subjective. Comment subvenir alors à ces lacunes ?

La consultation des sources documentaires produites par les autorités locales de l'époque (celles Saint-Louis par exemple) constituerait une recherche permettant de prendre du recul face au récit de voyage.

Surtout, la pratique de « l'histoire à parts égales » que développe Romain Bertrand⁴⁵⁵, pourrait apporter les visions de ces explorateurs à travers les sources locales. Il s'agirait alors de cesser une étude « européocentriste » à travers l'analyse seule des

⁴⁵⁵ BERTRAND Romain, *L'histoire à parts égales*, Paris, Seuil, septembre 2011, p. 658 ;

récits de voyage, pour la comparer avec des recherches faites à partir d'écrits d'auteurs africains. Le travail que réalise Romain Bertrand à travers la rencontre entre des Européens (Néerlandais, Britanniques et Portugais) et des Insulindiens (Malaisiens et Javanais) entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, montre déjà « l'histoire d'une *indifférence* insulindienne à l'égard de l'Europe. »⁴⁵⁶, élément qui contredit totalement la pensée de Park et de Mollien dans leur récit de voyage.

Cette étude est cependant très difficile puisqu'elle implique l'existence de telles sources. Rappelons qu'au début du XIX^e siècle, les habitants de la Sénégambie pratiquant l'écriture sont peu nombreux et ont surtout recours à des écrits religieux. Recueillir alors des informations sur le passage d'un blanc semble difficile à imaginer.

En revanche, de telles trouvailles engendreraient de multiples interrogations à poser ces sources africaines concernant les explorateurs de la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle. Quelles sont les images qui ressortent d'un voyageur européen visitant la Sénégambie durant cette période ? La rencontre démontre-t-elle autant le caractère exceptionnel de l'explorateur, comme le met en exergue les récits de voyages et le reportage *First contact* ou bien approuve-t-elle un sentiment d'indifférence à l'égard de l'Européen comme l'explique Romain Bertrand ? Le processus de l'interaction est-il vu sous un même angle ? Le voyageur apparaît-il comme un scientifique, un conquérant ou bien finalement un personnage sans importance ? Son expédition a-t-elle vraiment un impact sur les sociétés de l'intérieur de l'Afrique ?

L'étude d'une telle histoire « symétrique » pourrait alors apporter des renseignements précieux permettant une élaboration plus complète sur les représentations de l'explorateur. Elle informerait également avec plus d'objectivité les sociétés qu'il visite.

⁴⁵⁶ *Ibid*, p. 18.

ANNEXES

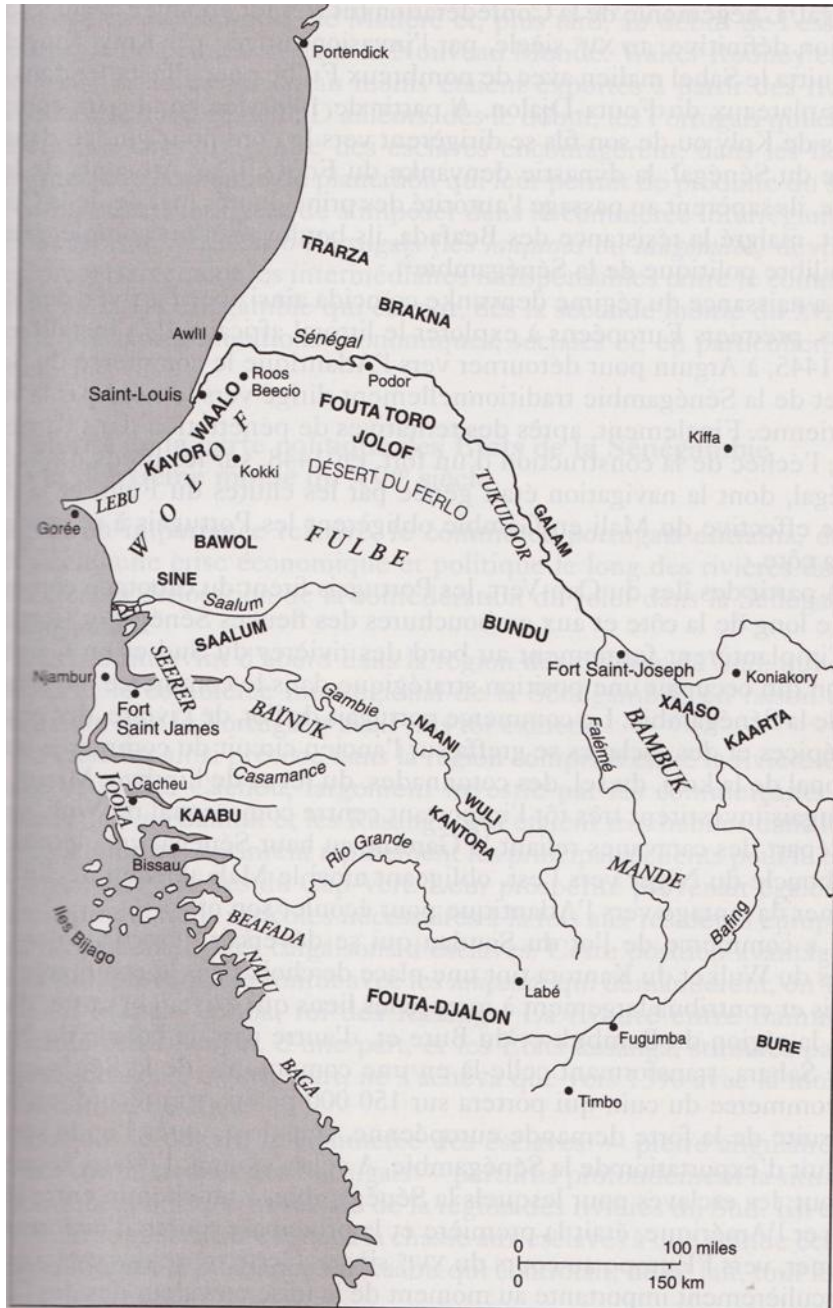
Figure 1 : Carte d'Afrique réalisée par Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville en 1749.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

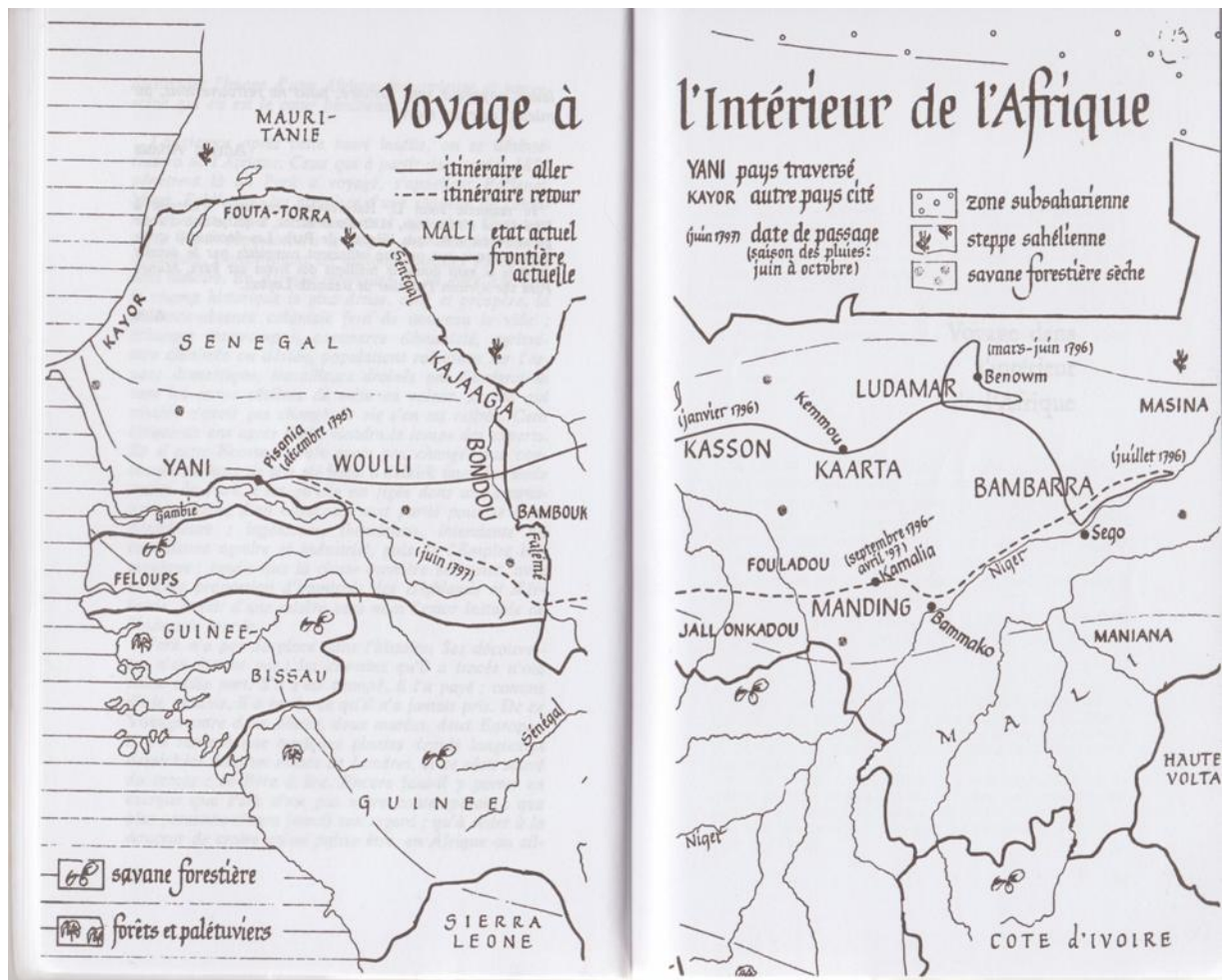
Source : site internet de la BNF. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b77591322>

Figure 2 : carte de la Sénégambie du XVI^e au XVIII^e siècle (d'après M. Abitbol, 1979)



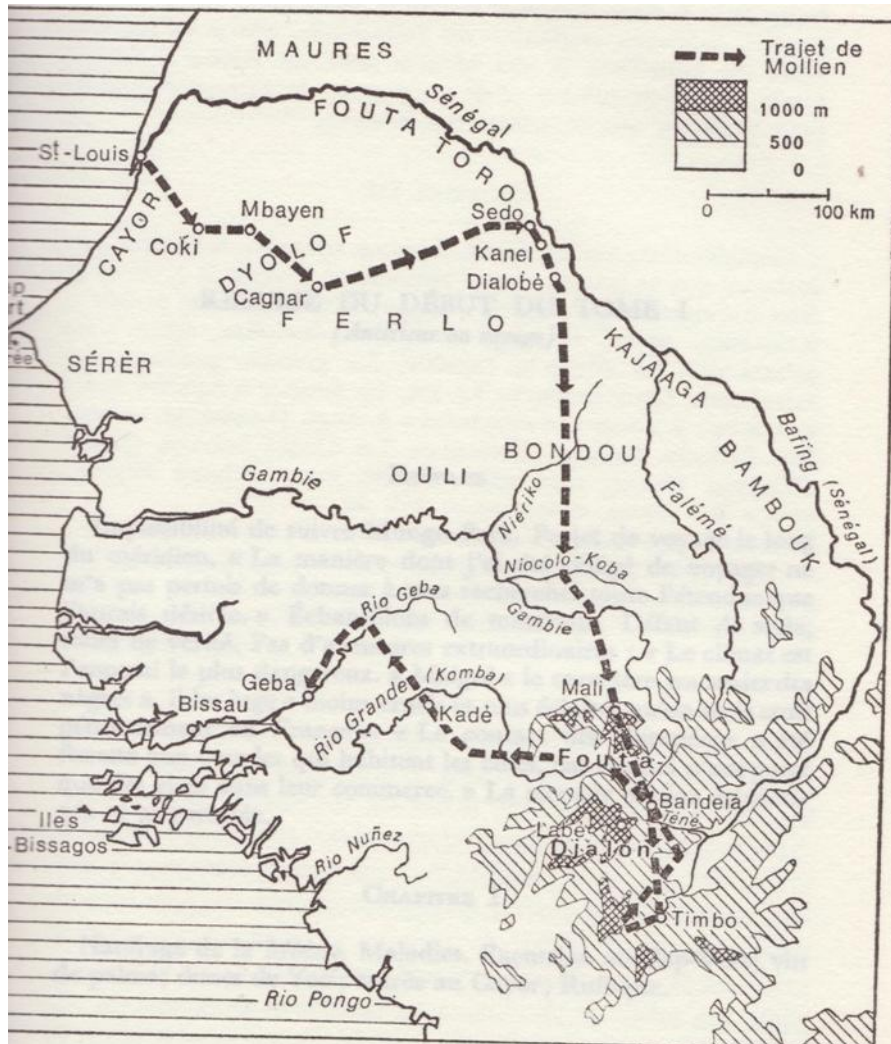
Source : Comité scientifique pour la rédaction d'une histoire générale de l'Afrique (UNESCO), OGOT. B. A. (dir.), *L'Afrique du XVI^e au XVIII^e siècle*, UNESCO, Paris, 1999, p. 321.

Figure 3 : trajet de Park Mungo



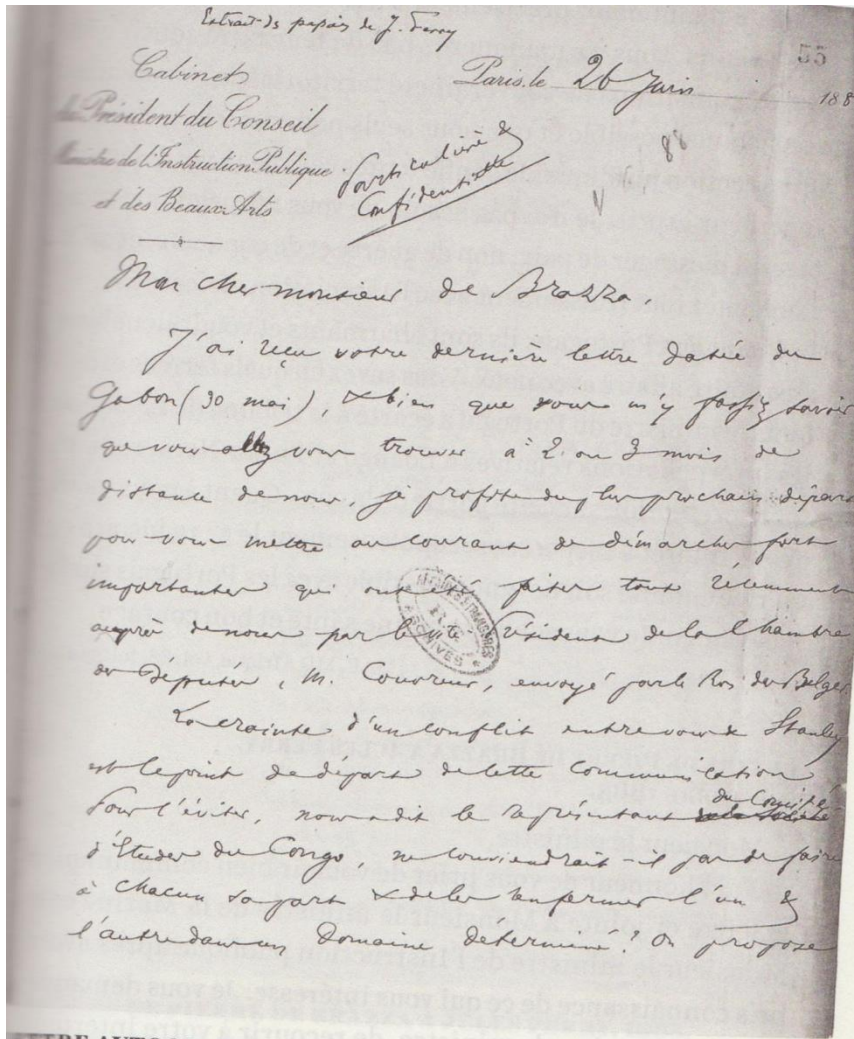
Source : PARK Mungo, *Voyage à l'intérieur de l'Afrique*, Paris, La découverte 1996 (troisième édition), 1795 (édition originale), p. 28-29.

Figure 4 : trajet de Gaspard Théodore Mollien.



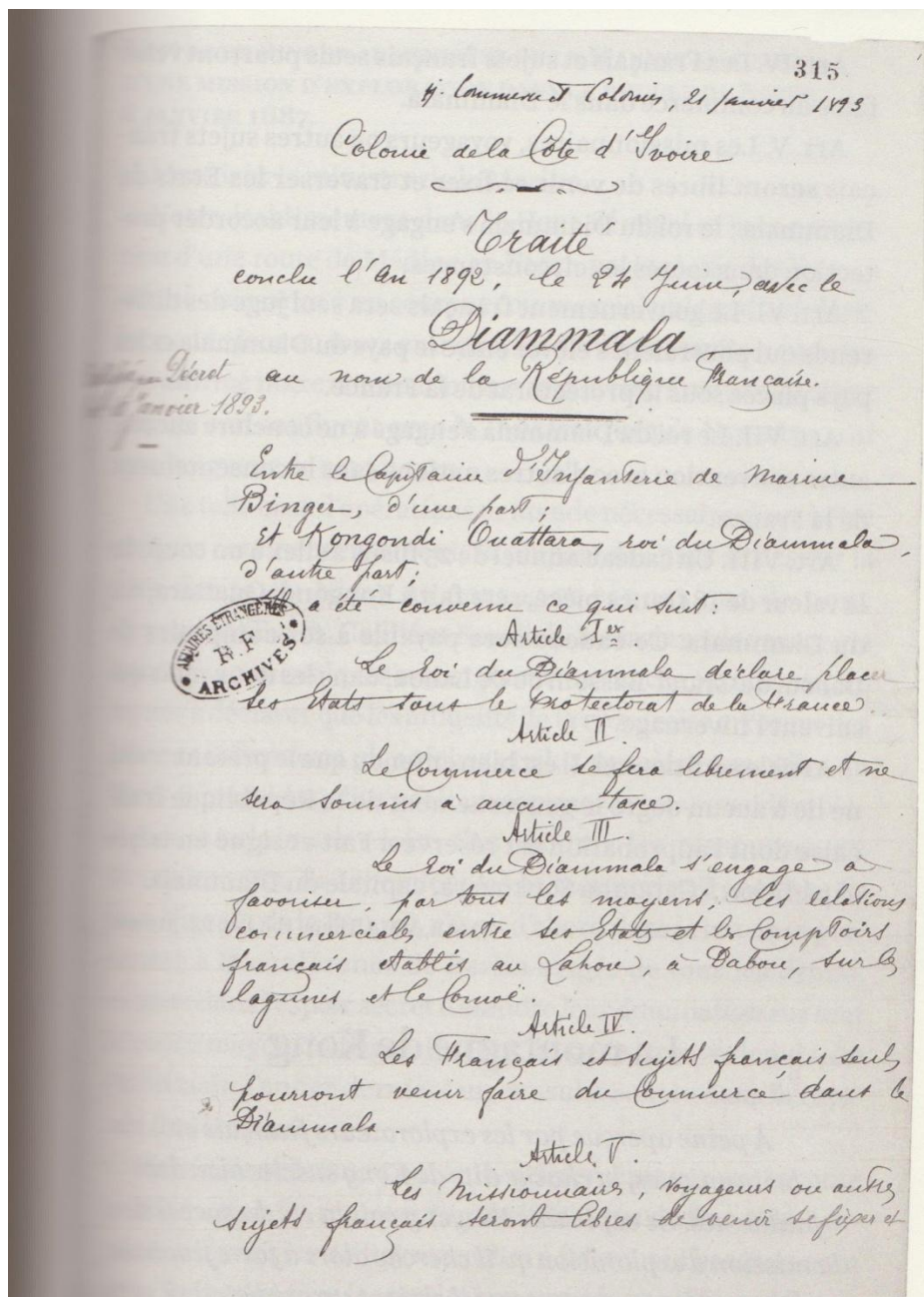
Source : DESCHAMPS Hubert, *L'Afrique occidentale en 1818, vue par un explorateur français, Gaspard Théodore Mollien*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1967, p. 33.

Document 1 : Lettre autographe de Jules Ferry à Brazza, 1883.



Source : MAE, MD Afrique, vol. 88, fol. 55-60 in FOURNIE Pierre, *op.cit*, p.129.

Document 2 : Traité signé entre le capitaine Binger et le Roi de Diammala (extrait), 24 juin 1892.



Source : MAE, MD Afrique, vol. 127, fol. 315-316 in FOURNIE Pierre, *op.cit*, p. 339.

SOURCES

MOLLIEN Gaspard Théodore, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie, fait en 1818, par ordre du gouvernement français*, Paris, Veuve Courcier, 1820 [2e édition Paris, Arthus Bertrand, 1822, 2 vol., 415 et 355 p.]. Est utilisée ici l'édition partielle présentée par DESCHAMPS Hubert, *L'Afrique occidentale en 1818, vue par un explorateur français, Gaspard Théodore Mollien*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1967, p. 120.

PARK Mungo, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, Paris, La découverte 1996 (troisième édition), 1795 (édition originale), p. 355.

BIBLIOGRAPHIE

I. Ouvrage généraux : l'exploration et les explorateurs.

BROC Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle 1, 1*, Paris, Ed. du C.T.H.S., 1988, p. 346.

CONNOLLY Bob et ROBIN Anderson, *First contact*. Documentaire sur grand écran, 1982, 52 min.

DESCHAMPS Hubert, *L'Europe Découvre l'Afrique. Afrique Occidentale 1794-1900*. Berger-Levrault, Paris, 1967, p. 282.

Dictionnaire Larousse

Enclopédie Universalis.

FOURNIE Pierre (dir.), *Aventuriers du monde: les archives des explorateurs français, 1827-1914*. Paris, Iconoclaste, 2013, p. 654.

LANEYRIE-DAGEN Nadeije (dir.), *Les grands explorateurs: conquérir et inventer le monde*, Paris, Larousse, 2006.

KERIGNARD Sophie (cord.), COLANTONIO Laurent, FAU-VINCENTI Véronique et PRIMI Alice, *100 fiches de l'histoire du XIXe siècle*, Paris, Bréal, 2004, p. 334.

PARIAS Louis-Henri et STAVRIDES Guy (dir.), *Les explorateurs: des pharaons à Paul-Émile Victor*, Paris, Laffont, 2004, p. 1207.

SINGARAVELOU Pierre (dir.), *L'empire des géographes: Géographie, Exploration et*

Colonisation, XIX^e-XX^e Siècle. Mappemonde. Paris, Belin, 2008, p. 288.

STOLER Ann Laura et COOPER Frederick, *Repenser le colonialisme*, Paris, Payot, 2013, p. 174.

SURUN Isabelle, « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré-coloniale au regard des *postcolonial studies* », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, no. 32, 2006, pp. 11–17.

II. Occident et Orient au XVIII^e siècle.

BERTRAND Romain, *L'histoire À Parts Égales: Récits D'une Rencontre Orient-Occident, XVI^e-XVII^e Siècle*. Paris: Seuil, 2011, p. 658.

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, « L'esclavage une question noire » in *L'Histoire*, n°400, 2014, pp. 42-47.

FREMEAUX Jacques, *La France et L'islam Depuis 1789*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 291.

IVERSON John R. « L'Afrique mise en anecdotes » in *Dix-huitième siècle*, 44, no. 1, (2012), pp. 131-145.

PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *La traite des Noirs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 127.

PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *Les traites négrières. Essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, 2004, p. 468.

SECK Ibrahima, « Les Français et la traite des esclaves en Sénégal » in *Dix-huitième siècle*, 44, no. 1 (2012), p. 49-60.

III. Histoire des sociétés africaines.

AYAYI J.F. Ade. (dir.), Comité Scientifique International pour la rédaction d'une Histoire Générale de l'Afrique (Unesco). *Histoire générale de l'Afrique Vol. 6, Vol. 6*, Paris, Unesco, 1996, p. 936.

HAMES Constant, « Problématiques de La Magie-Sorcellerie En Islam et Perspectives Africaines » in *Cahiers D'études Africaines* 1, no. 189-90 (2008), pp. 81-99.

MBEMBE J.-A., *De La Postcolonie: Essai Sur L'imagination Politique Dans l'Afrique Contemporaine*. Les Afriques, Paris, Karthala, 2000, p. 293.

NANTET Bernard, *Dictionnaire de l'Afrique histoire, civilisation, actualité*, Paris, Larousse, 2006, p. 303.

OGOT B. A, et Comité scientifique international pour la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique. *L'Afrique du XVI^e au XVIII^e siècle / [Comité scientifique international pour la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique (Unesco)]*, Paris, UNESCO, 1999, p. 1200.

IV. Sciences et siècle des Lumières.

CHAPPEY Jean-Luc, « Anthropologie et l'histoire naturelle de l'homme en 1800. Les enjeux d'un héritage » in *Annales historique de la Révolution française*, no. 320 (2000): 47-54.

CHAPPEY Jean-Luc, « De la science de l'homme aux sciences humaines : enjeux politiques d'une configuration de savoir (1770-1808) » in *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 15, no. 2 (2006), pp. 2-7.

FERRONE Vincenzo et ROCHE Daniel (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p. 637.

ROCHE Daniel, *La France Des Lumières*, Paris, Fayard, 1993.

V. La presse et l'explorateur.

BARCOT Jean-Pierre, *Histoire de la presse illustrée au XIX^e siècle. Une histoire oubliée*, Limoges, PULIM, 2005, p. 237.

BERENSON Edward, « Le charisme et la construction des héros de l'Empire en Grande-Bretagne et en France, 1880-1914. » in *Actes de la recherche en sciences sociales* 185, no. 5 (2010), pp. 62-81.

MARCIL Yasmine, « Voyage écrit, voyage vécu ? La crédibilité du voyageur, du Journal encyclopédique au Magasin encyclopédique » in *Sociétés & Représentations*, 21, no. 1 (2006), pp. 23-43.

SURUN Isabelle, « Les figures de l'explorateur dans la presse du XIX^e siècle » in *Le Temps des médias*, 8, no. 1 (2007), pp. 57-74.

VI. Les pratiques du voyageur.

CARTERET Xavier, « Michel Adanson au Sénégal (1749-1754) : Un grand voyage naturaliste et anthropologique du Siècle des lumières » in *Revue d'histoire des sciences* 65, no. 1 (2012), pp. 5-25.

CONNOLLY Bob et ROBIN Anderson, *First contact*. Documentaire sur grand écran, 1982, 52 min.

DELIEGE Robert. *Anthropologie de la famille et de la parenté*. Paris, A. Colin, 2011, 3e édition, p. 253.

- HEFFERNAN Michael, « The limits of Utopia : Henri Duveyrier and the Exploration of the Sahara in the Nineteenth Century» *The Geographical Journal*, 155, no. 3 (November 1989): 342–52.
- LEFEBVRE Camille, « Itinéraire de Sable. Parole, Geste et Écrit Au Soudan Central Au XIXe Siècle » in *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 4, no. 64e année (2009): 797–824.
- LIVINGSTONE David N. et WITHERS Charles W. J. (dir.), *Geography and Enlightenment*. Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 455.
- MADEIRA SANTOS Catarina, « Ecrire le pouvoir en Angola. Les archives ndembu (XVIIIe-XXe Siècle) » *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 4, no. 64e année, (2009), pp. 767–95.
- MAUSS Marcel et WEBER Florence, *Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, Presses universitaires de France, 2012, p. 241.
- MOUSSA Sarga, « Le récit de voyage, genre "pluridisciplinaire" : À propos des Voyages en Égypte au XIXe siècle » in *Sociétés & Représentations*, 21, no. 1 (2006), p. 241-253.
- ROCHE Daniel, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*. Paris, Fayard, 2003.
- SURUN Isabelle. « Du texte au terrain : reconstituer les pratiques des voyageurs (Afrique occidentale, 1790-1880) » in *Sociétés & Représentations*, 21, no. 1 (2006), pp. 213-223.
- TORPEY John C., *L'invention du passeport: États, citoyenneté et surveillance*, Paris, Belin, 2005, p. 255.

INDEX

A

Adrian Adams, 8, 17, 25, 86, 91, 111
African Association, 1, 2, 6, 117, 118, 120, 121, 123, 124
 Anders Sparrman, 27

B

Benown, 28, 37, 40, 75, 77, 119
 Bondou, 7, 23, 30, 33, 36, 41, 60, 75, 97, 98, 100, 122
 Boukari, 9, 28, 39, 68, 101, 102, 103, 104

C

Cayor, 7, 19, 88, 95, 97

D

Demba., 8

E

Edward Said, 4

F

First contact, 16, 34, 35, 37, 42, 129, 137, 140
 Fouta-Toro, 7

G

Gambia, 1, 2, 3, 6, 20, 22, 26, 27, 79, 92, 97, 101, 120, 121, 136
 Gaspard Théodore Mollien, 1, 3, 6, 7, 9, 10, 12, 13, 16, 17, 19, 21, 23, 25, 27, 31, 38, 42, 43, 50, 54, 56, 58, 65, 68, 70, 79, 81, 82, 83, 86, 95, 96, 98, 100, 102, 108, 109, 110, 116, 117, 121, 122, 123, 124, 125, 127, 133, 136, 144
 George Basalla, 4
 Gray, 18, 76

H

Hubert Deschamps, 6, 8, 9, 10, 12, 38, 57, 81

I

Isabelle Surun, 5, 6, 12, 13, 16, 74, 108, 110, 111, 125

J

Jacques Pouchepadass, 5
 James Cook, 27
 Johnson, 8, 51, 62, 104

M

Mollien, 3, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 43, 45, 47, 50, 51, 54, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 68, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 79, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95,

96, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 110, 111, 113, 114, 116, 121, 122, 123, 125, 127, 129, 144
Mungo Park, 2, 6, 7, 10, 13, 17, 18, 19, 20, 23, 25, 27, 31, 32, 38, 40, 41, 42, 50, 51, 54, 56, 60, 65, 70, 97, 98, 100,
109, 116, 117, 118, 120, 123, 124, 125, 127, 144

N

Niger, 1, 2, 30, 36, 79, 117, 118, 119, 120

O

Oulli, 21, 57, 122
Ouolofs, 7, 8

P

Park, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 16, 17, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 31, 34, 35, 37, 38, 39, 40, 41, 43, 45, 47, 51, 54, 60,
61, 62, 65, 66, 67, 68, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 79, 81, 82, 83, 84, 86, 87, 88, 90, 91, 92, 93, 95, 97, 101, 102, 104,
105, 106, 108, 110, 111, 113, 114, 116, 117, 118, 120, 121, 123, 125, 127, 129, 132, 144

R

René Caillé, 3, 90, 91, 119
Rio Grande, 3, 22, 31, 121

S

Sarga Moussa, 11
Sénégal, 2, 6, 7, 9, 13, 20, 21, 36, 39, 46, 47, 70, 71, 72, 75, 77, 87, 99, 125, 127, 129, 131, 138

T

Tombouctou, 3, 75, 117, 119, 120

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 : LES REPRESENTATIONS DE L'EXPLORATEUR PAR LES ACTEURS DU RECIT DE VOYAGE.....	15
I. L'auto-représentation de l'explorateur	17
A. « Un voyageur sans histoire ».....	17
B. Un voyageur de son temps déterminé par le succès de son entreprise.....	26
C. Un voyageur aidé par l'intervention divine ?.....	29
II. Les représentations de l'explorateur par les locaux.....	33
A. Un voyageur qui rompt une routine quotidienne.	35
B. Un voyageur à humilier et à piller.	38
C. Un être extraordinaire.....	43
CHAPITRE 2 : DONNEUR ET RECEVEUR : LE CAS DU DON ET DU CONTRE-DON DANS L'EXPLORATION.	49
I. Don et contre-don : un système appartenant au rituel de l'interaction.	53
A. Les différentes étapes de l'interaction.....	54
B. L'interaction connue par Mollien.	56
C. L'interaction connue par Park.....	58
II. Autre dons et contre-dons et les diverses natures de ce système	63
A. Dons et contre-dons : des échanges de courtes durées.....	63
1. Un voyageur receveur.....	64
2. Un voyageur donneur.	67
B. Dons et contre-dons : les différentes natures du système	71

CHAPITRE 3 : LA PLURALITE DU PERSONNAGE DE L'EXPLORATEUR.....	76
I. Un voyageur avant tout scientifique.....	79
A. Un voyageur héritier des Lumières.....	80
1. Un voyageur philanthrope ?.....	80
2. L'explorateur et la connaissance des Lumières.....	85
B. L'explorateur, proche de l'anthropologue ?.....	90
1. Les sociétés africaines décrites avec précision.....	91
2. Pratiques scientifiques de l'explorateur.....	96
II. Un précurseur des explorateurs coloniaux de la fin du XIXe siècle ?	105
A. Les représentations des explorateurs coloniaux.....	107
1. L'omniprésence de l'explorateur dans la société : le besoin d'un héros.....	107
2. L'explorateur colonial : la conquête avant tout.....	111
B. « L'explorateur scientifique », comparable à l'explorateur colonial ?	113
1. Mungo Park enfant de l'African association.....	113
2. Gaspard Théodore Mollien, explorateur individuel et impérialiste.....	117
CONCLUSION	122
ANNEXES	127
SOURCES.....	133
BIBLIOGRAPHIE.....	134
INDEX.....	139